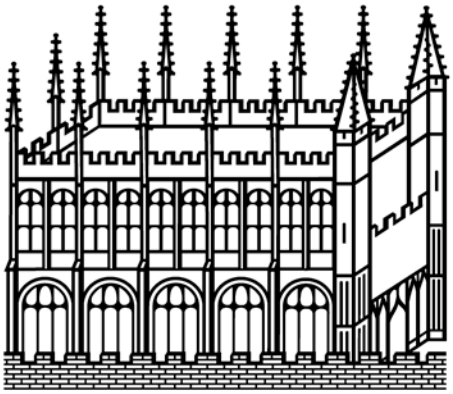


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

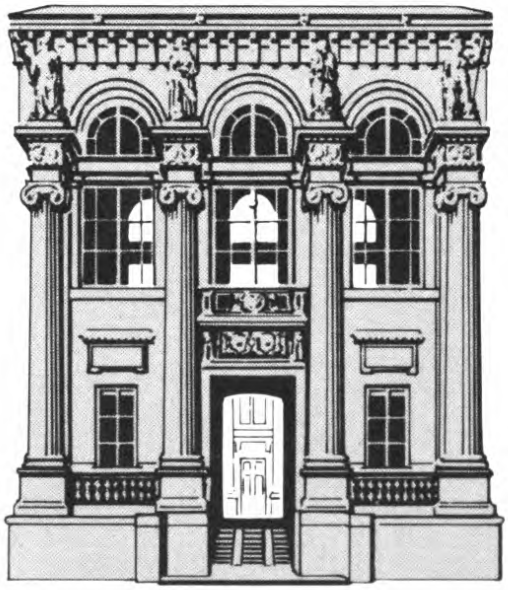
For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

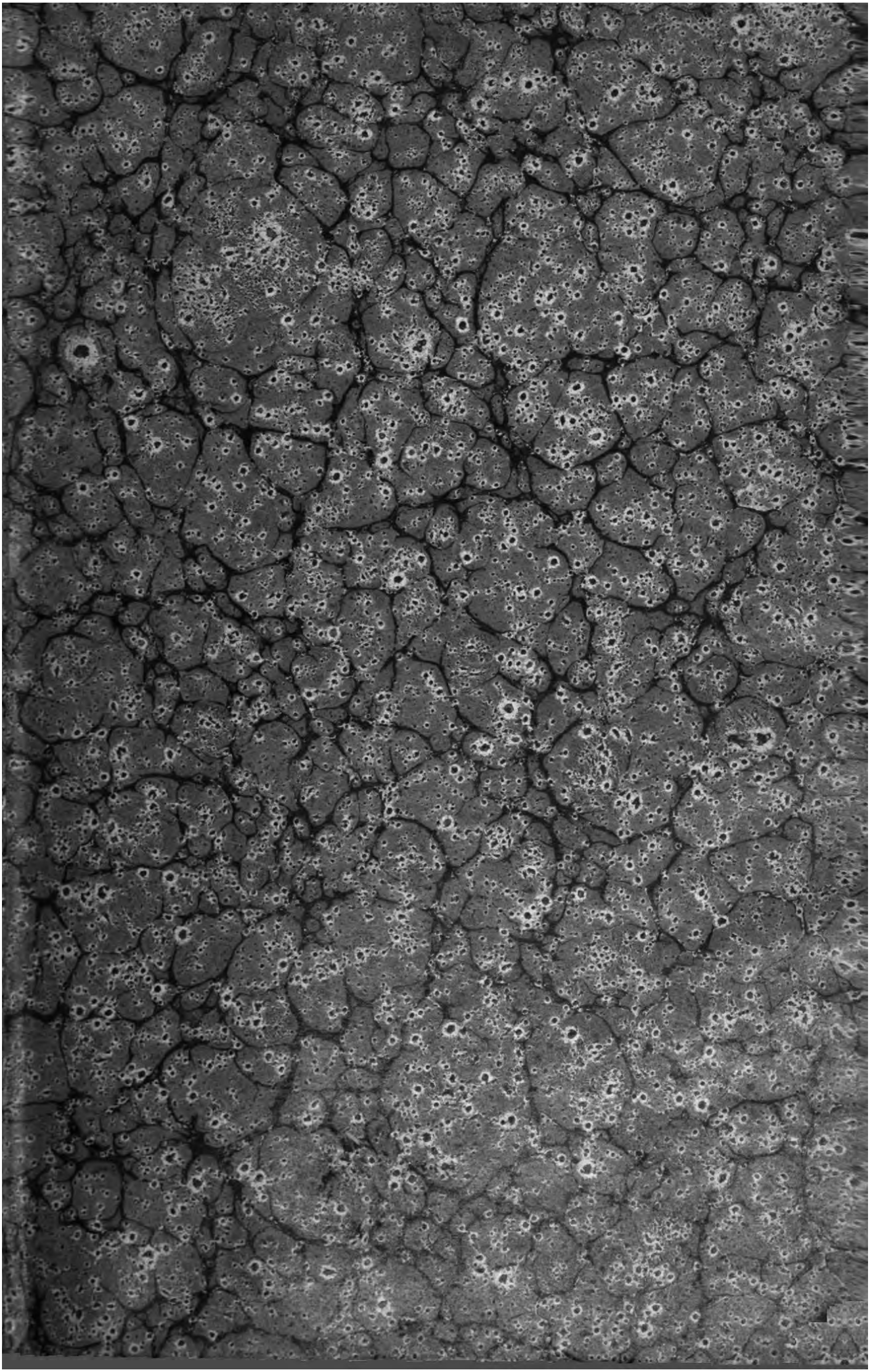
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

EUR
EUR

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



ST. GILES · OXFORD



Vet. Fr. III. A. 1203

C39
OA

Reserve

96

ÉTUDES

SUR

VICTOR HUGO

IMPRIMERIE PILLET ET DUMOULIN

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5, A PARIS

ÉTUDES

SUR

VICTOR HUGO

PAR

LOUIS VEUILLOT

INTRODUCTION, NOTES ET APPENDICE

PAR

EUGÈNE VEUILLOT

PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

VICTOR PALMÉ, DIRECTEUR GÉNÉRAL, RUE DES S.-PÈRES, 76

BRUXELLES
12, rue des Paroissiens, 12

GENÈVE
4, rue Corraterie, 4

1886

Reproduction et traduction réservées

UNIVERSITY
21 FEB 1905
OF OXFORD
LIBRARY

AVANT-PROPOS

Ces Études ne parlent pas de tous les livres de Victor Hugo, n'examinent pas tous les actes de sa vie publique, et sont sobres sur sa vie privée; cependant elles font connaître tout l'homme et toute son œuvre. La première remonte à 1842. Victor Hugo comptait ses quarante ans; il avait publié vingt volumes, vers et prose, où il abordait, sous des formes diverses, toutes les questions du temps et de l'avenir, ne doutant pas de les avoir toutes résolues. Il allait être pair de France et se préparait à étonner le monde comme orateur. En politique, il achevait sa troisième transformation; en religion, il n'était plus rien. Avait-il jamais été quelque chose?

C'est à cette date qu'il publia *le Rhin*, un de ses plus gros ouvrages, et celui qui lui parais-

sait montrer mieux que ses odes, ses drames, ses poésies mêlées, ses romans, ses mélanges philosophiques et littéraires, tout ce qu'il valait. *Le Rhin,* d'après les amis du poète qui étaient aussi ses échos, achevait de révéler « le penseur » et annonçait l'homme d'État.

Louis Veuillot prit texte de ce livre pour examiner à fond, quant à la portée morale et au système littéraire, l'ensemble des œuvres de l'auteur. Cet examen est d'un chrétien militant et d'un écrivain. Le chrétien est resté toute sa vie ce qu'il était alors; l'écrivain, bien que peu connu encore, pouvait déjà compter parmi les maîtres.

D'autres études, développées ou brèves, suivent ce large résumé des premières œuvres de Victor Hugo, et cette vue d'ensemble, sur l'aboutissement, pour son talent et son action, des doctrines auxquelles dès ce temps il se laissait aller. Parmi ces études, nous signalerons particulièrement : *les Contemplations, les Misérables, Victor Hugo à la tribune.*

La première prend le poète à l'apogée de son talent (1856) et juge avec ampleur son système en même temps que ses doctrines. Tout le mor-

ceau est d'une sereine impartialité. Quant à sa valeur littéraire, nous n'avons pas ici à l'apprécier.

L'étude sur *les Misérables* montre le prosateur dans toute sa force, comme l'étude sur *les Contemplations* y montre le poète. La première partie des *Misérables* est, en effet, au point de vue de la prose, le meilleur ouvrage de Victor Hugo. Il y abuse moins qu'ailleurs de l'énumération et de l'antithèse; il y cède aussi moins qu'ailleurs à sa constante préoccupation du gigantesque, — ce qui a tant fait dire à ses claqueurs qu'il était sublime et tant prouvé qu'un grand écrivain peut être en même temps un écrivain sans mesure et sans goût.

Victor Hugo n'entendait pas être seulement un grand poète, ou plutôt le grand poète, et un prosateur puissant entre tous : il se tenait aussi pour homme politique profond et pratique, pour un maître, peut-être le maître, de la tribune.

Les autres prétentions d'Olympio passaient la mesure; cette dernière était absolument malheureuse. Louis Veuillot le lui fit voir. De là, une fureur et une haine qui éclatèrent dans *les*

Châtiments. Le poète, réfugié en Belgique, vengeait l'orateur sifflé. Il le vengeait par l'outrage et la diffamation. On trouvera dans ce volume les vers de Victor Hugo et la miséricordieuse réponse de son critique.

Les articles de Louis Veuillot sur *Victor Hugo à la tribune* sont de 1850 et 1851. Nulle part le poète-orateur n'a été aussi complètement apprécié. Ces esquisses, tracées à la hâte, tandis que le virtuose déclamait et posait, sont saisissantes. Elles ne prouvent pas seulement que l'orateur était toujours médiocre et vulgaire, souvent grotesque; elles prouvent aussi que Victor Hugo, auquel depuis on a voulu faire rétrospectivement un rôle politique, n'avait dans la Chambre et sur l'opinion aucun crédit.

Je crois inutile d'indiquer les autres études qui forment ce volume; elles sont nombreuses et très variées. Victor Hugo aimait beaucoup à se produire et Louis Veuillot, journaliste, eut souvent à le juger. Il le fit toujours très sérieusement pour le fond, et presque toujours avec ironie quant à la forme. C'était obligatoire. Le grand homme prêtait à rire.

Nul n'a fait tant de vers, ni si beaux ni si drôles.

Non seulement par l'expression Victor Hugo fut souvent grotesque, mais souvent aussi, pour le fond, il fut méchant et plat. Il s'ensuit que, si parmi les hommes illustres ou célèbres de ce temps nul n'a été plus admiré, nul non plus n'a été plus conspué et plus moqué. Et ceci était au moins aussi juste que cela.

Il m'a paru bon de joindre aux études de Louis Veuillot quelques articles et notes qui les relient, et, au point de vue des renseignements, les complètent. C'est ma part dans ce travail. Elle comprend, outre les notes, une introduction faite d'après le livre de Victor Hugo intitulé : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, un chapitre de redressement en matière religieuse, quelques pages sur l'une des dernières œuvres du poète, *l'Ane,* et un appendice où j'ai réuni mes articles de l'*Univers* sur sa mort et ses funérailles.

EUGÈNE VEUILLOT.

INTRODUCTION

VICTOR HUGO

RACONTÉ PAR LUI-MÊME

Cette étude date de 1863. Elle a d'abord paru dans la *Revue du monde catholique*, puis elle a été reproduite dans le recueil intitulé *Critiques et Croquis*[1]. Nous y avons ajouté quelques notes.

Ce titre n'est pas précisément celui du livre où nous allons puiser nos renseignements. Le livre est intitulé : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.* Ce témoin de la vie de M. Hugo n'est pas très sûr : c'est M. Hugo lui-même[2]. Du reste, l'auteur ne songe guère à se cacher. S'il se met en scène à la troisième personne, c'est affaire de goût et non pour dissimuler l'identité du héros et de son panégyriste. Il ne donne pas seulement des détails in-

1. *Critiques et Croquis.* Un volume in-18. Paris, V. Palmé.

2. Il était convenu alors dans la presse d'attribuer ces deux volumes à Mme Victor Hugo, qui, disait-on, les avait écrits sur les notes de son mari. Il a été reconnu depuis lors que l'auteur est uniquement M. Victor Hugo. Ils figurent dans ses œuvres complètes.

times sur sa vie : il nous fait assister au développement de sa pensée dès l'âge le plus tendre ; il raconte ses plus lointains souvenirs, notamment qu'il commença ses études à trois ans, dans une école où il y avait un puits et où il regardait M^lle^ Rose mettre ses bas ; il répète ses premiers bons mots, révèle ses plus secrètes aspirations, note ses impressions les plus personnelles comme les plus fugitives, et travaille avec un soin pieux à montrer que s'il a porté toutes les cocardes, il n'a jamais eu au fond, — bien au fond, — qu'une seule opinion. Nous ne chicanerons pas le poète sur ce détail. Nous sommes même très sincèrement disposé à reconnaître une certaine unité de pensée sous la diversité de ses actes. Il y a toujours eu, en effet, chez M. Victor Hugo, un sentiment de haine contre la société. Cependant il est de ceux pour lesquels la vie a été brillante et facile ; mais, s'il a beaucoup reçu, il a toujours trouvé qu'il ne recevait pas assez. Ses succès n'ont pu répondre à ses prétentions, et son orgueil a été blessé jusque dans ses triomphes. Ce livre, composé sur ses notes et avec des extraits du journal où il *se raconte* pour la postérité, révèle à chaque page l'égoïsme intellectuel le plus absolu et par conséquent le plus irritable. C'est la maladie du *moi*.

I

En qualité de penseur égalitaire, M. Victor Hugo tient à prouver qu'il est de souche aristocratique. Le titre de comte donné à son père par Joseph Bonaparte, alors roi d'Espagne, lui paraissant de trop fraîche date, il a soin de remonter plus haut. Les *Mémoires* débutent ainsi :

« Le premier Hugo qui ait laissé trace, *parce que les documents antérieurs ont disparu...*, est un Pierre-Antoine Hugo, né en 1532, conseiller privé du grand-duc de Lorraine, et qui épousa la fille du seigneur de Bioncourt. » Suivent des renseignements sur toute la descendance [1].

Évidemment, M. Hugo déplore l'apparence roturière de son nom, et veut établir que la particule ne fait pas le noble. Il a raison. La noblesse donnait des privilèges ; elle ne pouvait allonger ni raccourcir le nom patronymique. Le matelot Jean Bart, devenu chef d'escadre et noble, ne signait pas Jean de Bart. Donc, la revendication de M. Victor Hugo n'a rien en elle-même d'impossible ni d'invraisemblable. Seulement, elle nous étonne, d'abord à cause

1. M. Edmond Biré, dans son solide, très littéraire et très intéressant ouvrage : *Victor Hugo avant* 1830, a péremptoirement établi l'origine toute roturière du poète : son grand-père était menuisier ; son bisaïeul, cultivateur ; il avait deux tantes couturières, etc.

des opinions présentes de l'auteur, ensuite parce qu'il s'est ailleurs proclamé roturier :

. . . . . Mes jours
Dans une humble roture ont commencé leur cours.

M. Victor Hugo ne parle pas seulement de ses ancêtres, parmi lesquels il compte un évêque ; il entre dans de longs développements sur son « père vieux soldat » et sa « mère Vendéenne [1] ». Il le fait avec plus d'affection que certains auteurs de mémoires, nos contemporains ; mais il manque, comme eux, de tact et de convenance. Je ne comprends pas, par exemple, qu'un fils, même libre penseur, vienne dire au public que sa mère était parfaitement incrédule et faisait fi du mariage religieux.

Voici de quel ton dégagé M. Hugo raconte l'union de ses parents :

« Les deux jeunes gens se marièrent civilement à l'hôtel de ville même. Il n'y eut pas de mariage religieux. Les églises étaient fermées dans ce moment, les prêtres enfuis ou cachés. *Les jeunes gens*

1. Mme Hugo, née Trébuchet, n'était pas Vendéenne : elle était de Nantes, et Nantes n'appartient pas à la Vendée. M. Hugo dit aussi que sa mère fut du nombre des *brigandes* qui suivirent Mme de Bonchamp et Mme de *la Rochejacquelein*. C'est absolument faux. Mlle Trébuchet resta chez ses parents, qui restèrent chez eux. Mais *ma mère Vendéenne* faisait antithèse à *mon père vieux soldat :* de là cette invention. Enfin, en parlant des *brigandes* qui suivaient l'armée vendéenne, il eût fallu dire Mme de Lescure, et non Mme de la Rochejacquelein.

Le grand-oncle *évêque* n'a pas plus existé que la mère *Vendéenne*.

ne se donnèrent pas la peine d'en trouver un. La mariée tenait médiocrement à la bénédiction du curé, et le marié n'y tenait pas du tout. »

Notons qu'à cette époque, — 1796 ou 1797, — bien que les églises ne fussent pas encore rendues au culte, il eût été possible de trouver un prêtre; mais *les jeunes gens n'y tenaient pas.* Il paraît, du reste, qu'ils n'y tinrent jamais. L'auteur, qui entre dans les détails les plus minutieux, ne dit nulle part que on père et sa mère reconnurent un jour le devoir de joindre à leur union civile le sacrement de mariage.

La religion, restée étrangère à l'union des parents, fut écartée de l'éducation des enfants. Le général Hugo, attaché à la personne de Joseph Bonaparte passé roi d'Espagne, devint en 1811 gouverneur de Madrid. Il appela auprès de lui sa femme et ses trois fils restés à Paris : l'aîné, Abel, fut mis dans les pages du roi; les deux autres, Eugène et Victor, entrèrent au collège des nobles. La règle du collège portait que chaque élève devait à son tour servir la messe. M. Hugo rapporte comment sa mère les déchargea de cet assujettissement.

« M^me^ Hugo, dit-il, avait sa croyance à elle, qu'elle avait prise moitié dans la religion et moitié dans la philosophie. Elle voulait que ses fils eussent aussi leur religion telle que la leur feraient la

vie et la pensée. Elle aimait mieux les confier à la conscience qu'au catéchisme. Aussi, lorsque dom Bazile (le directeur du collège) lui avait parlé de leur faire servir la messe, elle s'y était vivement opposée. Dom Bazile ayant répliqué que c'était une règle absolue pour tous les élèves catholiques, elle avait coupé court à toute discussion en disant que ses fils étaient protestants.

« Eugène et Victor ne servirent donc pas la messe, mais ils l'entendaient ; ils se levaient quand les autres se levaient, mais ne faisaient *aucun autre simulacre* et ne répondaient pas aux prières. Ils n'allaient pas à confesse et ne communiaient pas[1]. »

Il y aurait beaucoup à dire et même à rire, — si le sujet admettait la gaieté, — sur cette croyance prise *moitié dans la religion, moitié dans la philosophie*, et de ces deux moitiés faisant le néant. Ce trait montre bien M. Hugo. On le reconnaît encore lorsqu'il dit de sa mère qu'elle voulait pour ses fils la religion que leur *feraient la vie et la pensée*. Elle n'en cherchait pas aussi long : elle était incrédule, et trouvait à propos d'élever ses enfants dans l'incrédulité. Il faut noter que cette incrédulité n'était pas le fruit de l'ignorance. M^me^ Hugo sortait d'une famille chrétienne. Au moment où elle se *mariait*

1. Tout cela doit être faux. On n'aurait pas fait plier ainsi la règle du collège pour les jeunes Hugo.

civilement, disent les *Mémoires*, « ses sœurs, à force de dévotion, se faisaient Ursulines[1]. »

Le lecteur se demande peut-être si M. Hugo, qui, s'il faut l'en croire, passait pour protestant au collège de Madrid, appartenait à un culte quelconque. Oui, il appartenait au *culte catholique*. Sa mère, oubliant ses principes, lui *avait fait*, dès sa naissance, une religion. M. Hugo nous raconte qu'il a été baptisé à Besançon et a eu pour parrain le général Lahorie, ancien aide de camp de Moreau. Lahorie fut plus tard compromis dans la conspiration Mallet et fusillé.

Lorsqu'il fallut quitter l'Espagne, M^me^ Hugo revint à Paris, et donna pour professeur à ses fils un ancien prêtre de l'Oratoire, « un brave homme », dit M. Hugo. « La révolution l'avait épouvanté, et il s'était vu guillotiné s'il ne se mariait pas; il avait mieux aimé donner sa main que sa tête. Dans sa précipitation, il n'était pas allé chercher sa femme bien loin; il avait pris la première qu'il avait trouvée auprès de lui, sa servante. » Ce *brave homme* paraissait très heureux d'être en ménage, et, par conséquent, ne troublait pas la conscience de ses élèves. Si ceux-ci croyaient à quelque chose, c'est qu'ils le voulaient bien. Il paraît que

1. Une seule des trois sœurs de M^me^ Hugo fut religieuse.

M. Hugo continua d'attendre que *la vie et la pensée* lui *fissent une religion*. Il attendit longtemps, et l'on ne voit pas dans ses *Mémoires* qu'il ait fait sa première communion. Ces détails expliquent bien des choses : ils jettent sur toute la vie de M. Hugo, sur toute son œuvre, des lumières dont il n'a pas lui-même la perception.

Voici, quant à l'éducation de notre auteur, encore un trait qu'il faut rapporter :

Il rappelle avec complaisance que Mme Hugo n'avait « pas voulu violenter l'âme de ses fils et leur faire une religion »; puis il ajoute : « Elle ne gênait pas plus leur intelligence que leur conscience. » Cela signifie qu'elle autorisait et même provoquait les plus mauvaises lectures. Aimant elle-même beaucoup à lire, elle faisait *essayer ses livres par ses enfants*, afin de ne pas s'embarquer dans une lecture ennuyeuse. Le reste ne l'inquiétait guère. Elle eut bientôt épuisé tous les livres *avouables* du cabinet littéraire où elle se fournissait. Écoutons maintenant M. Hugo.

« Le libraire avait bien encore un entresol, mais ne se souciait guère d'y introduire des enfants : c'était là qu'il reléguait les ouvrages d'une philosophie trop hardie ou d'une moralité trop libre pour être exposés à tous les yeux. Il fit l'objection à la mère, qui lui répondit que les livres n'avaient jamais

fait de mal, et les deux frères eurent la clef de l'entresol.

« L'entresol était un pêle-mêle. Les rayons n'avaient pas suffi aux livres, et le plancher en était couvert. Pour n'avoir pas la peine de se baisser et de se relever à tout moment, les enfants se couchaient à plat ventre et dégustaient ce qui leur tombait sous la main. Quand l'intérêt les empoignait, ils restaient quelquefois là des heures entières. Tout était bon à ces jeunes appétits : prose, vers, mémoires, voyages, science. Ils lurent ainsi Rousseau, Voltaire, Diderot ; ils lurent *Faublas* et d'autres romans de même nature. »

Qu'une mère *fasse essayer* de tels livres par ses fils, à des enfants de douze à treize ans, pour ne pas s'exposer à une *lecture ennuyeuse*, c'est un aveuglement qui consterne ; mais que le fils vienne cinquante plus tard conter le fait au public, c'est inexplicable. M. Hugo éprouve cependant, en rapportant cet exemple de laisser-aller, une sorte d'embarras dont il ne se rend pas compte ; il sent vaguement que Mme Hugo accordait trop de liberté à *l'intelligence*, laquelle n'a rien à voir dans *Faublas et autres romans de même nature*, proscrits par la police. Il ajoute : « *Avec cela*, Mme Hugo était, pour tout ce qui touchait à la vie positive et matérielle, une mère très ferme et presque sévère. »

Et le père, que disait-il ? Le père ! il paraît peu. Sous l'Empire, il faisait son métier en brave soldat, et ne pouvait guère s'occuper de ses enfants ; quand il fut libre, il ne s'en occupa pas du tout. L'auteur dit à ce sujet : « Victor voyait moins que jamais son père, qui, deux ou trois fois l'an, tout au plus, venait passer un jour ou deux à Paris. Dans ces rapides passages, le général ne logeait même pas chez sa femme. Ces perpétuelles séparations n'avaient pas été, on le devine, sans relâcher l'union du ménage ; le mari et la femme s'étaient habitués à vivre l'un sans l'autre, et c'était maintenant la volonté qui les séparait autant que la nécessité. » *On devine*, en effet, que le lien du ménage était très relâché ; mais on ne devine pas pourquoi M. Hugo éprouve le besoin de dire toutes ces choses au public. Il pouvait *se raconter* sans méconnaître ainsi la loi fondamentale du respect : *Tes père et mère honoreras.* Il ne sent pas, il est vrai, le triste caractère de cette confession [1].

J'ai dit en commençant et je tiens à répéter que si M. Victor Hugo montre son père et sa mère sous un jour qui ne fait pas briller son tact, il ne songe nullement à les critiquer ; tout au contraire, il veut

1. D'après M. Edmond Biré, le général Hugo, marié *civilement* à la mère du poète, était, en outre, marié *religieusement* à M^me^ veuve d'Almé, avec laquelle il fit *légaliser* son union *religieuse* trois semaines après la mort de sa femme *civile*.

les peindre en beau. Quiconque, par exemple, le croira sur parole, devra regarder le général Hugo comme l'un des plus grands hommes de guerre de l'épopée napoléonienne. Je ne le chicanerai pas sur ce point. Je tiens même à reconnaître qu'il plaide très bien la cause paternelle. Il y met de la vanité sans doute, mais il y met aussi du cœur. Du reste, le général Hugo a réellement fait preuve, en maintes circonstances, d'habileté, de courage et de vraie dignité. Le caractère de cette rapide étude ne me permet pas de résumer ses campagnes, qui remplissent une bonne partie du premier volume. J'y puiserai cependant deux ou trois traits.

Le général Hugo prit part, étant capitaine, aux guerres de la Vendée. Il put, dès le début, sauver « un enfant de neuf à dix ans », que l'on se préparait à fusiller comme ayant été pris « les armes à la main ». Cinq ou six semaines plus tard, un escadron qui se rendait à Nantes reçut quelques coups de fusil en passant devant Bouquenay. Les soldats irrités se ruèrent sur ce village et en ramenèrent *deux cent quatre-vingt-douze* prisonniers, dont vingt-deux femmes. Une commission spéciale fit immédiatement exécuter les deux cent soixante-dix hommes. Le capitaine Hugo avait demandé — et c'était vraiment un acte de courage — qu'au lieu de fusiller ces hommes, on les envoyât travailler

aux mines dans l'intérieur de la France. On jugea ensuite les femmes. Le jeune capitaine présidait la commission ; il insinua que ces malheureuses étaient déjà sévèrement punies par la mort de leurs pères, de leurs frères, de leurs maris et de leurs enfants. Elles furent acquittées. Cette décision était très exceptionnelle. Que de Vendéennes ont été exécutées sans qu'un seul coup de fusil fût parti du village où on les avait saisies[1] !

Le général Hugo n'a jamais fait la grande guerre. Attaché à Joseph Bonaparte, il fut chargé de mettre fin au *brigandage* napolitain de ce temps-là, et eut le mérite de prendre Fra Diavolo. Il suivit le roi Joseph en Espagne, et lutta avec une heureuse énergie contre les guérillas espagnoles. M. Victor Hugo, tout en racontant avec amour les exploits de son père, a été saisi d'un scrupule : il a reconnu que ce brave soldat avait médiocrement tenu compte des nationalités. Et, craignant de se compromettre aux yeux des démocrates par une telle origine, il s'est appliqué, sans succès, à établir qu'en 1810, un homme habitué à voir le vrai « dans les plis de

1. J'ai laissé ce passage tel que je l'écrivis sur la parole de M. Victor Hugo en 1863. Je dois reconnaître aujourd'hui que ce récit est une invention. Le capitaine Hugo, qui se faisait appeler *Brutus*, ne présidait pas la commission, et les *brigandes* furent condamnées à mort ou renvoyées devant le tribunal révolutionnaire. Les arrêts, que M. Edmond Biré a pu vérifier, portent la signature du capitaine Brutus Hugo.

ce morceau d'étoffe » qu'on appelle drapeau pouvait chercher à l'étranger une revanche de la France envahie la première par l'Europe. C'est là, dit-il, une *circonstance atténuante.* On oublie que le général Hugo, devenu comte espagnol et songeant à faire souche en Espagne, guerroyait non pour la France, mais pour Joseph Bonaparte et pour lui-même.

Le désir de mettre son passé et celui de sa famille en harmonie avec ses idées, ses visées et ses billevesées actuelles, entraîne M. Victor Hugo dans plusieurs écarts de ce genre. L'ancien pensionné de la Restauration, l'ancien pair de France de la dynastie de Juillet, l'ancien candidat des conservateurs de 1848, veut absolument mettre de l'unité dans son passé. Il ne s'aperçoit pas que, s'il établissait son unité, il nierait sa sincérité.

M. Hugo donne, d'ailleurs, d'intéressants et instructifs détails sur la résistance des Espagnols. Il laisse de côté l'ensemble des événements, mais il rapporte différents faits qui éclairent toute la situation. Lorsque sa mère voulut se rendre de Bayonne à Madrid, où le général l'appelait, elle dut attendre le départ d'un convoi, car il était impossible à des Français de voyager en Espagne sans une escorte militaire. « L'escorte, dit M. Hugo, était formée de quinze cents fantassins, de cinq cents chevaux et de

quatre canons. Deux canons étaient à l'avant-garde et deux autres derrière le trésor. » Voilà à quelle condition les amis et fonctionnaires de Joseph pouvaient traverser ses États. Voici comment ils y étaient reçus :

« Le convoi logeait chez les habitants, quand il y avait des habitants. Leur accueil était sombre comme la défaite et froid comme le ressentiment... Vous frappiez, personne; vous frappiez encore, rien. Un nouveau coup, la maison était sourde. Enfin, à la dixième retombée du marteau, et plus souvent à la vingtième, un guichet s'entr'ouvrait et une figure de servante apparaissait sèche, lèvres serrées, regard glacé. Cette servante ne vous parlait pas, vous laissait dire ce que vous vouliez, disparaissait sans répondre, et, quelque temps après, ouvrait et entrebâillait la porte. Celle qui vous ouvrait n'était pas l'hospitalité, c'était la haine. Vous étiez introduit dans des pièces meublées du strict nécessaire. Pas un objet de commodité ou d'agrément ; l'aisance était absente, le luxe proscrit. L'ameublement même était hostile, les chaises vous recevaient mal et les murs vous disaient : Va-t'en ! La servante vous montrait les chambres, la cuisine, les provisions, s'en allait, et vous ne la revoyiez plus. Vous ne voyiez jamais les maîtres. Ils avaient su qu'ils auraient à loger des Français : ils

avaient fait préparer les chambres et la nourriture ; ils ne devaient rien de plus. Au premier coup de marteau, ils se retiraient, avec leurs enfants et leurs domestiques, dans leur pièce la plus reculée, s'y enfermaient et attendaient, emprisonnés chez eux, que les Français fussent repartis. Vous n'entendiez ni un pas ni une voix. »

Mme Hugo reçut une fois cependant un accueil tout différent. La maison était meublée avec luxe, et le propriéiaire se mit de très bonne grâce aux ordres des voyageurs. Le jour du départ, Mme Hugo exprima le désir d'acquérir un vase qu'elle avait remarqué. L'Espagnol le lui donna immédiatement. « Combien ? » lui dit-elle. Il affecta de ne pas comprendre. Elle insista. Alors son hôte lui répondit, avec un sourire amer, qu'il y avait un malentendu entre eux ; que madame la générale était chez elle, et non chez lui ; que tout était aux Français, l'Espagne et les Espagnols ; que, son pays étant en esclavage, il s'était, lui, conduit en esclave, mais qu'il n'était pas marchand de pots, et qu'il était surpris, d'ailleurs, que les Français eussent tant de scrupule à prendre un pot, quand ils en avaient si peu à prendre les villes.

Ces sentiments éclataient partout, en toute occasion, sous toutes les formes. M. Hugo se complaît à les retracer, et il y réussit bien : car l'emphase est

ici chose supportable, et, d'ailleurs, elle n'est pas prodiguée.

II

Revenons à la biographie intime de l'auteur.

En dépit de son éducation, M. Victor Hugo entrevit un instant les lueurs de la foi[1]. Il avait vingt et un ans; sa mère était morte, et l'isolement lui paraissait rude. L'abbé duc de Rohan lui parla de Dieu. « Mais je suis religieux, reprit le jeune poète. — Avez-vous un confesseur? — Non. — Il vous en faut un : je m'en charge. » L'auteur ajoute : « Victor était dans une de ces heures de désespoir où l'on renonce à soi et où l'on se laisse faire. Il lui était, d'ailleurs, indifférent de confesser une vie qui n'avait rien à cacher. Le duc n'eut pas beaucoup de peine à le décider, et, pour qu'il ne se ravisât pas, vint le prendre dès le lendemain. »

L'abbé de Rohan conduisit son jeune ami chez l'abbé Frayssinous, qui se montra trop conciliant. « Cette religion mondaine et commode n'était pas, dit notre auteur, celle que voulait Victor. L'abbé acheva de l'éloigner en lui disant du bien des Jésuites et du mal de M. de Chateaubriand. » M. de

1. Nous parlons de la foi *pratique*, et non de celle dont il embellissait sa poésie lorsqu'il avait intérêt à être catholique et royaliste, et que peut-être il croyait l'être.

Rohan accepta les scrupules du sévère néophyte, et lui offrit de s'adresser à Lamennais. Il y consentit, s'avouant sans peine, d'après les observations de son guide, que, *s'il prenait un bon curé vulgaire, il le dirigerait* au lieu d'en être dirigé, et qu'*il lui fallait une intelligence*. Le lendemain on était chez Lamennais.

« Mon cher abbé, dit le duc, je vous amène un pénitent. »

Il nomma Victor, auquel M. de Lamennais tendit la main.

« Victor se confessa très sérieusement et avec tous les scrupules des examens de conscience. Son gros péché fut les agaceries que lui avaient faites M^elles^ Duchenois et Leverd [1]. M. de Lamennais, voyant que c'était là ses grands crimes, remplaça désormais la confession par une causerie. »

J'ai analysé très exactement tout ce passage des *Mémoires*, et, ne voulant pas mettre en doute la bonne foi de M. Hugo, je dois me borner à croire que ses souvenirs ne sont pas toujours très sûrs. Il y a là, en effet, des invraisemblances et même des impossibilités.

M. Victor Hugo, déjà connu, presque célèbre, et doué d'une confiance illimitée en lui-même, ne

1. Deux actrices célèbres de ce temps-là.

s'est pas *laissé faire* aussi facilement qu'il le dit. Ou il a résisté, hésité, contesté; ou il était dans des dispositions d'esprit qui le portaient sérieusement vers les pratiques religieuses. Dans tous les cas, cet acte si grave n'a pu être accompli avec la froide indifférence qu'il affecte aujourd'hui. Un jeune homme de vingt ans qui déjà connaît la vie, et dont l'intelligence supérieure aime à tout approfondir, n'entre pas pour la première fois dans le confessionnal sans avoir subi une forte secousse. Mais M. Hugo craindrait, sans doute, de se compromettre vis-à-vis de ses amis du jour, en rapportant les angoisses et les joies qui durent alors assaillir son cœur et son esprit. Il trouve piquant de dire que Lamennais a été son confesseur; mais il a soin d'établir que la confession a été pour lui un acte sans importance, sans signification, un abandon de jeune homme, une curiosité de bel esprit mélancolique.

C'est probablement aussi pour se mettre en règle avec la Révolution et le socialisme, qu'il se pose comme ayant été dès cette époque hostile aux Jésuites.

D'autre part, il est très difficile d'admettre que l'abbé Frayssinous ait effarouché par une morale trop mondaine le puritanisme du jeune Victor. Néanmoins cela n'est pas impossible, car les gens qui ne veulent rien donner trouvent volontiers qu'on ne leur demande pas assez.

Mais ce qu'aucun lecteur chrétien n'acceptera, c'est la conduite que M. Hugo prête à l'abbé de Lamennais. Il le montre confessant une première fois son nouveau pénitent, puis le trouvant trop pur pour le confesser encore et remplaçant *désormais la confession par la causerie*. C'est là une idée de libre penseur. M. de Lamennais était en 1823 un prêtre rigide, plein de foi et plein de feu. Il a certainement fait son devoir, et, par conséquent, il a trouvé que M. Hugo, nourri des plus mauvaises lectures, imprégné de doctrines suspectes, en proie à toutes sortes d'aspirations ambitieuses, vivant dans un milieu très fourni d'écueils, et manquant absolument d'instruction religieuse, avait besoin de recourir souvent à la confession. Il lui a dit de revenir; il lui a conseillé des lectures, des études, et donné une règle de vie. Voilà incontestablement comment les choses se sont passées. M. Hugo se trompe en disant le contraire. « J'étais si pur! » reprend notre auteur. Eh bien! même en admettant cette pureté que plusieurs de vos aveux démentent étrangement, l'abbé de Lamennais, comme tout autre prêtre, vous eût dit : Revenez vous confesser; vous en avez grand besoin.

Nous ne trouvons plus rien dans les *Mémoires* de M. Hugo qui ait trait aux choses religieuses. Il est probable cependant qu'il essaya de la vie chrétienne;

mais il tait ce détail, afin de conserver son rang dans l'armée des libres penseurs. Les frères et amis ne lui pardonneraient pas de s'être confessé plusieurs fois. Et comme ils sont peu clairvoyants en ces matières, ils ne comprendront rien aux aveux indirects et involontaires des *Mémoires*. Il est certain, par exemple, que M. de Lamennais, dont on nous cite trois ou quatre lettres, écrivait à M. Hugo comme on écrit à un chrétien[1]. Son jeune ami lui ayant parlé de ses projets d'avenir, il l'approuvait; puis, faisant un retour sur lui-même, il ajoutait :

« Au reste, j'éprouve une grande douceur à m'abandonner à la Providence: elle est si bonne pour ses enfants ! et pourtant nous nous inquiétons comme si nous étions orphelins. Un de mes amis dans l'émigration avait épuisé toutes ses ressources; il ne lui restait qu'une petite pièce de monnaie ; il la regarde; il y lit ces mots : DEUS PROVIDEBIT; à l'instant sa confiance renaît, et, quoiqu'il ait dans la suite éprouvé bien des traverses, jamais le nécessaire ne lui a manqué.

« Vous me demandez, mon cher ami, où j'en suis de mon troisième volume; il est fini, mais l'ou-

1. Les doutes que j'exprimais *au jugé* en 1863 ont été complètement confirmés par les recherches de M. Edmond Biré. Son travail, publié en 1882, prouve que Victor Hugo a dit quantité de fausseté sur ce grave moment de sa vie.

vrage ne l'est pas, à beaucoup près[1]. Mon dessein n'était d'abord d'offrir que des résultats ; mais ces résultats, quoique incontestables, auraient été contestés, attendu la disposition des esprits à mon égard. Je me suis donc décidé à présenter les preuves de tout ce que j'avance, c'est-à-dire, le tableau de la tradition du genre humain sur les grandes vérités de la religion. Je sens fort bien que ces longs développements doivent jeter de la langueur dans la troisième partie de l'*Essai;* mais que faire à cela? L'auteur y perdra peut-être, mais la vérité y gagnera, je crois; et c'est tout ce que je désire : le reste est trop vain pour s'en occuper... Ce qui me peine le plus, c'est d'être si longtemps séparé de mes amis. Il faut que je me redise de temps en temps que Dieu le veut, et il est vrai que ce mot répond à tout et console de tout. Priez pour moi, mon cher Victor. Je ne vous oublie point à l'autel, et votre souvenir est partout un des plus doux de mon cœur. »

Voici maintenant la réponse de M. de Lamennais à la lettre où M. Hugo lui annonçait son prochain mariage. On nous permettra de la citer tout au long, car elle nous reporte au Lamennais fidèle à l'Église, le cœur brûlant de foi, l'esprit chargé de nobles

1. Il s'agit de l'*Essai sur l'indifférence*. Le premier volume parut en 1817 ; le troisième en 1823.

projets, et donnant, avec un véritable accent de tendresse, les plus nobles conseils :

« Un événement qui fixe votre destinée, mon cher Victor, ne peut que m'intéresser bien vivement. Vous allez devenir l'époux d'une personne que vous avez aimée dès l'enfance, et qui est digne de vous comme vous êtes digne d'elle. Dieu, je l'espère de tout mon cœur, bénira cette heureuse union, qu'il semble avoir préparée lui-même par un long et invariable attachement, par une tendresse mutuelle aussi pure que douce. Mais, en goûtant le bonheur d'être lié pour toujours à celle que votre cœur avait choisie, et qui vous a gardé, dans le secret du sien, une foi si constante, sanctifiez ce bonheur même par des réflexions sérieuses sur les devoirs qui vous sont imposés. Ce n'est plus un amour de jeune homme qui convient à votre état présent, mais un sentiment plus solide et plus profond, quoique moins impétueux. Vous êtes époux, vous serez père : songez, songez souvent à tout ce que ces deux titres exigent de vous. Vous ne l'oublierez jamais, si vous vous souvenez que vous êtes chrétien, si vous cherchez dans la religion la règle nécessaire de votre vie, la force de supporter les peines dont nul n'est exempt et celle même d'être heureux. La joie que vous ressentez est légitime, elle est dans l'ordre de Dieu, si vous la lui rap-

portez, et je me plais à en trouver dans votre lettre l'expression naïve et touchante. Mais entendez aussi que c'est une joie du temps et fugitive comme lui. Il y a une autre joie dans l'éternité, et c'est celle-là qui doit être l'objet de tous les désirs de votre âme. Que le ciel cependant, cher ami, répande sur vous et sur celle dont le sort ne sera plus désormais séparé du vôtre tout ce qu'il y a de plus doux dans les grâces qu'il accorde aux jeunes époux. Qu'il daigne écarter de votre route, à travers ce monde, ce qui pourrait affliger votre vie et en troubler l'aimable paix. Voilà les vœux que forme pour vous le plus sincère et le plus tendre de vos amis. »

M. Hugo était-il alors digne d'entendre ce langage et capable de le comprendre? On pourrait en douter, car voici les lignes qui, dans les *Mémoires*, suivent la lettre de M. de Lamennais :

« Bientôt après cette lettre, M. de Lamennais revint à Paris, et ce fut lui qui donna à Victor le billet de confession dont il eut besoin pour se marier. »

Cette phrase est louche: elle semble indiquer — surtout d'après le ton général du livre — que M. Hugo demanda un billet de confession comme on demande un acte quelconque de l'état civil, et que M. de Lamennais, ne voyant là qu'une simple formalité matérielle, lui donna sans condition ce

papier, dont il *avait besoin*. Ces insinuations manquent de vérité. M. de Lamennais n'a certainement donné le billet qu'après avoir entendu la confession. Si M. Hugo recule devant cet aveu, crainte de perdre l'estime de ses amis, il lui reste une ressource : c'est de dire qu'il ne s'est pas confessé sincèrement. Les gens auxquels il veut plaire ne lui pardonneraient pas un acte de foi, mais ils accepteront sans peine un acte d'hypocrisie. Quant à moi, je crois qu'il fut sincère; et si j'insiste sur les misérables efforts qu'il fait aujourd'hui pour antidater son incrédulité, c'est parce que ses efforts contiennent un précieux enseignement. Et puis le souvenir du Lamennais révolutionnaire ne doit pas nous empêcher de défendre le Lamennais qui défendit l'Église.

Nous ferons une autre observation sur les confidences du poète au sujet de son mariage. Les *Mémoires* nous donnent divers extraits des lettres que M. Hugo écrivait à celle qui allait être sa femme. Il y parlait naturellement de poésie et d'amour; il le faisait, d'ailleurs, avec retenue et aussi avec une certaine grandeur.

« Lorsque deux âmes, disait-il, qui se sont cherchées plus ou moins longtemps dans la foule, se sont enfin trouvées; lorsqu'elles ont vu qu'elles se convenaient, qu'elles s'entendaient, en un mot,

qu'elles étaient pareilles l'une à l'autre, alors s'établit entre elles une union ardente et pure comme elles, union qui commence sur la terre pour ne pas finir dans le ciel. Cette union est l'*amour*, l'amour véritable, tel à la vérité que le conçoivent bien peu d'hommes; cet amour qui est une religion, qui divinise l'être aimé, qui vit de dévouement et d'enthousiasme, et pour qui les plus grands sacrifices sont les plaisirs les plus doux. »

L'amour de M. Hugo était certainement très profond et très dévoué; néanmoins il nous permettra de n'y pas voir *une religion*. Du reste, ce sont là licences de poète et d'amoureux, sur lesquelles on peut passer, surtout lorsque le ton général est élevé et que la pensée est pure. Ce que nous voulons signaler ici, c'est le fait même de la publication. M. Hugo ne se borne plus à s'écrier, comme le poète des *Feuilles d'automne :*

Oh! mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse!
C'est donc vous! Je m'enivre encore à votre ivresse,
Je vous lis à genoux!

Il va plus loin : il livre cette correspondance au public, il bat monnaie avec des souvenirs que l'on outrage en les divulguant. Que l'écrivain, lorsqu'il étudie les choses de la vie, laisse passer dans ses œuvres un écho de ses douleurs et de ses joies,

qu'il y montre comme un reflet de son âme et de son cœur, c'est inévitable. Mais il n'y a là rien de personnel; ce sont des appréciations générales, et non des confidences. Dira-t-on que M. Hugo, donnant ses *Mémoires*, devait aller plus loin? Nous ne le contestons pas. Il pouvait parler de son mariage, il pouvait même indiquer discrètement combien il fut heureux. Nous n'admettons pas qu'il pût fouiller dans ses tiroirs et nous donner, même par extrait, les lettres d'amour qu'il écrivait à sa fiancée. Il y a des épanchements dont on ne doit pas trahir le mystère. La tendresse la plus légitime est tenue à la réserve devant le public; si elle l'oublie, doutez de sa délicatesse et de sa profondeur.

Voici un dernier extrait des lettres de M. l'abbé de Lamennais à M. Hugo. Celui-ci venait de visiter un coin de la Suisse et de la Savoie; il avait parlé de Genève à son illustre ami; M. de Lamennais lui parlait de Rome :

« ... J'ai connu des gens qui ne pouvaient souffrir cette belle campagne de Rome, modèle de grandeur et même de grâce dans son apparente désolation. Quand le soir on passe devant le tombeau de Métella et les catacombes de Saint-Sébastien, et qu'à travers les ombres des vieux Romains et des souvenirs de vingt siècles, seuls habitants de cette solitude, on arrive au Mont-Sacré, tout ce qui se

remue dans l'âme est inexprimable. Pas une chaumière, pas un arbre; quelques aigles qui planent sur ce sol désert, où une multitude de petites collines, semblables aux flots de la mer, forment d'immenses ondulations; une lumière douce et moelleuse, qui s'épaissit pour devenir la nuit: voilà tout; mais c'est Rome encore avec sa puissance, avec son empire, et vous êtes subjugué par son fantôme même... »

A propos de Genève, que M. Hugo louerait aujourd'hui, mais qu'il traitait rudement en 1825, M. de Lamennais disait :

« Genève au bord de son lac, triste, froide, pesante, élevant de temps en temps un cri aigre et discordant, rèssemble à un cormoran sur un rocher. Ce serait l'honorer beaucoup trop que de l'offrir en sacrifice à la Ville éternelle. Quand l'industrie sera tout à fait divinisée, on pourra tout au plus la traîner à son autel. »

III

M. Victor Hugo, qui comptait déjà dans les lettres, ne tarda pas à prendre la tête du mouvement romantique. Il publia en 1826 la seconde édition de ses *Odes*, et arbora résolument, dans sa préface, le drapeau de « la liberté littéraire », que d'autres, d'ailleurs, avaient arboré avant lui.

Rien, dans les premiers ouvrages de M. Hugo, n'indiquait une pensée et surtout un vie *pratiquement* chrétiennes; mais, comme les romantiques aimaient à parler du moyen âge, faisaient profession d'admirer les églises gothiques et méprisaient le dix-huitième siècle, il fut convenu que la nouvelle école avait des tendances catholiques. De plus, les feuilles voltairiennes attaquaient très vivement et très pauvrement les doctrines littéraires de M. Hugo; ces attaques contribuèrent à lui conserver longtemps de chauds amis chez les hommes dévoués à l'Église. Aussi, dès 1830, M. de Montalembert, alors âgé de vingt ans, mais déjà prêt pour le combat, voulut-il lui être présenté. Voici comment M. Hugo raconte cette première entrevue :

« Un jour que M. Victor Hugo accrochait dans son cabinet une bibliothèque composée de quatre planches reliées entre elles par des cordes, et qu'il s'en tirait assez mal, le prince de Craon lui amena un jeune homme blond, d'un visage agréable, où l'on ne voyait d'abord que de la douceur et ensuite que de la finesse. Ce jeune homme était allé à *Hernani* et avait voulu complimenter l'auteur. Il était ravi de voir le théâtre s'affranchir; il voulait la liberté partout. Il s'appelait M. de Montalembert. »

On sent sous ces lignes, d'une indifférence calculée, un assez vif souvenir de certaines rencontres

de tribune, où vingt ans plus tard le *jeune homme blond* malmena rudement l'auteur d'*Hernani*. Et notez que M. de Montalembert, qui a fait subir de si rudes échecs oratoires à M. Hugo, a le premier peut-être jeté dans l'esprit de cet homme de lettres l'ambition d'être orateur politique. M. Hugo raconte un procès qu'il eut à propos de son drame *le Roi s'amuse*, et rappelle avec orgueil qu'il fut son propre avocat : « Quand M. Victor Hugo, dit-il, eut fini de parler, il fut entouré et complimenté. M. de Montalembert lui dit qu'il était un orateur autant qu'un écrivain, et que, si on lui fermait le théâtre, il lui resterait la tribune. » Assurément, M. de Montalembert s'est trompé dans cette circonstance... comme dans quelques autres; mais quel avantage M. Hugo trouve-t-il à le rappeler?

Nous ne savons si M. de Montalembert attendait encore quelque chose de l'auteur du *Roi s'amuse;* il est certain, au moins, qu'il eut de singulières illusions sur l'auteur de *Notre-Dame de Paris*. M. Hugo le constate: il dit que l'*un des journaux les plus bienveillants* pour ce roman, dont la pensée est détestable, « fut l'*Avenir*, rédigé par MM. de Lamennais, de Montalembert et Lacordaire, qui fit trois articles ». L'auteur de ces articles était M. de Montalembert. Évidemment, le *jeune homme blond* voyait encore une pensée religieuse sous la reli-

giosité archéologique de M. Hugo. D'autres, plus mûrs, entretenaient les mêmes erreurs. Bientôt il fallut se rendre : car le caractère antisocial, antichrétien, des *aspirations* de M. Victor Hugo devenait évident. Les catholiques les plus sensibles à la sonorité des grands mots reconnurent enfin un ennemi de race dans cet écrivain qu'ils avaient pris pour un allié.

IV

Nous n'avons examiné qu'un côté de ce livre, — le côté qui pouvait le mieux montrer le fond de l'homme en nous apprenant comment il a été formé. Que résulte-t-il de cette sorte d'enquête? Il en résulte que M. Victor Hugo a été élevé en dehors de tout principe solide, que rien de ferme n'a fécondé son esprit. Il a eu des tendances, mais pas de croyances; des aspirations, mais pas de résolutions. Par suite même de ces facultés, qui se résument dans l'imagination, il avait particulièrement besoin d'une direction vigoureuse, calme et suivie; toute direction lui a fait défaut. La base chrétienne qui avait manqué à l'union de ses parents a manqué également à son enfance et à son éducation. Un instant il s'est approché de la vérité ; mais son esprit n'a pas su la reconnaître, ou son cœur n'a pas trouvé la force de s'y dévouer. Il s'est cru tour à tour légi-

timiste, orléaniste, conservateur, libéral, napoléonien, démocrate; il s'est même cru catholique; maintenant il se croit socialiste. Au fond, en politique comme en religion, il n'a jamais eu que des opinions d'amateur, dictées, un peu par son imagination, beaucoup par son orgueil ou ses intérêts.

E. V.

VICTOR HUGO

L'ŒUVRE DE VICTOR HUGO

EN 1842 — *LE RHIN*[1]

Février 1842.

I

Faisons d'abord un peu de critique littéraire, et, pour l'instruction des Saumaises à venir, constatons ici comment un livre de M. Hugo paraît au jour. C'est d'abord un petit bruit que de discrets amis répandent : « On dit que Hugo va publier quelque chose. — Ah! prose ou vers? — Je ne sais. » On laisse passer une semaine. La semaine suivante : « Ce sera de la prose. — Quel sujet?

1. Ce travail sur le livre de Victor Hugo *le Rhin* a paru dans l'*Univers* des 2, 3 et 6 février 1842. Il n'a pas été reproduit dans les *Mélanges :* c'est donc, en quelque sorte, de l'inédit. Victor Hugo était alors dans le plein de son talent. Louis Veuillot, qui le connaissait à fond, en fit, au sujet du *Rhin*, une étude d'ensemble, qui est restée parfaitement vraie. Ce chapitre de critique est aussi un chapitre d'histoire littéraire ; il montre de quels procédés usaient dès ce temps M. Hugo et les siens pour bien lancer ses ouvrages. Jamais homme de lettres ne cultiva mieux la *réclame*. Grand poète, mais bien petit esprit! On verra aussi que dès 1842 M. Hugo descendait d'un pas rapide la pente qui mène à l'enterrement civil.

quel titre? — Je ne sais. » On laisse passer quinze jours. Quand on peut supposer que les têtes ont assez travaillé sur l'œuvre en gésine, les révélations reprennent de plus belle. Le livre sera politique. M. Hugo, ou, plus respectueusement, Hugo, maintenant qu'il est de l'Académie, ne renonce pas précisément à la littérature, mais renonce du moins à la poésie et aux œuvres de pure imagination; il veut aborder les questions de gouvernement, et fera, par le livre annoncé, un pas de géant dans cette voie nouvelle. Cela se redit, s'amplifie et se commente; mais ce ne sont encore que des rumeurs. Tout à coup, comme une aurore au milieu de ces ténèbres éveillées, la *réclame* paraît : non pas la réclame insignifiante et terne, qui sort ordinairement des boutiques de libraires; mais la réclame à ciselures, et qui sent une origine parnassienne, trahissant par mainte façon l'œil, sinon la main du maître. Elle donne le titre de l'ouvrage : *le Rhin*, titre profond et fier; elle le caractérise : ce sera tout à la fois un journal de voyage, un livre philosophique et littéraire, et un travail politique. Elle ne dit rien de plus; mais toutefois elle sait s'arranger pour faire deviner ou supposer les intentions secrètes de l'auteur : car il y a toujours des intentions secrètes, il doit y en avoir, il serait malhonnête de croire qu'il n'y en a point. M. Victor Hugo ne publie pas un

livre uniquement pour publier un livre; il y met d'autres desseins, qui seront révélés. Tout livre de M. Hugo est une pierre équarrie, taillée, gravée, pour servir de clef de voûte aux édifices de l'avenir. C'est ainsi que cela se dit, et si vous trouvez la phrase un peu surprenante, elle n'est pas de nous, ni certes l'idée!

Cette réclame est pour mettre le public en goût; mais le livre ne se hâte point. On sait ce qu'il sera; il convient maintenant qu'on le désire. Cependant les confidents se donnent carrière; ils promettent des choses inouïes, des aperçus lumineux, des mélanges et des contrastes extraordinaires: tempête et soleil, coups de tonnerre et chants d'oiseaux; de la science à pleines mains, de la fantaisie à pleins bords, une politique comme le monde n'en a jamais vu. Enfin le moment approche où la longue attente du public va finir: deux énormes lignes, barrant comme une poutre la quatrième page des journaux, annoncent pour après-demain, à midi, la mise en vente; et, au jour marqué, cinq ou six journaux paraissent chacun avec un long fragment de ce livre déjà tant célébré. Alors los et largesse à l'auteur. Sonnez, clairons, cors et musettes! Et musettes, et cors, et clairons de sonner, tandis que le *Journal des Débats*, porteur aussi de son fragment choisi parmi les plus mirifiques, déclare avec gravité que ce qui

se passe est un événement. Puis, que l'on parle encore de l'adresse d'Alcibiade, qui coupait la queue de son chien pour faire causer Athènes ! Celui-ci ne montre pas seulement l'oreille de son livre, et il sait en occuper tout Paris. Il est vrai que Paris s'occupe de beaucoup d'autres choses en même temps.

Ainsi vint au monde, en l'an de grâce 1842, un nouvel ouvrage de M. Hugo. C'est une rumeur, c'est une espérance, c'est une attente, c'est un événement. Dans un siècle, si cette page, dérobée par un coup de Providence au trépas qui l'attend ce soir, tombe sous les yeux d'un feuilletoniste,— à supposer que dans un siècle les feuilletonistes sachent encore lire, — certes elle l'amusera bien : car, nous avons hâte de le dire, ce livre annoncé avec tant de vacarme, pour ne pas employer un autre mot ; ce livre traité en personnage jusque dans sa propre préface, où il se donne comme venant résoudre une question internationale ; ce livre tonnant, triomphant, surnaturel, que tout ce bruit de cymbales et tout ce tapage de grosse caisse dont il a été accompagné m'ont fait acheter seize francs, — et l'on ne m'y reprendra plus, je vous assure ; — ce livre, j'ai là, sous la main, de quoi le prouver surabondamment tout à l'heure ; ce livre n'est pas un livre sérieux, et, de l'aveu de l'auteur, n'est pas même un livre !

J'aurais dû m'en douter. Je suis, en effet, de ces lecteurs dont le nombre va considérablement s'accroître, qui regardent la colossale réputation de M. Hugo comme une mystification colossale. Mais je n'accusais pas M. Hugo de complicité dans cette plaisanterie devenue maussade; je croyais qu'il se prenait au sérieux, qu'il faisait tous les efforts qu'une vanité de poète rend possibles, pour se tenir dans les hauteurs olympiennes où ses zélateurs l'ont établi au gré de ses souhaits. J'attendais sans doute de lui des extravagances; je n'en attendais pas des balivernes et des grossièretés. Je ne m'imaginais pas qu'il abjurerait la dignité du talent jusqu'à se servir de sa renommée pour lever une contribution sur le public, en lui donnant, avec de graves promesses et sous un titre pompeux, un recueil de billevesées comme celles que nous allons examiner; des lettres écrites pour l'intimité, mais d'un style et d'une pensée tels, que, même à ce titre, elles sont à peine excusables, et qu'il serait encore difficile d'en pardonner la publication à l'avidité impie d'un héritier, ou à la sottise d'un Brossette gonflé de les avoir reçues. Non, jamais je ne me serais douté de cela. Jamais je n'aurais pensé que l'auteur des *Odes et Ballades* et des *Feuilles d'automne*, cet homme honnête et sérieux, comme disent toutes ses préfaces, écrirait à la toise, avec aussi peu de souci que

le dernier des feuilletonistes, et que, trouvant dans son esprit une idée à fournir la matière tout au plus d'un article de journal, il consentirait à ramasser des vieilles lettres, des notes d'auberge, des calembours, des futilités, des obscénités, pour en former, je n'ose plus dire deux volumes, mais quelque chose que son libraire, en y mettant beaucoup de papier blanc, pourrait vendre trois écus!

Trouvera-t-on que la critique est odieuse de supposer un semblable calcul? Soit : je le veux de grand cœur. M. Hugo est un homme de talent, un homme de génie même (ce que je ne donne pas comme un éloge), et je n'aime nullement à voir le talent ou le génie descendre à de sordides considérations. Mais alors, il faut bien le reconnaître, l'encens que M. Hugo brûle et fait brûler devant lui, sans cesse, lui a obscurci le sens. Il en est venu à croire qu'il ne peut rien faire, rien écrire, qui ne soit digne de l'admiration du monde et des soins de la postérité. Tout ce qu'il daigne penser doit être divulgué, l'humanité y a droit; s'il nous en celait quelque chose, ce serait une sorte de vol qu'il ferait à l'esprit humain. Hypothèse d'ailleurs probable, et qui ressort des instincts de l'âme, de cet orgueil puéril des femmes, des artistes et des poètes, que l'on nomme la vanité. Acceptons le livre que voici comme le fruit naïf de cette prodigieuse vanité;

nous y puiserons une leçon plus utile : pesant ces fières intelligences qui se perdent dans l'adoration d'elles-mêmes, nous verrons à quoi rend son culte l'homme qui devient son dieu ; et si ce spectacle nous donne quelque force contre des penchants semblables qui seraient en nous, nous ne croirons plus avoir trop payé ces deux volumes, que l'on ne croit pas vendre trop cher. Aussi bien est-ce le seul profit à en tirer.

Avant d'aller plus loin, nous avons à exprimer, sur le *poète* en général, un sentiment qui court risque de ne pas faire fortune en ce temps où le poète abonde et surabonde. Ce sentiment est surtout contraire à l'opinion de M. Hugo lui-même : en effet, dans ses préfaces et dans ses vers, particulièrement dans ceux adressés au grand Inconnu qu'il nomme Olympio (et qui est peut-être M. Théophile Gautier), l'auteur de *Notre-Dame de Paris* attribue au poète un rôle éminent parmi les hommes et parmi les nations. Il nous faudrait du courage pour réclamer contre cette prétention, si nous étions seul à la croire exagérée. Mais notre humble gros bon sens se trouve être d'accord ici avec les plus fortes intelligences que le monde ait vues, avec une multitude d'hommes supérieurs, nous dirions volontiers avec l'unanimité de tous les hommes vraiment grands et supérieurs, qui ont pu aimer beaucoup la poésie,

mais qui l'ont aimée en professant d'ordinaire pour les poètes un parfait dédain. Nous citerons deux de ces hommes-là, et leurs noms nous dispenseront d'en chercher d'autres : Platon dans l'antiquité, Bossuet dans les temps modernes. Platon, Grec, peut, à la rigueur, être soupçonné d'aimer l'hyperbole; mais Bossuet se range à son sentiment, et l'on n'a pas coutume d'accuser Bossuet de parler sans de bonnes raisons. Or voici comme il parle :

« On en voit qui passent leur vie à tourner un vers, à arrondir une période; en un mot, à rendre agréables des choses non seulement inutiles, mais encore dangereuses, comme à chanter un amour feint ou agréable, et à remplir l'univers des folies de leur jeunesse égarée. »

Il me semble entendre d'ici tous nos râcleurs de violons, tous nos sonneurs de trompettes, et jusqu'aux moindres joueurs de guimbarde, depuis Olympio jusqu'à Panserosa, qui s'indignent et qui réclament contre le fanatisme de cet évêque prosateur. Attendez donc, rossignols et fauvettes ! Bossuet n'a pas fini; laissez passer la justice de génie et du bon sens :

« Aveugles admirateurs de leurs ouvrages, ils ne peuvent souffrir ceux des autres; ils tâchent parmi les grands (aujourd'hui, lisez : parmi la canaille, la

sainte canaille [1]), dont ils flattent les erreurs et les faiblesses, de gagner des suffrages pour leurs vers. S'ils remportent ou qu'ils s'imaginent remporter l'applaudissement du public, enflés de ce succès, ou vain, ou imaginaire, ils apprennent à mettre leur félicité dans des voix confuses, dans un bruit qui se fait dans l'air, et prennent rang parmi ceux à qui le prophète adresse ce reproche : *Vous qui vous réjouissez dans le néant.* Que si quelque critique vient à leurs oreilles, avec un dédain apparent et une douleur véritable, ils se font justice à eux-mêmes : de peur de les affliger, il faut bien qu'une troupe d'amis flatteurs prononcent pour eux, et les assurent du public. Attentifs à son jugement, où le goût, c'est-à-dire, ordinairement la fantaisie et l'humeur, a plus de part que la raison, ils ne songent pas à ce sévère jugement où la Vérité condamnera l'inutilité de leur vie, la vanité de leurs travaux, la bassesse de leur flatterie, et à la fois le venin de leurs mordantes satires ou de leurs épigrammes piquantes, plus que tout cela les douceurs et les agréments qu'ils auront versés sur le poison de leurs écrits, ennemis de la piété et de la pudeur. Si leur siècle ne leur paraît pas assez favorable à leurs folies, ils attendront la justice de la postérité, c'est-

1. « La grande populace et la sainte canaille. »
(Aug. Barbier.)

à dire qu'ils trouveront beau et heureux d'être loués parmi les hommes, pour des ouvrages que leur conscience aura condamnés avec Dieu même, et qui auront allumé autour d'eux un feu vengeur. O tromperie ! ô aveuglement ! ô vain triomphe de l'orgueil ! »

Si l'on écrivait encore de ce style à présent, ne croirait-on pas que cet admirable portrait est fait d'hier ? Mais continuons : il ne faut rien perdre d'une pareille trouvaille. Seulement, que l'on se rappelle quels poètes Bossuet avait en vue, et que l'on imagine, s'il se peut, les couleurs dont il aurait chargé son pinceau sublime, ayant eu à peindre les rimeurs de notre temps.

« Une autre espèce d'orgueilleux. Les philosophes condamnent ces vains écrits. Il n'y a rien en apparence de plus grave ni de plus vrai que le jugement qu'un Socrate, un Platon, d'autres philosophes, à leur exemple, portent des écrits des poètes. Ils n'ont, disent-ils (c'est le discours de Platon), aucun égard à la vérité : pourvu qu'ils disent des choses qui plaisent, ils sont contents ; c'est pourquoi l'on trouvera dans leurs vers le pour et le contre ; des sentences admirables pour la vertu, et contre elle : les vices y seront blâmés et loués également, et, pourvu qu'ils le fassent en de beaux vers, leur ouvrage est accompli. On trouvera dans ce philosophe un recueil de vers d'Homère pour ou contre la vé-

rité et la vertu : le poète ne paraît pas se soucier de ce qu'on suivra; et pourvu qu'on arrache à son lecteur le témoignage que son oreille a été agréablement flattée, il croit avoir satisfait aux règles de son art. C'est pourquoi (ceci est encore le raisonnement de Platon, sous le nom de Socrate), lorsqu'on trouve dans les poètes de grandes et admirables sentences, on n'a qu'à approfondir et à les faire raisonner dessus, on trouvera qu'ils ne les entendent pas. — Pourquoi? dit ce philosophe. — Parce que, songeant seulement à plaire, ils ne se sont mis en aucune peine de chercher la vérité.

« Aussi voit-on dans Virgile le vrai et le faux également étalés. Il trouve à propos de décrire dans son *Énéide* l'opinion de Platon sur la pensée et l'intelligence qui anime le monde; il le fera en vers magnifiques. S'il plaît à sa verve poétique et au feu qui en anime le mouvement, de décrire le concours d'atomes qui assemble fortuitement les premiers principes des terres et des mers, des airs et du feu, et d'en faire sortir l'univers, sans qu'on ait besoin pour les arranger du secours d'une main divine, il sera aussi bon épicurien dans une de ses églogues que bon platonicien dans son poème héroïque. Il a contenté l'oreille[1]; il a étalé le beau tour de son

1. Il faut reconnaître que ceci ne regarde point M. Hugo, qui s'est toujours médiocrement occupé de contenter l'oreille.

esprit, le beau son de ses vers, et la vivacité de ses expressions : c'est assez à la poésie, il ne croit pas que la vérité lui soit nécessaire.

« Les poètes et les beaux esprits chrétiens prennent le même esprit : la religion n'entre non plus dans le dessein et dans la composition de leurs ouvrages que dans ceux des païens. Celui-là s'est mis dans l'esprit de blâmer les femmes ; il ne se met point en peine s'il condamne le mariage, et s'il en éloigne ceux à qui il a été donné comme un remède : pourvu qu'avec de beaux vers il sacrifie la pudeur des femmes à son humeur satirique, et qu'il fasse de belles peintures d'actions bien souvent très laides, il est content.

« Un autre croira fort beau de mépriser l'homme dans ses vanités et ses airs ; il plaidera contre lui la cause des bêtes, et attaquera en forme jusqu'à la raison, sans songer qu'il déprise l'image de Dieu, dont les restes sont encore si vivement empreints dans notre chute, et qui sont si heureusement renouvelés par notre régénération. Ces grandes vérités ne lui sont de rien ; au contraire, il les cache de dessein formé à ses lecteurs, parce qu'elles rompraient le cours de ses fausses et dangereuses plaisanteries. Tant on s'éloigne de la vérité, quand on cultive les arts à qui la coutume et l'erreur ne donnent dans la pratique d'autre objet que le plaisir ! »

J'espère qu'on ne m'en voudra pas de cette longue citation. Outre que je n'oserais point et que je ne saurais guère abréger Bossuet, dont les périodes sont faites de ciment romain et de granit d'Armorique, Bossuet aujourd'hui est moins lu et moins connu que M. Hugo, qui développe en cent endroits, comme je l'ai dit, une opinion tout à fait différente. Et il est juste de laisser parler tout le monde en ce débat qui va tout à l'heure devenir social. Convenez que le poète, tel qu'il s'offre à nous, est bien cet être que Bossuet nous représente : toujours vaniteux, ordinairement inutile, dangereux très souvent; cet artisan de fadaises et ce créateur de chimères, bouffi du sentiment de sa propre valeur, insensible au mal qu'il peut occasionner, n'estimant des choses qu'il dit que le bruit et l'apparence, amoureux de clinquant, amoureux de soi-même, et, par amour-propre, considérant comme autant d'oracles toutes les billevesées qu'il accepte par absence de jugement, ou qu'il invente par puérilité d'esprit. Miroir préparé pour toutes les images, écho docile à tous les bruits : c'est bien le poète, et je l'avoue, M. Hugo, depuis qu'il rime, me paraît bien ressembler à ce poète-là. Mais il y ajoute des traits que Bossuet n'a point marqués et ne pouvait prévoir : je veux parler de cette prétention étrange, si complaisamment étalée dans les derniers recueils

de l'auteur, où il témoigne, lui, poète, c'est-à-dire, airain creux et cymbale retentissante, ne pas aspirer à moins qu'au pontificat des idées ! Et se contente-t-il même de ce rôle ? ne se révère-t-il pas encore comme créateur, ou tout au moins comme révélateur des croyances futures ?

Le poète en des jours impies
Vient préparer des temps meilleurs ;
Il est l'homme des utopies,
Les pieds ici, les yeux ailleurs.
C'est lui qui sur toutes les têtes,
En tout temps, *pareil aux prophètes*,
Dans sa main *où tout peut tenir*,
Doit, qu'on l'insulte ou qu'on le loue,
Comme une torche qu'il secoue,
Faire flamboyer l'avenir.

. . . . . .

Peuples, écoutez le poète !
Écoutez le *rêveur sacré !*
Dans votre nuit, sans lui complète,
Lui seul a le front éclairé !
Des temps futurs perçant les ombres,
Lui seul distingue en leurs flancs sombres
Le germe qui n'est pas éclos.
Homme, il est doux comme une femme.
Dieu parle à voix basse à son âme,
Comme aux forêts et comme aux flots !

C'est lui qui, malgré les épines,
L'envie et la dérision,

Marche courbé dans vos ruines,
Ramassant la tradition.
De la tradition féconde
Sort tout ce qui couvre le monde,
Tout ce que le Ciel peut bénir.
Toute idée, humaine ou divine,
Qui prend le passé pour racine,
A pour feuillage l'avenir[1].

Il rayonne! il jette *sa* flamme
Sur l'éternelle vérité!
Il la fait resplendir pour l'âme
D'une merveilleuse clarté.
Il inonde de sa lumière
Ville et déserts, Louvre et chaumière,
Et les plaines et les hauteurs;
A tous d'en haut il la *dévoile* (?) :
Car la poésie est l'étoile
Qui mène à Dieu rois et pasteurs.

Ces énormes impertinences, — de quel autre nom caractériser cela? — qui ne sont qu'un faible échantillon des belles pensées où M. Hugo s'entretient sur son propre compte, se trouvent dans l'ode intitulée *Fonction du poète*. Et, vraiment, je crois que si Bossuet avait lu de pareils vers,... oui, en vérité, il serait arrivé quelque chose d'étrange : le monde aurait entendu rire Bossuet! Quoi donc? ce peu

1. Remarquez cette idée neuve que *tout sort de la tradition*, et devinez, s'il se peut, comment une *idée divine prend le passé pour racine*. Le prophète ne comprend même pas ce qu'il dit.

d'eau trouble se croit le soleil ! ce tambour se dit prophète ! Il y a bien là de quoi dérider le front du vieil évêque et du docteur. Bossuet rirait : il ne voudrait pas entrer en sévérité ni en raisonnement contre un fou.

Mais il faut que nous prenions, nous, la chose au sérieux : nous vivons en un temps où de telles sornettes ne passent plus pour folies, et tout au contraire ! Un homme a-t-il composé quelques milliers de semblables extravagantes balivernes, qui l'auraient fait montrer au doigt il y a cent ans ; y a-t-il ajouté, par milliers aussi, avec toute la détestable fécondité du mal, ces peintures, que redoute la pudeur, des *folies de jeunesse égarée*, et du débordement plus impardonnable de son âge mûr ; en même temps qu'il a prétendu usurper le rôle du prêtre, et poussé l'incontinence de sa vanité jusqu'à donner pour révélation de Dieu même les visions de cette vanité grotesque, a-t-il fait rougir les jeunes fronts, corrompu les cœurs innocents, faussé les faibles esprits, effacé dans les consciences, par la fureur et le scandale de ses sophismes, la notion fragile du devoir ; a-t-il su, fier et glorieux complaisant du vice, fournir aux Céladons imbéciles autant de vers qu'ils en veulent chanter aux pieds de leurs Chloés ; a-t-il rimé si bien, que plus d'une mère lui a dû de pleurer l'honneur de sa fille, et que les

anges de Dieu, vaincus, se sont voilés la face : alors, parvenu au faîte de la gloire littéraire, membre de l'Académie, juge à distribuer les prix Montyon, sénateur préposé à l'encouragement des vertus, il devient considérable aux yeux du public; on hésite à peine à l'accepter pour ce qu'il se donne, et laissant là sa guitare, sur laquelle vibrent encore les noms de Flipote et d'Elvire, il se voit admis à déclarer, avec beaucoup d'aplomb, ce qu'il a daigné penser des plus graves affaires du monde, durant les loisirs que lui a permis sa fabrique de madrigaux.

Et l'on voit le chantre de toutes les faiblesses, le dramaturge jaloux des franchises de sa folie, le frivole inventeur de mille sophismes antisociaux; le rhéteur qui, se laissant emporter par la pente de la rime, a mille fois rué son vers contre les vérités les plus essentielles, les plus vénérables, les plus saintes; le bel esprit qui a consacré la moitié de sa vie à former un arsenal où toutes les frénésies humaines peuvent s'armer d'une excuse éblouissante; on le voit, dis-je, et cela ne semble pas croyable alors même qu'on le voit, devenir législateur!

Eh bien! puisque ce travestissement politique, si cher à la vanité des sonneurs de luth, est après tout légal, sinon légitime; puisqu'il faut subir le poète tourné en homme d'État, nous examine-

rons ses idées d'homme d'État, et nous le ferons sans ménagement : car, s'il faut l'avouer, je ne saurais apporter nul calme dans cette affaire, et je ne vise qu'à rendre mon discours le plus acéré que je puis. Je consentirais, certes, à ne plus jamais toucher une plume, si je pouvais faire le marché d'exprimer une bonne fois, comme je la ressens, toute l'indignation que j'ai dans le cœur contre les œuvres de M. Hugo et de quelques autres de ce temps, dont le talent me fait gémir. Qu'on ne me parle point de la considération qui lui est due, comme à tout artiste excellent dans son art. C'est le caractère de l'œuvre, et non l'éclat du talent, qui mérite des égards. Son talent, son génie, si l'on veut, n'excuse point ce qu'il fait publiquement voir de la perversité de ses maximes et de la grande faiblesse de son esprit, dès qu'il franchit les limites bornées du don que Dieu lui a fait, et qu'il emploie si mal. — Et quant à moi, si M. Hugo s'inquiète de savoir qui lui parle de la sorte, j'étais hier, Monsieur, un de ces jeunes gens qui vous admiraient au grand dommage de leur esprit et de leur cœur; je suis aujourd'hui un pauvre écrivain, un homme sans haine et sans malveillance, un liseur de vers qui vous place encore le premier parmi les poètes de ces jours-ci, qui sont sous ce rapport de tristes jours. Mais je suis en même temps un chrétien persécuté dans ma

foi, persécuté dans mes frères et dans le zèle que j'ai pour eux, par le retentissement de vos doctrines empoisonnées, par le bruit scandaleux de vos poésies impures, et par les impiétés qui coulent dans vos vers comme l'eau sur la pente des rues; je suis un chrétien indigné d'entendre un poète habile faire retentir de tels chants; je suis un chrétien provoqué jusqu'au fond de l'âme au devoir de vous dire la vérité; je suis un chrétien, c'est-à-dire, en cette circonstance, une voix que vous devez craindre et qui vous le fera sentir : car, si je suis peu de chose devant vous, j'apporte des vérités devant lesquelles tout votre génie est bien moins encore, des vérités que l'on ne méconnaît point sans devenir aussitôt ridicule, et que vous avez amplement méconnues.

II

Un premier ouvrage de M. Hugo nous a montré ce qu'il sait faire en politique. En 1834, au zénith de sa gloire littéraire, déjà loin des convictions qui avaient paru inspirer ses premiers écrits, il lui vint en pensée que le public pénétrerait avec plaisir dans le fond de son âme, et serait heureux d'apprendre comment l'auteur jacobite des *Odes et Ballades* était devenu révolutionnaire : changement, à coup sûr, naturel et légitime au temps où nous vi-

vons. — Ce serait un pauvre homme que celui qui garderait à trente ans toutes les pensées et toutes les chimères de son adolescence ; qui aurait toujours, en toutes choses, la même façon de juger et de sentir ; qui ne parviendrait ni à faire avancer ses idées ni à faire reculer ses passions, et dans la force de l'âge, écolier par les doctrines, jouvenceau par le cœur, ne saurait toute sa vie que soupirer des romances et que répéter des leçons. — M. Hugo, convaincu que son histoire ne pouvait ressembler à l'histoire de tout le monde, fit une battue générale de ses tiroirs. Vieux articles exhumés des journaux disparus, vieux vers qu'il était prudent d'oublier, notes écrites sur le journal intime qu'il tient de ses impressions courantes, il recueillit tout et le publia sous le titre de *Littérature et Philosophie mêlées*. M. Hugo avait alors trente-deux ans, âge d'éligible, âge où l'on sait ce que l'on fait, si jamais on doit le savoir.

Il n'y a rien à dire de la partie jacobite de ce volume. C'est de la prose de collège, sans faute d'orthographe et sans naïveté ; de la politique de poète inspiré par la lecture du *Drapeau blanc*, de vrais rogatons d'« enfant sublime » : rien qui approche le moins du monde le mérite des *Odes et Ballades*, ou même la folle imagination de *Han d'Islande*. Sorti de ses rimes et de ses chimères, le remarquable

poète est déjà vulgaire comme un vieux journaliste. Est-il vraiment jacobite ? Je n'en vois rien ; et que m'importe l'opinion dont on allaite ce rimeur de vingt ans ! Est-il chrétien ? Il le dit : rien ne le fait supposer. Il se montre fort épris de théâtre, de vers, de passions ; tout le reste n'est que reflet et surface. Il admire M. de Lamennais, mais il pleure lord Byron, et je prévois aisément que son royalisme ne tiendra ni contre l'enivrement de la popularité ni contre les ressentiments de l'amour-propre. La censure, qui voudra l'empêcher de déchirer sur la scène le nom et le caractère d'un roi, père de ses rois, servira mieux que toutes les études à le pousser vers les idées révolutionnaires : périsse la monarchie, et que mon drame soit joué ! Il se dit chrétien, il croit l'être ; mais, lorsque des voix chrétiennes lui reprocheront de produire en plein théâtre la robe sacrée des princes de l'Église et de la souiller au contact de la robe des filles perdues, il se trouvera tout de suite philosophe : périsse l'Église, et que mon drame soit applaudi ! Singulier royaliste et singulier catholique, qui s'avise d'écrire un jour *Marion Delorme*, tout en donnant de nouvelles éditions de ses premières odes religieuses ! Ceci rappelle les expressions de Bossuet que nous citions hier, et caractérise le poète : aussi bon voltairien dans ses vers de théâtre que bon chrétien

dans ses poésies lyriques. C'est que, comme dit encore Bossuet, attentif au goût du public, il règle là-dessus ses ouvrages. Les sentiments d'une mère, ce doux public de l'enfant, l'avaient fait royaliste[1]; les caresses de M. de Chateaubriand l'ont fait quasi chrétien[2]: il prend de l'âge, et la popularité des journaux le rend libéral à la façon des *Débats*. Tournez la page : la révolution de 1830 éclate; voilà le libéral devenu tout aussitôt révolutionnaire, et il va vous rimer des cantates à chanter au Panthéon sur les cercueils de Juillet. Voilà toute la raison des transformations du poète, et ce n'était pas la peine de faire un livre pour dire au public ce qu'il savait bien, ce qu'il savait mieux que le poète même, car M. Hugo croit qu'il a changé; il n'a pas changé, il a tourné, tourné au vent. Quoi de plus simple ? Les poètes sont sur les hauteurs.

Je ne veux point faire ici des attaques personnelles; je veux prouver quelque chose contre M. Hugo. Il se croit une valeur politique, et com-

1. Mon père vieux soldat, *ma mère Vendéenne.*
(*Feuilles d'automne.*)

Louis Veuillot croyait alors, comme tout le monde, à la « mère Vendéenne ». Victor Hugo a détruit lui-même cette légende en se *racontant* comme *témoin de sa vie:* il nous a montré une mère née près de la Vendée, mais très étrangère et même très hostile aux croyances vendéennes.

2. Chateaubriand caressa beaucoup moins Victor Hugo que celui-ci ne se plut longtemps à le faire croire. Il est établi, par exemple, qu'il réclamait très fort quand on lui attribuait le mot d'*enfant sublime.*

pose des livres pour le démontrer; je compose des articles pour démontrer que ses livres ne démontrent pas ce qu'il prétend : voilà tout. Je crains bien de n'être qu'un Zoïle; mais je suis sûr d'être dans mon droit et dans mon devoir.

En 1830, M. Hugo avait vingt-huit ans : c'est âge d'homme. Or, pour un chrétien, pour un royaliste, pour un homme doué du simple bon sens des penseurs ordinaires, la révolution de 1830 était l'événement le plus capable de faire rebrousser chemin sur la pente des idées libérales, ou tout au moins d'y motiver un temps d'arrêt. Les esprits vraiment politiques, Louis-Philippe, M. Guizot, M. Thiers, Casimir Périer, tant d'autres, ne furent pas huit jours et ne furent pas même huit heures sans comprendre la nécessité d'enrayer. Voilà ce que font les jugements fermes, les intelligences vigoureuses, les doigts habiles qui, dans l'enthousiasme du jour, tâtent et reconnaissent la pensée et le besoin du lendemain. Mais le pauvre poète, le libéral d'hier, le jacobite d'avant-hier, reçoit de cette révolution un ébranlement qui le bouleverse de fond en comble. Ce coup frappé au vieux tronc de ses sympathies l'en détache aussitôt : il y paraissait une branche verte; il en tombe comme une feuille morte, et roule avec le vent. Il obéit, comme le dernier venu des écoles, à toutes les clameurs des jour-

naux; il est de l'opinion du pamphlet, de l'opinion de la tabagie, de l'opinion de la rue et de l'émeute. Six mois durant, chaque jour il dépose sur son *album* (*Journal des idées et des opinions d'un révolutionnaire de* 1830) une pensée quelconque, ou folle ou violente, qu'il croit de son propre fond, et qui n'est que l'écho, souvent plus grotesque et plus déraisonnable, d'un méchant article ou d'un méchant discours. Bref, quatre années sont nécessaires à cette forte tête pour qu'elle se remette à peu près de la commotion qui l'a dérangée. Alors, et les luttes du grand ministère du 11 octobre aidant, une nouvelle évolution s'accomplit : le révolutionnaire devient — faut-il le dire ? — à peu près *juste-milieu !* Si ce n'est pas tout à fait cela, c'est quelque chose comme cela. Vaille que vaille, il se rétablit dans je ne sais quelles médiocres doctrines d'ordre sans profondeur et sans base, de progrès sans voie déterminée, d'attente sans lumière et sans objet, se résumant à conclure qu'il viendra un homme — Olympio peut-être ! — qui sera le Mirabeau de la reconstruction, comme il y a eu le Mirabeau de la démolition, et qu'en l'attendant, cet homme rare, tout le monde doit sentir que « dans ce tumulte et dans cette tempête, au milieu de ce combat de tous les systèmes et de toutes les ambitions qui fait tant de fumée et tant de poussière, sous ce voile qui

cache encore aux yeux la *statue sociale et providentielle à peine ébauchée* (qu'est-ce que cela veut dire?); derrière ce nuage de théories, de passions, de chimères, qui se croisent, se heurtent et s'entre-dévorent dans l'espèce de jour brumeux *qu'elles déchirent de leurs éclairs;* à travers ce bruit de la parole humaine qui parle à la fois toutes les langues par toutes les bouches; sous ce violent tourbillon de choses, d'hommes et d'idées, qu'on appelle le dix-neuvième siècle, *quelque chose* de grand s'accomplit ».

Voilà ce qui s'appelle une prophétie, et qui n'est pas, j'espère, compromettante! Et puis :

> Peuples, écoutez le poète :
> Lui seul a le front éclairé!

Le plus plaisant, — et le plus déplaisant peut-être, — c'est l'inimaginable, c'est l'incroyable appareil sibyllin avec lequel ces grandes lumières nous sont produites et données. Dans ce livre, où toujours il est à la suite, à la queue d'un journal, servant d'écho même au *Constitutionnel*, l'auteur parle sans cesse en découvreur de mondes. Vésuve de théâtre, accouchant à grand bruit d'une apparence de fumée! On est en droit de demander des preuves : je vais en donner de nombreuses, car il faut que cet article, à propos du nouvel ouvrage

de M. Hugo, fasse bien connaître à nos lecteurs l'aptitude de cet illustre poète à traiter les affaires d'État; et la critique, d'ailleurs, lorsqu'elle ne peut pas ou ne veut pas maîtriser ses colères, doit au moins les justifier. Que nos lecteurs ne l'oublient pas, ce que nous allons leur démontrer a été écrit par M. Hugo à vingt-huit ans; et après quatre années de repos, le poète, ayant alors trente-deux ans, a jugé le tout digne de l'admiration du public. Nous avons besoin de ces précautions pour nous rassurer : car, malgré nous, nous traitons l'auteur avec un respect qu'il n'a pas pour lui-même, et nous craignons d'aller jusqu'aux dernières limites de l'outrage en reproduisant ce qu'il imprime, réimprime, vend et vante le plus qu'il peut.

En août 1830, on fait accepter à Paris affolé un roi dont la France avait grand besoin depuis quelques jours, et, pour concilier tous les avis, on appelle ce roi *la meilleure des républiques;* on fait applaudir, par la nation la plus spirituelle du monde, le non-sens du *trône entouré d'institutions républicaines*. M. Hugo, de son plus grand air d'aigle, prend la chose au sérieux et prononce :

Août 1830. — Après Juillet 1830, il nous faut la *chose* république et le *mot* monarchie.

Encore, s'il avait dit le contraire! ce n'eût pas

été beaucoup plus juste, mais c'eût été beaucoup moins extravagant, et le poète se fût trouvé de l'avis de Napoléon, qui ne dédaigna pas d'être empereur de la République française.

Deux jours après, M. Hugo, ayant découvert la raison des gouvernements et constaté l'état actuel de la France, promulgue les axiomes suivants. On croirait entendre M. de la Palisse jugeant le *Discours sur l'histoire universelle.*

Les sociétés ne sont bien gouvernées, en fait et en droit, que lorsque ces deux forces, l'intelligence et le pouvoir, se superposent. Si l'intelligence n'éclaire encore qu'une tête au sommet du corps, que cette tête règne : les théocraties ont leur logique et leur beauté. Dès que plusieurs ont la lumière, que plusieurs gouvernent : les aristocraties sont alors légitimes. Mais lorsque enfin l'ombre a disparu de partout, quand toutes les têtes sont dans la lumière, que tous régissent tout. Le peuple est mûr à la république : qu'il ait la république.

Creusez cette pensée, qui pourrait bien être empruntée au *Courrier français,* et, suivant le conseil de Bossuet, faites un peu là-dessus raisonner le poète. Il vous prouvera que nous sommes tous dans la lumière, ou que nous allons y arriver, car :

Tout ce que nous voyons maintenant, c'est une aurore. Rien n'y manque, pas même le coq.

O penseur !

Suivent ces apophtegmes, d'une grande force :

Les rois ont le jour, les peuples ont le lendemain.

La dernière raison des rois, le boulet. La dernière raison des peuples, le pavé.

Cherchez, malheureux lecteur ! — Puis des profondeurs et des éclairs :

Ce qui nous rend forts, c'est que nous pouvons lâcher son peuple sur tout roi qui nous lâchera son armée. Une révolution combattra pour nous partout où nous le voudrons.

Notre maladie, depuis six semaines (ceci est daté de septembre), c'est le ministère et la majorité de la Chambre qui nous l'ont faite : c'est une révolution rentrée.

Nous devions chercher à nous lier de plus en plus étroitement avec la population anglaise, pour tenir en respect son ministère, et pour cela envoyer en Angleterre un ambassadeur populaire, Benjamin Constant, par exemple, dont on eût dételé la voiture de Douvres à Londres, avec douze cent mille Anglais en cortège. De cette façon notre ambassadeur eût été le premier personnage d'Angleterre ; et qu'on juge du beau contre-coup qu'eût produit à Londres, à Manchester, à Birmingham, une déclaration de guerre à la France ! Planter l'idée française dans le sol anglais, c'eût été grand et politique.

Oui, de la plus belle et de la plus grande politique du *Constitutionnel*.

Charles X croit que la révolution qui l'a renversé est un conspiration creusée, minée, chauffée de longue main. Erreur ! c'est tout simplement une ruade du peuple.

Mon ancienne conviction royaliste-catholique de 1820 s'est écroulée pièce à pièce depuis dix ans devant l'âge et l'*expérience*. Il en reste pourtant encore quelque chose dans mon esprit; mais ce n'est qu'une religieuse et *poétique ruine*. Je me détourne quelquefois pour la considérer avec respect, mais je n'y viens plus prier.

L'adieu est sec. L'on ne peut se consoler plus lestement d'avoir perdu sa foi; l'on ne saurait donner, d'un événement si considérable dans la vie d'un homme qui pense, des raisons plus concises. Mais c'est qu'en effet le poète n'en avait pas de meilleures ni d'autres à donner. Cette expérience dont il parle, nous l'avons tout à l'heure expliquée plus clairement que lui : ce sont les drames à faire, les amours impudiques à chanter, les journaux et la foule à flatter : toutes choses impossibles au chrétien, et devenues, particulièrement la dernière, très difficiles au royaliste. O poète! ô prophète! vous avez un confrère parmi les apôtres, et ce n'est pas celui qui renia son Maître, mais celui qui le vendit à la Synagogue pour trente pièces d'or! Dix vous ont été payées par le caissier du théâtre, et vous lui avez vendu la monarchie ; dix vous ont été payées par le libraire, et vous lui avez vendu la chasteté, la pudeur et l'Église; le public vous a payé du reste en applaudissements, et vous lui avez vendu Dieu!... Mais non! je retire ces paroles : non! vous n'êtes

pas un traître; vous n'êtes qu'un poète, une nature débile et vaine, une femme.....

Homme, il est *vain* comme une femme.

Vous n'avez rien sacrifié à l'or; vous avez tout sacrifié au besoin de plaire. Quelques gredins hurlaient le soir, dans les théâtres et par les carrefours, contre la religion et contre la royauté; vous les avez entendus, et tout de suite il s'est trouvé que vous n'aimiez plus la royauté, et que vous n'aviez plus de religion. Vous me faites grandement pitié, Monsieur! Quand un homme de cœur abjure, sans en embrasser une autre qu'il croit meilleure, son ancienne croyance, il se tait là-dessus; il respecte ces convictions qu'il n'a pas remplacées : il les respecte pour lui-même, ne se présentant pas cyniquement au public comme un homme qui ne croit à rien ; il les respecte pour le repos et le bonheur de ceux qui les ont conservées; il ne dit pas aux plus jeunes que l'expérience éloigne de croire; il ne fait pas aux plus âgés cet outrage de dire qu'ils se sont entêtés dans un mensonge et dans une erreur. Il a perdu la vérité : il la recherche patiemment; il attend de l'avoir retrouvée, ou de croire qu'il l'a retrouvée, pour parler. Mais tout cela ne vous regarde point, poète : votre roi, c'est un journaliste; votre dieu, c'est le parterre, et vos remords sont les

sifflets. Vous me faites grandement pitié, car vous avez été et vous serez criblé de remords.

Continuons. Voici encore une des grandes idées politiques de M. Hugo en septembre 1830 :

La république, selon moi, la république, qui n'est pas encore mûre (il n'y a qu'un mois nous étions mûrs, et le coq annonçait l'aurore ; mais le penseur aura lu quelque article du *Journal des Débats*, et nous ne sommes plus mûrs : il s'en faut de cent ans), la république, qui aura l'Europe dans un siècle, c'est la société souveraine de la société : se protégeant, garde nationale ; se jugeant, jury ; s'administrant, commune ; se gouvernant, collège électoral.

Les quatre membres de la monarchie, l'*armée*, la *magistrature*, l'*administration*, la *pairie*, ne sont pour cette république que quatre excroissances gênantes, qui s'atrophient et meurent bientôt.

Comme il y va ! Que n'ajoute-t-il que cette belle société, sans armée, sans magistrature, sans administration, se bénira, prêtre ; règlera l'unité de croyance, pape ; s'adorera, Dieu ? Mais tout ceci est réglé sagement dans le décalogue social ci-après, tracé au bruit des orgies républicaines de septembre 1830 :

Tous les principes que les révolutions antécédentes ont dégagés..., respectez-les : ainsi, liberté de culte, liberté de pensée, liberté de presse, liberté d'association, liberté de commerce, liberté d'industrie ; liberté de chaire, de tribune, de théâtre, de *tréteaux* ; égalité devant la loi, libre accessibilité de toutes les capacités à tous les emplois : toutes

choses sacrées qui font choir, comme la torpille, les rois qui osent y toucher...

Quelle tête gouvernementale! et que toutes ces libertés, fortifiées des suppressions réclamées tout à l'heure, forment un bel idéal d'organisation politique pour l'Europe! Ce n'est plus la constitution théocratique du Saint-Empire, ni la constitution aristocratique du treizième siècle, ni la constitution monarchique de Louis XIV, ni le rêve démocratique de Babeuf : M. Hugo rougirait de proposer de pareilles vieilleries au peuple qu'il enseigne. Il nous voit dans la lumière, et veut que nous marchions à pleines voiles vers la constitution édénique des Patagons. C'est d'une poésie plus naïve et plus originale. Du reste, s'il nous souhaite ce bonheur, c'est pure bonté d'âme; car, pour lui, les révolutions ne lui déplaisent pas :

Les révolutions sont de magnifiques improvisatrices, un peu échevelées quelquefois.

Et immédiatement au-dessous :

Effrayante charrue que celle des révolutions! ce sont des têtes humaines qui roulent au tranchant du soc des deux côtés des sillons.

Il trouve cela *un peu échevelé!* Du reste, reconnaissons que si ces pensées étaient rimées, elles paraîtraient peut-être moins... je ne trouve pas le mot. La rime jetterait sur ces larves un peu de poudre

d'or, leur mettrait des ailes, et voilà des papillons. Les poètes se sauvent par cette industrie ; mais ils ont tort de laisser voir la matière première dans sa nudité.

Cependant, M. Hugo, ayant écrit pour lui seul tout ce qu'on vient de lire et nombre d'autres choses non moins belles, — car, hélas ! force m'est bien d'en passer beaucoup, — se prend à songer avec douleur qu'il n'est qu'un *jeune ilote politique*, inapte par son âge à faire flamboyer tant de hautes vérités sur le chandelier législatif. Il s'en venge en burinant cette aimable apostrophe aux deux Chambres :

Vieillards, ne vous barricadez pas ainsi dans la législature ; ouvrez les portes bien plutôt, et laissez passer la jeunesse. Songez qu'en lui fermant la Chambre, vous la laissez sur la place publique.

Il n'y a rien à répondre à cela. M. Hugo continue :

Vous avez une belle tribune en marbre, avec des bas-reliefs de M. Lemot, et vous n'en voulez que pour vous : c'est fort bien. Un beau matin, la génération nouvelle renversera un tonneau sur le *cul* (oh ! *rêveur sacré !*), et cette tribune-là sera en contact immédiat avec le pavé qui a écrasé une monarchie de huit siècles. Songez-y.

Juste Ciel ! qu'arrivera-t-il, si l'on n'y songe ?

Vous vous rappelez ce que dit Bossuet : on n'a qu'à ouvrir les ouvrages des poètes ; on y trouvera

des sentences pour la vertu, et contre elle. M. Hugo n'a garde d'y manquer. Voici un paragraphe *religieux :*

Avec beaucoup d'idées, beaucoup de vues, beaucoup de probité, les saint-simoniens se trompent. On ne fonde pas une religion avec la seule morale : il faut le dogme, il faut le culte. Pour asservir le dogme et le culte, il faut les mystères. Pour faire croire aux mystères, il faut des miracles. — Faites donc des miracles, — soyez prophètes, soyez dieux d'abord, si vous pouvez, et puis après prêtres, si vous voulez.

L'expérience qui a fait perdre à M. Hugo sa conviction catholique lui a sans doute démontré qu'il n'y a point, dans le catholicisme, de mystères, et que les miracles y manquent ; ou bien il considère les religions comme abrogées, mortes et irréfaisables ; ou bien il nous destine à la religion des Patagons, dont il nous promet aussi les institutions et les mœurs. Tout cela voudrait être expliqué.

J'allonge peut-être un peu trop ces citations ; mais je suis jaloux de faire voir mon poète comme je le comprends, et je trouve infiniment bizarre, jovial, désolant, humiliant et instructif que ce poète se croie, se donne et soit admis comme un des flambeaux de la société présente, laquelle se dit éclairée, progressive et merveilleuse en tout ce qu'elle pense et en tout ce qu'elle dit. Voici encore une profondeur :

L'Église affirme, la raison nie. Entre le *oui* du prêtre et le *non* de l'homme, il n'y a que Dieu qui puisse placer son mot.

Je ne comprends pas très bien. Pourtant, je dois dire, comme homme, que M. Hugo me fait trop d'honneur. Je ne suis point de sa volée. Je ne dis pas *non;* je dis *oui*, comme l'Église, qui n'est pas, ce semble, la seule réunion des prêtres, mais la réunion de tous les chrétiens fidèles, c'est-à-dire, depuis dix-huit siècles, de plusieurs millions d'hommes, de toutes les conditions, de tous les pays, de tous les âges, de toutes les sciences, de toutes les vertus, parmi lesquels se trouve un petit nombre de philosophes qui blasphèment, de poètes qui divaguent, et autour desquels boivent, volent et braillent une énorme quantité de brutes, plus insensées que coupables, dont les philosophes ont corrompu le cœur, et dont les poètes entretiennent de leur mieux l'abrutissement. Une de ces brutes-là, sans doute, a écrit, en style de la nouvelle école, à M. Dupin, le billet suivant, que M. Hugo, nous ne savons pourquoi, reproduit en ces termes et sans autre commentaire dans son livre :

Copie textuelle d'une lettre anonyme adressée ces jours-ci (octobre 1830) *à M. Dupin.*

Monsieur le sauveur, vous vous f..... sur le pied de vexer les mendiants! Pas tant de bagout, ou tu sauteras le pas!

J'en ai tordu de plus malins que toi! A revoir, porte-toi bien, en attendant que je te tue.

Voilà l'homme, voilà la brute, à qui M. Hugo, pas plus que moi, ne ressemble; qui dit *non* contre l'Église. Or, il y a longtemps qu'entre cet homme-là et l'Église, Dieu a placé son mot.

En novembre, M. Hugo revient à la politique.

TRÈS BONNE LOI ÉLECTORALE

(Quand le peuple saura lire).

Art. 1er. Tout Français est électeur.

Art. 2. Tout électeur est éligible.

Quand le peuple saura lire ! C'est bien s'y prendre d'écrire ainsi, pour démontrer ce que le peuple gagnera de sagesse à savoir lire.

Décembre. — On vient d'annoncer dans la même journée la mort de Gœthe, la mort de Benjamin Constant, la mort de Pie VIII : trois papes de morts.

Un peu plus haut, M. Hugo dit que Benjamin Constant était une *pierre ponce*. Il voulait, en tout cas, en faire un ambassadeur. Pape, ambassadeur et pierre ponce ! Le poète ne marchande pas l'éloge à ceux qu'il aime ! — Il ne marchande pas non plus les avis; en voici un qu'il donne au clergé, j'ignore à quel propos :

Si le clergé n'y prend garde et ne change de vie, on ne

croira bientôt plus en France à d'autre trinité qu'à celle du drapeau tricolore.

Et en attendant, le poète y aide de son mieux.

Mais nous n'en finirions pas si nous voulions ramasser, dans ce tohu-bohu de futilités pompeuses et d'orgueilleuses balivernes, les contradictions que le poète y a rassemblées. Il y a de tout dans ces deux volumes, sauf peut-être une pensée juste, une idée vraiment morale, un sentiment vraiment chrétien. Si donc nous y voyons quelque chose, ce n'est pas par quel procédé M. Hugo pense, mais par quelle faiblesse de nature il ne pense pas ; ce n'est pas comment son esprit s'est transformé, mais comment cet esprit est bien en réalité, sous les diverses teintes qu'il a prises, resté toujours le même, toujours vacillant au souffle des opinions humaines, ne cherchant, n'acceptant, n'élaborant que des idées à mettre en vers, et n'entendant rien à rien, passé cela. L'esprit et le cœur de l'homme sont perfectibles : il semblerait qu'il n'y a de perfectible chez le poète que la forme, et ce n'est pas toujours à perfectionner la sienne que M. Hugo a réussi. Du reste, tel nous l'avons vu à vingt ans, tel il était à trente, et tel à quarante nous allons le retrouver. Son nouvel ouvrage va nous le montrer aussi résonnant, mais aussi vide que jamais. Seulement, les impressions qu'il reçoit et qu'il rend sont de plus en plus

fâcheuses, déraisonnables, impures, impures quelquefois jusqu'à l'obscénité. Eh quoi ! ce poète qui maintes fois, à ses débuts, chanta Dieu et la famille, cet homme qui professa des sentiments chrétiens, cet époux, ce père, maintenant que la Providence a fait grandir autour de lui les chastes barrières qu'elle sait élever entre l'homme et les objets honteux de ses secrètes fragilités, il va s'abandonner à des discours qu'aurait redoutés sa jeunesse ! D'où vient ce fait étrange et déplorable ? Hélas ! « l'ingrat a profané la chasteté de la muse, le transfuge ne s'est pas souvenu que le trépied du poète a sa place près de l'autel ! » C'est M. Hugo lui-même qui répond de la sorte. Il disait cela de Voltaire en 1823.

III

J'ai dit, en commençant ce travail, que les deux volumes intitulés *le Rhin* n'étaient pas un livre, et que l'auteur lui-même en faisait l'aveu. En effet, M. Hugo raconte dans un curieux avant-propos qu'il se mit en route « sans autre but que de voir les arbres et le ciel, deux choses qu'on ne voit pas à Paris ». Il partit presque au hasard, n'emmenant que deux amis, Virgile et Tacite : « Virgile, c'est-à-dire, toute la poésie qui sort de la nature ; Tacite, c'est-à-dire, *toute* la pensée qui sort de l'histoire. »

Ainsi équipé à la païenne, car nous verrons qu'il n'emportait pas l'Évangile dans son cœur, l'auteur va devant lui, ne songeant qu'à satisfaire « son instinct d'antiquaire et son instinct de songeur ». Le soir, il écrit à un ami *profond et cher*, qu'il a laissé à Paris et qui réclame de longues lettres. « Ce que contiennent ces lettres, on le voit d'ici : c'est l'épanchement quotidien, c'est le temps qu'il a fait aujourd'hui, la manière dont le soleil s'est couché hier, la belle soirée ou le matin pluvieux ; c'est la voiture où le voyageur est monté, chaise de poste ou cariole ; c'est l'enseigne de l'hôtellerie, l'aspect des villes, la forme qu'avait tel arbre sur le chemin, la causerie de la berline et de l'impériale ; c'est un grand tombeau visité, un grand souvenir rencontré, un grand édifice exploré, cathédrale ou église de village, car l'église de village n'est pas moins grande que la cathédrale : dans l'une et dans l'autre, il y a Dieu ; ce sont tous les bruits qui passent, recueillis par l'oreille et commentés par la rêverie : sonneries du clocher, carillon de l'enclume, claquement du fouet du cocher, cri entendu au seuil d'une prison, chanson de la jeune fille, juron du soldat... Bref, chacune de ces lettres est le sac où chaque voyageur vide la recette que son esprit a faite dan, la journée ; et dans ce sac, il n'en disconvient pass il y a souvent plus de gros sous que de louis d'or. »

Du reste, le voyageur, qui ne veut voir que le ciel et les arbres, garde le plus strict incognito. Il ne visite que les choses, ne s'entretient qu'avec elles, et n'ouvrirait pas la bouche durant toute sa pérégrination, s'il ne fallait quelquefois parler aux *cicerone* et aux gens d'auberge.

C'est fort bien, pensez-vous, pour des impressions de voyages comme il s'en fait tant depuis quelques années ! Cependant, on annonce un livre politique : or, où trouvera place l'idée politique parmi ces claquements de fouet, ces jurons de soldat, ces carillons d'enclumes, ces chansons de jeune fille, ce pêle-mêle de sensations d'archéologue et de songeur ? Que nous dira, du caractère, des idées et des opinions des peuples qu'il visite, ce poète qui traverse le pays en patache ou en bateau à vapeur, et qui ne veut causer qu'avec les hôteliers ? M. Hugo répond à cela qu'il ne voulait point faire un livre : il n'y songeait nullement ; il en était à cent lieues ; il croyait bien que ses lettres ne sortiraient jamais des mains de l'ami profond dans les secrets duquel il les avait jetées. Mais il lui est arrivé une aventure étrange : chemin faisant, il a, dit-il, rencontré le Rhin. *Rencontré*, c'est son mot ; nous prétendons, nous, qu'il l'a *découvert*, réellement découvert, comme autrefois M. Dumas a réellement découvert la Méditerranée ; ce qui ne nuit

point à la gloire de M. Hugo, car la Méditerranée était plus facile à découvrir que le Rhin : une mer est plus visible qu'un fleuve. Cette découverte, ou cette rencontre, produisit dans l'esprit du voyageur « ce qu'aucun incident de voyage ne lui avait encore inspiré jusqu'à ce moment : elle le fit passer de la rêverie à la pensée. — Le Rhin est le fleuve dont tout le monde parle et que personne n'étudie, que tout le monde visite et que personne ne connaît, qu'on voit en passant et qu'on oublie en courant, que tout regard effleure et qu'aucun esprit n'approfondit. Pourtant ses ruines occupent les imaginations élevées, sa destinée occupe les intelligences sérieuses ; et cet admirable fleuve laisse entrevoir à l'œil du poète, comme à l'œil du publiciste, sous la transparence de ses flots, le passé et l'avenir de l'Europe. » M. Hugo ne put résister à la tentation de penser quelque chose là-dessus. Durant trois mois, il étudia donc le passé et l'avenir du Rhin. Deux études qui ne se font pas de la même façon : « Le passé est là en ruine ; l'avenir n'y est qu'en germe. On n'a qu'à ouvrir sa fenêtre sur le Rhin, on voit le passé ; pour voir l'avenir, il faut ouvrir une fenêtre en soi. » M. Hugo ouvrit ces fenêtres, vit le passé, vit l'avenir, et, « quant à ce qui est du présent, put constater deux choses (toujours sans parler à personne) : la première, c'est que le Rhin est beaucoup

plus français que ne le pensent les Allemands ; la seconde, c'est que les Allemands sont beaucoup moins hostiles à la France que ne le croient les Français. » Voilà l'idée politique. L'auteur la creusa, la fouilla, la retourna et l'envisagea sur toutes les faces avec une véritable conscience, ainsi que nous le verrons ; il s'en fit un devoir. Et la raison en est haute : car infailliblement, un jour, bientôt peut-être, « le Rhin sera la question flagrante du continent. Pourquoi ne pas tourner un peu sa méditation de ce côté ? Pour peu qu'il vive à l'une des époques décisives de la civilisation, l'âme *de ce qu'on appelle le poète* est nécessairement mêlée à tout : au naturalisme, à l'histoire, à la philosophie, aux hommes et aux événements, et doit être toujours prête à aborder les questions pratiques comme les autres. Il faut qu'il sache au besoin rendre un service direct, et mettre la main à la manœuvre. » M. Hugo, dont personne ne peut nier qu'il ne soit cette âme mêlée à tout, mêlée même, comme l'a prouvé notre précédent article, jusqu'à ne plus se connaître en rien, se donna la *fonction* d'approfondir la question du Rhin, et la prit *au sérieux*.

Cependant, de retour à Paris, il retrouva son drame, il retrouva son rêve : la fenêtre qu'il avait ouverte sur le Rhin était naturellement fermée ; il

ferma encore la fenêtre qu'il avait ouverte en soi : il ne songea plus au Rhin. Cela se passait en 1839, l'Europe étant tranquille, et Paris, si je ne me trompe, sifflant *Ruy Blas*, mais ne sifflant pas autant qu'il aurait fallu.

Tout à coup, il y a six ou huit mois, la presse se mit à controverser la question du Rhin. Ces controverses rappelèrent à M. Hugo le fleuve qu'il avait tant sondé ; il écouta ce que disaient les uns et les autres, et reconnut que tous les publicistes parlaient du Rhin comme gens qui ne l'avaient point découvert. « Les uns sacrifiaient le Rhin à la paix, les autres sacrifiaient la paix au Rhin. » Il sembla à M. Hugo qu'« entre ces deux opinions exclusives et diamétralement contraires, il y avait place pour une opinion conciliatrice. — Maintenir le droit de la France à la limite du Rhin, sans blesser la nationalité de l'Allemagne, c'était là le beau problème » dont, sans dire mot à qui que ce soit, tout en flânant, tout en baguenaudant, tout en entendant chanter les jeunes filles et claquer les fouets, tout en lisant Tacite et tout en goûtant Virgile, tout en regardant se coucher le soleil et se lever l'aurore, il avait dans sa course sur le Rhin, par ses deux fenêtres ouvertes, l'une sur le fleuve et l'autre en soi, « cru entrevoir la solution. Une fois que cette idée lui apparut, elle lui apparut non comme

idée, mais comme un devoir. Il écrivit alors, en quelque sorte sans préoccupation littéraire, mais avec le simple et sévère sentiment du devoir accompli, les deux cents pages que terminent le second volume de cette publication, et il se disposa à les mettre au jour.

« Mais en ce moment un scrupule lui vint. Que signifieraient ces deux cents pages, ainsi isolées de tout le travail préparatoire qui s'était fait dans l'esprit de l'auteur pendant son exploration du Rhin ? N'y aurait-il pas quelque chose de brusque et d'étrange dans l'apparition de cette brochure spéciale et inattendue ? Ne faudrait-il pas commencer par dire qu'il avait visité le Rhin ? et alors ne s'étonnerait-on pas à bon droit que lui, poète par inspiration, archéologue par sympathie, il n'eût vu dans le Rhin qu'une question politique internationale ?... Ne serait-ce pas dérouter le public, livrer la réalité même du voyage aux doutes et aux conjectures, par conséquent diminuer la confiance ? — Ceci sembla grave à l'auteur. — S'étant souvenu des lettres qu'il avait écrites, il reconnut que par leur réalité même elles étaient le point d'appui incontestable et naturel de ses conclusions dans la question rhénane. »

M. Hugo nous pardonnera d'avoir toutes les peines du monde à croire que ce scrupule bizarre lui est

venu naturellement, et que ce n'est pas la perfidie d'un libraire qui le lui a suscité. Quoi ! ces claquements de fouet, ces couchers de soleil, ces pataches versées, versées non pas même sur les bords du Rhin, ce qui pourrait en quelque chose se rattacher à la *question rhénane*, mais versées entre Soissons et Épernay, cela prouve que le Rhin doit appartenir à la France ! — Cela le prouve, et le prouve si bien, que c'est uniquement la raison pourquoi le public reçoit de l'auteur « deux volumes (in-8°, beau papier, belles marges, prix 16 fr.) au lieu de deux cents pages ».

Ou M. Hugo est très embarrassé de l'énorme abus de confiance dont son libraire le rend coupable envers le public, en lui vendant pour un livre deux volumes de notes sur un ouvrage de deux cents pages, avec lequel les trois quarts au moins de ces notes n'ont aucun rapport ; ou il est émerveillé de la puissance de son esprit, au point de ne savoir comment s'y prendre pour établir assez péremptoirement qu'il a pu produire sans travail, en se jouant, ces étonnantes lettres, jugées dignes d'admiration, et publiées, dit-il, *pour résoudre une question de haine et pour appuyer une parole conciliante offerte à deux peuples.* En présence d'un aveuglement pareil, la critique est muette et ne peut que renvoyer en souriant le poète à ses rimes. Mais il convient

de faire entendre ici une humble protestation en faveur de l'art littéraire, qui est, après tout, dans ses limites, fort belles et fort magnifiques, quoique moins étendues qu'on ne le dit, un art noble, excellent, digne de l'estime du monde, et digne surtout des respects de ceux qui l'exercent avec éclat : car on ne l'exerce pas ainsi à moins d'une vocation reçue du Ciel.

Je n'ai certes pas la prétention de tracer à M. Hugo le plan qu'il aurait dû suivre : coutume très à la mode parmi ceux qui jugent les livres des autres, et qui n'en font jamais eux-mêmes, mais que je n'approuve nullement. Si j'ai, comme chrétien, une plus haute idée de l'art, lequel ne peut légitimement servir qu'à la gloire de Dieu, M. Hugo avait des facultés primitives que je n'ai point, et que peu d'hommes possèdent au même degré que lui ; il a encore, comme ouvrier, une aptitude rare et brillante. Je sifflerais très légitimement le meilleur de ses drames, que j'ai applaudi jadis (mais, depuis, Racine et Corneille m'ont fait pleurer), et je ne saurais pas en faire un qui valût *Angelo* ou *Marie Tudor ;* je conteste *Notre-Dame de Paris*, non seulement sous le rapport de la pensée, qui est odieuse, mais encore sous le rapport du style et de la composition, et je serais bien incapable de charpenter et d'enchevêtrer une pareille

histoire, ou de trouver, dans les mêmes conditions, cette éloquence sauvage et coupable qui a gâté tant de cœurs. Je serais ridicule de traiter, parallèlement au livre de M. Hugo, une question que je ne connais pas d'ailleurs, et que je n'ai pas le loisir d'étudier. Mais par ce seul fait que je tiens une plume, par ce seul fait que je lis un livre, outre mon devoir de chrétien et mon droit d'homme de bon sens, dont j'userai tout à l'heure, comme je l'ai déjà fait, contre les idées de l'auteur, je puis lui reprocher d'avoir écrit sans plan, sans but ; de donner au public un ouvrage qui, presque tout entier, manque d'étude, et, ce qui est un scandale littéraire encore plus grand, manque de pensée. Cela n'est jamais arrivé en France à aucun écrivain considérable ; il fallait atteindre cette époque de mercantilisme, que M. Hugo appelle l'*illustre et grand siècle où nous sommes*, pour voir un littérateur renommé mettre en action, dans une suite interminable de pages, la machine à écrire la mieux organisée peut-être qui existe, la faire mouvoir en tous sens, mais n'appliquer à aucun but cette force considérable et stérile. Absolument comme un peintre célèbre qui, ayant vendu un tableau d'histoire ou de fantaisie, livrerait à l'acheteur une palette de cent pieds chargée de toutes les couleurs que la chimie peut fournir, et sur un des coins de laquelle il aurait, par acquit de

conscience, bousillé en quelques minutes un petit nombre de figures représentant n'importe quoi. Cela est un outrage fait à la majesté de l'art. Le vendeur de pochades, le fabricant de feuilletons, le marchand de bric-à-brac littéraire, peuvent agir de la sorte ; le véritable peintre, le véritable écrivain, ne se le permettent pas. Toute œuvre sortie de leurs mains, heureuse ou malheureuse, honnête ou immorale, il n'importe, réunit les conditions essentielles de l'art : il y a de la composition, du dessin, de la pensée ; il y a un but, et si c'est un livre de poésie, il y a des rimes. Rabelais et ses pareils sont des pourceaux qui creusent de leur groin le sol autour de l'édifice vénérable des croyances et des mœurs ; leurs cris abjects forment des livres achevés. Montaigne, sincère ou non dans ses doutes, paraît rêver et se perdre en songes ; mais il ne cesse de creuser toujours plus profondément, avec une assiduité implacable, le puits où l'on dirait qu'il veut enfouir la lumière, et nulle œuvre n'a plus d'unité que celle de ce songeur. Qui a fait des *Lettres* de la marquise de Sévigné l'un des plus beaux livres qui soient au monde ? Ce n'est pas l'esprit de cette illustre dame ; ce ne sont pas ses voyages, qui ont cependant leur prix ; ce n'est pas ce qu'elle nous apprend de la précieuse histoire de son siècle : c'est ce cœur de mère qui, d'un bout à l'autre d'une

si longue composition, tantôt se lamentant, tantôt se réjouissant, aujourd'hui dans le regret et l'inquiétude, demain dans l'espérance, bat toujours, parle toujours, vit toujours. Modèle fourni par la nature, que l'art ne peut atteindre et qu'il n'a pas le droit de dédaigner. Certes, M^me^ de Maintenon avait une autre force d'intelligence, M. de Saint-Simon une autre âpreté de style et d'esprit; quelques écrivains les préfèrent, les historiens et les philosophes les consultent; mais tout le monde lit et relit M^me^ de Sévigné. M^me^ de Maintenon a écrit des lettres, Saint-Simon a fait des mémoires; M^me^ de Sévigné seule a fait un livre, ou du moins la nature l'a fait pour elle, en imprimant à ses lettres une unité, une variété, une suite, et des péripéties qui dépassent les ressources de l'art, mais qui les indiquent en les dépassant. Et pour descendre à des noms de moindre valeur morale et littéraire, ce vagabond de Genève, qui fit au siècle qui l'admira l'outrage mérité de lui raconter sa vie, Rousseau, ce cuistre éloquent, — car, sans pour cela sortir de leur cuistrerie, les cuistres ont aussi leur éloquence, — Rousseau fit de son individualité malpropre, mais réelle et vivante, l'intérêt de ses plates aventures. Sterne, qui suit le vent, si nous voulons l'en croire, suit bien mieux encore sa pensée, s'occupe bien plus de développer son personnage que d'enchaîner les événements,

et, tout en divaguant, fait d'Yorick un portrait fini, qui se complète, avec un art parfait, de tout ce qui l'entoure, dans le cadre où il l'a placé. L'art le veut ainsi, et nul écrivain ne s'est avisé, sous prétexte de fantaisie, de lui désobéir : car ce que l'art veut, c'est la nature elle-même qui le veut sous peine de mort. Rêveurs, conteurs, philosophes, historiens, tous ceux qui vivent l'ont compris, et ne vivent que pour l'avoir compris. Chacun a mis dans son livre ou sa personne ou son rêve, ou sa croyance ou sa pensée, ou sa haine ou son amour, quelque chose enfin qui est dans le livre ce que l'âme est dans l'homme, l'unité et la vie ; sans quoi l'homme n'est qu'un cadavre démembré, qu'une image brisée, qu'une machine démontée, et le livre qu'un vain assemblage de lignes et de sons. Tout le monde sait cela. Je me demande comment M. Hugo l'ignore ; et, s'il ne l'ignore pas, je me demande comment il a pu se décider à donner au public un livre qui n'a ni composition, ni unité, ni but, sauf dans cette espèce de post-face de deux cents pages ajoutée après coup, comme des pieds d'homme à un corps de Chimère.

Voulait-il faire un livre politique? C'était à lui de s'entourer des témoignages de l'histoire, de la géographie, du commerce; il avait à questionner les hommes d'État, à pénétrer dans la conscience des

peuples, à écouter ce qui s'est dit avant lui sur la question considérable qu'il voulait traiter : car bien des hommes dont la parole est de quelque poids en ces sortes d'affaires, et notamment l'illustre M. de Bonald, dont il ne prononce pas même le nom, se sont occupés de la question du Rhin. Avec tout cela il aurait fait un livre, bon ou mauvais, mais qui du moins aurait été un livre consciencieux, et à certains égards respectable, dont la pensée mère, se présentant avec un honnête cortège d'autorités savantes et valables, n'aurait pas été sapée à l'avance par huit cents ou mille pages toutes chargées de fantaisies plus ou moins poétiques, de chansons de jeunes filles, de claquements de fouets, de bruits d'enclumes, de jurons de soldats et de couchers de soleil : étranges choses à voir figurer dans les protocoles diplomatiques, où nous doutons que l'autorité de M. Hugo les fasse admettre jamais, et aux charmes desquels les hommes d'État, non sans quelques bonnes raisons peut-être, n'accordent pas grande influence dans leurs conseils.

M. Hugo voulait-il faire au contraire un livre d'impressions personnelles, de descriptions, de poésie, ce que l'on appelle un *livre intime?* Il fallait alors, du moins à ce qu'il me semble, se montrer sobre de considérations sur le gouvernement des empires, se donner un sentiment comme M^me^ de

Sévigné, ou un but philosophique comme Montaigne (je parle au seul point de vue de l'unité de composition, qui doit se trouver aussi bien dans un livre de fantaisie que dans un drame), ou se peindre au vrai comme Jean-Jacques, ou s'établir en personnage imaginaire comme Sterne; il fallait enfin marcher, parler, regarder, écrire, en compagnie d'une croyance, d'une pensée, d'une affection quelconque; en compagnie d'un homme, ce qui est à la fois tout cela : il fallait ces choses ou une autre, que le génie du poète avait à inventer; mais surtout il ne fallait pas annoncer un livre de politique et donner des chimères, annoncer un livre d'émotions et donner du bruit; il ne fallait pas souder l'une à l'autre cette politique et ce tapage au moyen d'une préface embrouillée, qui, malgré toute la peine qu'elle se donne, ne les accorde pas, et n'est au contraire qu'un cri d'impuissance qui hurle entre ces deux hurlements. C'est là construire un de ces monuments hybrides, contre lesquels l'auteur s'élève en vingt endroits de ses œuvres; qui n'ont ni style, ni caractère, ni époque, ni destination marquée, justement parce qu'ils prétendent réunir tous les styles, toutes les époques et toutes les destinations. M. Hugo a de grandes prétentions archéologiques, et les hommes spéciaux disent qu'en effet il n'est pas sans quelques connaissances sous

ce rapport. Je souhaiterais qu'il s'entendît moins bien en constructions architecturales, et qu'il s'entendît mieux en constructions littéraires.

La question est de savoir si M. Hugo *pouvait* faire l'un ou l'autre de ces ouvrages, que le public était en droit d'attendre de sa haute réputation ou de ses hautes visées. Je ne crois pas, quant à l'ouvrage politique, qu'il y ait de doute. Cette tenue d'études et de pensée, cette profondeur de bon sens, ce tact si délicat des événements et des hommes, cette aptitude à démêler le réel dans le bruit considérable des opinions, cette promptitude à concevoir et cette prudence à parler, qualités nécessaires au publiciste, dont l'expérience seule peut faire des qualités d'homme d'État, tout cela manque au poète, et ce que nous avons cité de lui le fait assez voir. Mais, comme poète même, M. Hugo est-il assez complet pour produire, sans le secours de la rime et de l'intérêt dramatique, l'autre livre, le livre littéraire que je lui demande, et qui aurait parfaitement consolé ses admirateurs du livre politique qu'il ne pourra jamais faire, et qu'aucun ami de sa gloire ne lui demandera jamais?

J'en doute, je l'avoue.

En rappelant mes souvenirs, il me semble que cet auteur, dont j'ai tant lu, tant récité les vers, m'a séduit sans me charmer, m'a frappé sans m'émou-

voir, m'a enthousiasmé sans me satisfaire, s'est emparé de tous mes goûts et n'a jamais touché mon cœur, a dominé dans mon esprit par une sorte de contrainte, et n'y a rien laissé. D'où vient? C'est que M. Hugo est le poète des choses extérieures : il a des reflets éclatants, des échos magnifiques; il est tout en couleurs et en sonorité. Mais rien ne sort de lui-même, et comme il ne réfléchit que des surfaces, à son tour il éblouit sans pénétrer. Il passe sur l'âme et ne s'y arrête point, ainsi que passent sur lui les bruits, les idées et les choses. Il excelle à peindre ce qui se voit, à répéter ce qui se dit; mais ce qui se sent, il l'ignore. Jamais il n'est pour son lecteur un ami, un confident, un semblable. Il chante, il disserte, il déclame; mais il ne parle jamais, il ne cause jamais, et après qu'il vous a longuement dogmatisé, quelquefois étonné, quelquefois amusé, on est tout surpris d'avoir la tête lourde, le cœur vide, et d'éprouver le besoin de causer avec le premier venu. Lorsque l'on a lu cinquante pages de Racine, on pleure, on ferme la livre, on se recueille, et on lui répond. Racine est un poète, et M. Hugo est un poète. Racine fait parler devant nous des Grecs et des Romains, et nous touche comme s'il parlait de nous-mêmes. M. Hugo nous parle de lui, nous parle de nous, nous étonne par l'éclat de son langage, et nous intéresse comme

s'il nous parlait des Romains et des Grecs. L'un de ces deux poètes a quelque chose que l'autre n'a pas : ce quelque chose, c'est tout simplement le cœur, c'est-à-dire, la vraie originalité, la vraie puissance poétique, la faculté de créer avec rien ; je ne sais quoi de simple, d'ordinaire, de commun, qui ne surprend pas le moins du monde, qui fait pleurer, et que l'on n'oublie jamais.

Je pars, fidèle encor quand je n'espère plus,

dit Antiochus avec une douceur extrême. « Ah ! ma fille, écrit M^me^ de Sévigné, je n'ai jamais vu une personne absente être aussi vive dans tous les cœurs. » Voilà un vers auquel M. Hugo ne trouvera jamais de rime, et une ligne de prose plus inventée que toute la *Esmeralda*. Je me figure que si c'eût été la mode, au temps de Racine, de faire des livres intimes, Racine aurait su faire sur lui-même un livre charmant. Mais les écrivains qui ont une individualité puissante ne songent pas à écrire des livres intimes ; et les écrivains qui écrivent des livres intimes n'ont point d'individualité, ou n'en ont que juste ce qu'il faut pour remplir une préface des prétentions de leur amour-propre excessif. On fait un livre intime quand on ne sait pas qu'on le fait ; on le fait avec une émotion profonde, dont le feu subtil pénètre tout, anime tout, avec une sim-

plicité d'âme qui gagne l'âme du lecteur, avec un zèle de conviction et de croyance qui sait tirer un témoignage de toutes les pensées et de tous les objets. Mais, avec des prétentions de pontife et de législateur, avec la dose de sentiments religieux qui peut se trouver dans une âme *mêlée au naturalisme*, avec une absence complète de sensibilité, avec une faiblesse de pensée et une abondance de paroles et de couleurs sans égales, avec des bruits de patache et des explosions de vanité, l'on ne fait et l'on ne peut faire que des ballades, des orientales, des stances à Olympio, — et des livres pareils à celui que nous avons sous les yeux, où, durant quasi deux volumes, se déroule une farandole de mots qui dansent comme des fous en hurlant autour de rien.

VICTOR HUGO A LA TRIBUNE

C'est trois ans après avoir publié *le Rhin*, où il traitait la pairie d'*excroissance gênante*, que, par la grâce de Louis-Philippe, Victor Hugo devint pair de France. Son rôle à la Chambre haute fut très effacé. Outre qu'il n'y jouissait d'aucune considération comme orateur et comme homme public, une vilaine aventure lui commanda la réserve. Ce mécompte ne l'empêcha pas, d'ailleurs, de rester bon philippiste. Sa foi en une monarchie quelconque, qui le ferait ministre, résista même à la révolution de 1848.

Victor Hugo, qui avait sollicité la pairie après en avoir parlé avec mépris, sollicita le mandat sénatorial après avoir écrit cette grossièreté, qu'il tenait pour un trait d'esprit : *Défense de déposer des Sénats le long des constitutions.*

I

14 juillet 1850[1].

Les poètes hommes d'État. — M. Hugo et le parti conservateur. — La force de M. Hugo. — Sort réservé à la liberté.

Dans une société sage, il y aurait sinon une loi, du moins une coutume, qui interdirait toute fonction civique à tout homme convaincu d'avoir fait

1. Quelques-uns des articles réunis sous le titre général *Victor Hugo à la tribune* sont antérieurs à celui-ci. Nous le donnons le premier, parce qu'il peut servir de préface à toute la série.

des vers passé l'âge de trente ans. Le poète ne pourrait être relevé de cette incapacité qu'après l'examen d'un jury de prêtres, d'artisans, de magistrats et de médecins, qui déciderait si la qualité morale de ses strophes et de son intelligence peut le faire absoudre du cas de métromanie. Mais nous autres Français, nous allons aux rimeurs, particulièrement aux rimeurs amoureux, avec grande admiration et grande déférence; nous les tirons des bocages de Cythère, et nous les hissons sur les rostres. C'est comme si nous leur disions : Vous avez jusqu'à présent perdu votre vie aux besognes qui témoignent le plus de puérilité dans l'esprit et de vanité dans le cœur; vous vous êtes occupés d'alexandrins et de rimes croisées; vous avez énervé et corrompu les âmes, et prodigieusement outragé le bon sens; vous êtes des amuseurs de jeunes gens et de femmes, et si ceux qui vous lisent ont appris de vous quelque chose, c'est ce que vos pareils ont appelé l'*art d'aimer*, dont la pratique mène en police correctionnelle. Vous êtes probablement très ignorants en toute matière de législation, et certainement très incapables en toute matière de gouvernement... Faites-nous des lois et gouvernez-nous!

La seule présence de M. Hugo à la tribune annonce donc un renversement complet de tout bon sens politique dans le pays qui l'appelle à se faire

entendre là. Un peuple qui donne la parole aux poètes sur les affaires de l'État est un peuple abêti! Passe pour M. Pierre Leroux, M. Charassin, M. Colfavru[1]. On peut croire que les deux premiers représentent des idées, on l'a cru; quant à M. Colfavru, il est à l'Assemblée par droit de conquête. Mais M. Hugo, le chantre de doña Sabine! « Quelqu'un a-t-il connu doña Sabine? quelqu'un d'ici? »

Le roi disait, en la voyant si belle,
A son neveu :
Je donnerais pour un sourire d'elle,
Pour un *cheveu*,
Pour un regard, je donnerais l'Espagne
Et le Pérou...

Or, quand M. Hugo « chantait ainsi », il était père de famille, et nous le savions; mais baste! c'est si beau, la poésie! Et nous avons fait du poète un législateur. Pour comprendre combien la chose est en soi extravagante et fabuleuse, reportons-nous à deux cents ans, demandons-nous ce qu'on aurait pensé au grand siècle, le roi s'étant avisé d'appeler dans ses conseils, non pas Scarron ou d'Assouci,

1. M. Pierre Leroux comptait alors parmi les chefs du socialisme. Il avait un système frisant le communisme, et dont la nouveauté pratique était le *circulus*, ou « utilisation de l'engrais humain ».

MM. Charassin et Colfavru eurent en 1850 un quart d'heure de renommée comme démagogues. Ils étaient l'un et l'autre sans aucun talent, et parurent surtout ridicules.

mais le grave et honnête Chapelain, qui pourtant ne travaillait que dans l'épique.

Lorsque nous avons fait cela, nous, conservateurs, M. Hugo peut se permettre tout, et nous ne pouvons plus nous plaindre ; il ne nous reste qu'à nous livrer aux réflexions politiques et morales qui consolaient Georges Dandin.

Il y a beaucoup de rapports entre le parti conservateur et le susdit Dandin.

Dandin, ayant épousé M^lle^ Angélique de Sottenville, la voit un jour occupée à lorgner le beau Clitandre. Il essaye de quelques bonnes paroles pour la ramener au devoir ; mais pendant qu'il sermonne, elle fait la révérence à Clitandre. « Vous avez, dit le mari, trop peu de respect pour le nœud qui nous joint ; chassez ce galant. — Moi, le chasser ! répond Angélique, et par quelle raison ? Je ne me scandalise point que l'on me trouve bien faite, et cela me fait du plaisir. — C'est ainsi, reprend Dandin, que vous satisfaites aux engagements de la foi que vous m'avez donnée publiquement ? — Quelle foi ? réplique l'autre. Je prétends n'être point obligée de me soumettre en esclave à vos volontés ; et je veux, s'il vous plaît, goûter le plaisir de m'ouïr dire des douceurs. — Ah ! s'écrie Dandin, il me prend des tentations d'accommoder tout son visage à la compote ! »

Mais quoi! le mariage est fait, Dandin n'a qu'à payer le douaire. Le malheureux n'est pas seulement trahi par Angélique, il est encore moqué par les valets. Il y a un certain Lubin qui porte les billets doux de Clitandre et qui rapporte les réponses d'Angélique; il y a une certaine Claudine, servante de Dandin, qui introduit dans sa maison les courriers de Clitandre et qui garantit sur sa vertu la pureté d'Angélique. « Taisez-vous, bonne! pièce lui dit Dandin. Vous faites la sournoise; mais je vous connais il y a longtemps, et vous êtes une dessalée! » Claudine, Lubin, Clitandre, M. et M^me^ de Sottenville et l'aimable Angélique, tout se ligue contre Dandin, tant qu'à la fin Angélique sort du domicile conjugal. C'est notre histoire.

Le parti conservateur commence par dire à M. Hugo : « Vous n'y pensez pas; vous débitez cent balivernes qui vous font applaudir là-bas sur la Montagne. — Tendre et profond amour du peuple! répond M. Hugo. — Très bien! reprend le parti conservateur; mais est-il nécessaire d'être absurde et de faire du socialisme? Je ne vous ai pas promu aux vingt-cinq francs pour que vous caressiez les opinions rouges. — Vraiment! s'écrie M. Hugo, prétendez-vous que je m'enterre tout vif dans vos idées, qui ne prêtent point à mon éloquence, et que je ne vienne ici qu'au dix-huitième rang, après

Thiers, Montalembert et tout le burgraviat[1] ? C'est une chose merveilleuse que cette tyrannie de messieurs les conservateurs, et je les trouve bons de vouloir qu'on soit mort à tous les applaudissements et qu'on ne parle que pour eux. Je me moque de cela et je ne veux point perdre mes antithèses. » Puis accourt Lubin, sous les traits de l'*Événement*, qui trouve que ces messieurs de la Montagne ont bien de l'esprit et des façons tout à fait courtoises[2]. « Têtigué ! ce sont les plus honnêtes gens qu'on ait jamais vus. Ils me font vendre trente mille numéros pour dire seulement qu'ils sont de grands orateurs. Voyez s'il y a là une grande fatigue pour me payer si bien ; et ce qu'est, au prix de cela, une journée de travail où je ne gagne que dix sous. » Puis vient la *Presse*, « une dessalée » qui aime la trahison jusqu'à lui décerner, de sa poche, des prix de vertu[3]. Bref, Angélique-Hugo se déclare infidèle.

Dansez, chantez, villageois, la nuit tombe !
Sabine, un jour,
A tout donné, sa beauté de colombe
Et son amour,
Pour pâturer le foin de la Montagne,

1. Dans la presse légère du temps, on appelait burgraves les chefs du parti conservateur. Lesdits burgraves avaient travaillé à faire élire M. Hugo.

2. L'*Événement* de ce temps-là était rédigé par les fils et les amis de Victor Hugo.

3. La *Presse* faisait frapper une médaille en l'honneur de M. Hugo.

Pour un bijou.
Un médaillon que Girardin lui gagne
Pend à son cou.

Quant au parti conservateur, il se dit en prose : « Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, Georges Dandin; vous l'avez voulu : cela vous sied fort bien, et vous voilà ajusté comme il faut; vous avez justement ce que vous méritez. »

Cependant, ce serait un pauvre soulas de toujours s'arracher les cheveux, et la perte que les conservateurs ont faite n'autorise point ce délire. Ce qu'il faut considérer, c'est la situation sociale que ce malheur de famille nous révèle. Voilà donc M. Hugo qui se moque ouvertement de la foi jurée, et qui passe des conservateurs aux démolisseurs. Quelle figure fait-il sous son nouvel étendard? Notez que c'est un homme entièrement ridicule, dont la valeur littéraire est fort amoindrie, dont la valeur politique est nulle tout à fait. Jamais ce moulin à rimes n'a jeté un mot de quelque poids dans la balance des opinions. Mais tout innocente que soit la vie politique de M. Hugo, elle n'est pas immaculée. Il n'a pas sur le dos seulement des drames, des romans, des sonnets, des couplets, des séguédilles, des guitares; il traîne encore deux ou trois apostasies des mieux conditionnées. Chargé de ce faix, il vient paraphraser tous les axiomes du cagotisme

libéral le plus décrié; c'est feu Cauchois-Lemaire, attifé de fanfreluches romantiques : vous croyez qu'on le hue? Oui, un peu, par aversion pour sa personne, par un reste de raison qui surnage dans le public, par passion de parti, par une dernière et vacillante lueur de cet esprit français, jadis si profondément antipathique au précieux et à l'enflure. Mais, au demeurant, il a des admirateurs sincères, les uns déclarés, les autres secrets. Combien de gens qui le blâment, et qui ne demanderaient que d'avoir moins peur pour l'applaudir furieusement! Ce néo-montagnard, tuméfié de voltairianisme, de pédantisme et de sophisme, qu'est-il, sinon un bourgeois? Je dis qu'il touche la fibre bourgeoise. Sa parole remue jusqu'au fond de l'âme tout ce qui tient boutique sur le pavé de Paris, depuis la jeune épicerie, qu'il a enlevée à M. Viennet et dont il a fait l'éducation littéraire, jusqu'à la jeune banque, qui murmure ses vers amoureux en grapinant sur le trois et le cinq. Trouvez un phalanstère d'étudiants, un atelier de coiffeurs où l'on ne croit pas, comme il croit lui-même, au progrès, à la révolution, à la presse, à la tribune, au théâtre, à l'esprit humain, aux Jésuites, au parti clérical, à toutes les ritournelles révolutionnaires? Une chose m'étonne : c'est que son succès ne soit pas beaucoup plus grand.

Il y a des hommes qui font du bruit, qui jouent un rôle, qui paraissent avoir, qui ont une force; et cette force échappe à l'analyse. En quoi donc consiste leur force? Elle est tout entière dans l'étrange faiblesse de leur esprit. Par une aptitude qui est directement l'opposé de la valeur personnelle, ils sont devenus de vastes récipients de toutes les pensées du vulgaire; des espèces d'éponges, qu'on ne peut presser sans qu'il en coule aussitôt quelque banalité où la multitude reconnaît son bien. Que si l'éponge a le don de colorer ce qu'elle absorbe et de rendre avec quelque teinte et quelque apparence de jet ce qu'elle a reçu tout terne et tout plat, la multitude crie merveille; et voilà un génie populaire, jusqu'à ce qu'un homme ou le temps mette l'éponge à sec, en posant le pied dessus. Si je voulais ici hugotiser, j'aurais sous la main une belle antithèse entre l'éponge et le diamant. Je la cède à l'ami Lubin. M. Hugo est actuellement l'éponge pleine et colorante. Quelque chose de plus, un rien le rendrait très redoutable. M. de Lamartine, avec ce même don d'éponger et de colorer, auquel s'ajoutait une certaine initiative, a pu nous lâcher la République. M. Hugo, pure éponge, ne fera jamais que des paragraphes. Cependant, c'est une erreur de rire tout à la fois de lui et de ses discours. Pour lui, ses calculs sont faux : il n'arrivera jamais, parlât-il vingt

ans, qu'à être le truchement de M. Bourzat [1]; mais l'instinct qui l'inspire est fidèle. Mettez-vous bien en tête, quand vous l'écoutez, que c'est une grande et influente partie de la pauvre France : j'entends de la France lettrée, bourgeoise et « penseuse », qui dit toutes ces belles choses. Supposez-les dans la bouche de M. Thiers ou de M. Dupin, il n'y aura qu'une différence de forme, et l'applaudissement sera général. Reculez de trois ans, M. Hugo lui-même sera supporté.

Pourtant, il convient de faire une remarque consolante. Sans doute, M. Thiers, M. Dupin, faisant le discours de M. Hugo, seraient applaudis; sans doute, M. Hugo n'est que de trois ans en arrière pour obtenir l'unanimité des suffrages; mais M. Thiers et M. Dupin ne font plus ces discours-là, qu'ils ont tant faits jadis ; mais la billevesée libérale en est réduite aux panaches de M. Hugo ; mais M. Hugo en est réduit aux seules congratulations de Lubin, de Claudine, de M. de Girardinville et du beau Clitandre, je veux dire Pascal Duprat [2]. Tant d'autres *bravos* qu'il aurait jadis soulevés se taisent, ceux-ci par désenchantement, ceux-là par politique. En somme, le déchet est notoire. Comment !

1. Un député notable de la gauche, dont on riait volontiers.

2. Celui-ci vit encore. Il est ministre de France quelque part en Amérique.

M. Hugo trouve que la loi est *enveloppée dans une robe de jésuite*, et on ne le porte pas en triomphe! Quand MM. Michelet et Quinet rencontraient de ces métaphores, on leur dressait des statuettes et un prince du sang les invitait à déjeuner. Comment! il parle de Loyola, et on hausse les épaules! Quand M. Libri parlait de Loyola, il forçait les compliments et l'estime du *National*. Comment! il se dégonfle de quatre alinéas contre les catholiques, et tout rate, et M. de Montalembert se dispense de répondre! Voilà de fâcheux augures, et il faut trembler pour les affaires de « l'esprit humain »!

Le fait est que M. Hugo, quoique désagréable à entendre, rend au bon sens public l'immense service de faire porter la carmagnole, une carmagnole des plus grotesques, à toutes les idoles du libéralisme, et de montrer que cette carmagnole leur va fort bien.

Il semble par moments se douter du préjudice qu'il leur cause. A travers les rodomontades de sa dernière harangue, circule je ne sais quel souffle mélancolique, pareil à celui qui s'élève dans les bois quand les feuilles vont tomber. Il a comme un pressentiment que la presse et la tribune, ces armes précieuses de « l'esprit humain », toutes fières et triomphantes qu'elles paraissent et qu'elles sont, n'en ont pas pour longtemps et penchent vers leur

ruine. Le pressentiment n'est pas mal fondé. Si M. Victor Hugo possédait un peu plus d'histoire, il saurait que certains courants d'opinions s'épuisent lorsqu'ils n'ont plus à leur service que de certains hommes, et lorsque ces certains hommes ne font plus que certains discours qui n'émeuvent plus que certaines gens. L'opinion qui tourne en galimatias est au même point de maturité que l'homme qui tombe dans le radotage. Le nombre des clameurs et la frénésie des applaudissements n'y peuvent mais : c'est une chose qui s'en va. En faisant reluire une dernière fois devant les yeux de la jeune épicerie tous les lieux communs archifanés de la rhétorique libérale, M. Hugo leur donne le coup de grâce. Pleurez, Lubin ! pleurez, Claudine ! « l'esprit humain » fait son va-tout, et déjà ce n'est plus grand'chose.

La France est une nation logique : elle va droit au bout des principes sur la pente desquels elle se laisse placer. Dès qu'on lui eut une fois donné des institutions représentatives, rien n'a pu la retenir d'aller à la République, au suffrage universel, à la liberté illimitée de la harangue et du journal. Il a fallu que tout montât sur les tréteaux, que tout grimpât à la tribune, que le monde entier courbât la tête sous les éruptions de l'écritoire. Mais voilà que cette intempérance déplaît, et nous allons voir

d'étranges retours. Mécontente du suffrage universel, la France l'a déjà réglementé. Tâchez maintenant d'empêcher la réglementation d'aller jusqu'à la suppression de tout suffrage ! Fatiguée de la liberté de la presse, la France y cherche un remède : gare la censure! Ce pays ne se tiendra pas tranquille désormais qu'il n'ait trouvé quelque sûr moyen d'empêcher Gastibelza de faire des lois, et Claudine et Lubin d'écrire. Il essayera ceci, puis cela, puis un bon bâillon. Que voulez-vous? du temps qu'elle aimait le gouvernement parlementaire et la liberté de la presse, la France ne se faisait pas une idée suffisamment nette de leurs produits. Il n'y a pas de raison ni de vieil attachement qui tiennent : quand des faits semblables à ceux dont nous sommes témoins depuis deux ans arrivent comme la conséquence légitime et infaillible des principes adoptés, on se rue sur les principes, et on en fait ce que Dandin voulait faire du visage de son Angélique : une compote.

Écrivains, orateurs, nous y pousserons tous, nous y passerons tous. Nous serons solidaires des excès, des sottises que nous n'avons pas su empêcher et que nous cherchons à réprimer trop tard. Pour avoir souffert que la tribune et la presse devinssent ce qu'elles sont devenues, nous porterons le bâillon que nous aurions dû, tout les premiers, appliquer

sur tant de lèvres folles et d'encriers pestilentiels. Sera-ce grand profit ou grand dommage[1] ?

Ce qui est certain, c'est que, quoi que l'on fasse, la parole de Dieu ne sera pas liée, et que, quand même tout le monde se tairait, l'Évangile parlera encore. Il se peut que l'horreur du mensonge aille jusqu'à vouloir imposer silence à toute voix humaine et bâillonner aussi la vérité. Le temps où nous sommes permet qu'on s'attende à tout, et ce serait d'ailleurs un marché qui conviendrait fort à nos apôtres de « l'esprit humain » et de la liberté de tout dire. Combien d'entre eux s'arrangeraient de ne jamais parler, si seulement on les établissait, avec une bonne paire de ciseaux et de bons gendarmes à leurs ordres, censeurs de l'Église ! Mais ils verront alors comment on résiste au despotisme et comment se conquiert la liberté.

II

En 1849, une très vive discussion eut lieu dans la presse et à l'Assemblée nationale sur les conditions de la restauration du pouvoir temporel du Saint-Siège M. Victor Hugo, élu député de la Seine comme conservateur, prit part à ce débat sous le drapeau radical. Il parla une première fois dans la séance du 18 octobre. Voici comment Louis Veuillot rendit compte de la séance :

1. Notons que cette étude a été écrite et publiée dix-sept mois avant le coup d'État du 2 décembre 1851.

19 octobre 1849.

Les orateurs montagnards jouent de malheur. Hier, c'était M. Mathieu qui voyait ses laborieuses périodes se dégonfler et tomber à plat devant l'excellent discours de M. de la Rosière. Aujourd'hui c'est le pauvre M. Hugo, qui brille une minute pour disparaître dans le rayonnement incomparable de la parole et du succès de M. de Montalembert. On demande de quel Hugo nous voulons parler : toujours du même; mais maintenant il est Montagnard. Il a quitté la Plaine; il a gravi la Montagne. Hélas! Pégase est arrivé fourbu, et le poète a dégringolé des hauteurs.

Il s'était bien appliqué, il avait bien ajusté ses antithèses; tout était reluisant, chevillé, graissé d'adjectifs, et jouait à merveille. Le voilà en scène, avec une mémoire sûre et des poumons pleins de vent. La droite l'écoute, la Montagne l'applaudit. Il est presque aussi fort que M. Mathieu (de la Drôme); il a des intonations presque aussi glorieuses que celles du citoyen Frédérick Lemaître. Que dit-il ? Nous venons de le dire : la Montagne applaudit. Il parle du gouvernement clérical comme il en faut parler pour charmer M. Nadaud [1] et pour chatouiller M. Ronjat; il parle de l'Inquisition,

1. Le même Nadaud qui est aujourd'hui député et questeur; il était alors député et maçon.

« qui ne peut être qu'une mauvaise chose, parce qu'elle a un nom mauvais » ; il parle de la papauté, qui ne connaît plus sa mission; et de Rome, qui n'est pas libre, puisque l'on n'y joue pas *le Roi s'amuse*; il parle de la honte acquise à nos drapeaux, si nous n'établissons pas à Rome un gouvernement qui donne aux Romains les beaux jeux du théâtre ; il parle du triumvirat rouge, de ces cardinaux qui..., de ces cardinaux que..., enfin, de ces horribles cardinaux. Point de faits ! mais M. Nadaud se pâme, et les lettrés de la Montagne se renvoient, d'un banc à l'autre, ces regards et ces airs de tête qui révèlent que leur goût est satisfait. Nous saisissons une exclamation : « C'est tapé, ça ! » Et le voisin, caressant sa moustache : « Oh ! oui, que c'est tapé ! » Bref, la Montagne applaudit, elle est contente, elle est heureuse. Dans le reste de l'Assemblée, là où sont les têtes, les intelligences, les lumières, un silence glacial, des haussements d'épaules ; et tout au plus, — quand l'orateur, qui ne se pique pas moins d'habileté que d'éloquence, souffle quelque grosse flatterie en l'honneur de la lettre du 18 août[1], — tout au plus, des dénégations légères et des murmures aussitôt contenus. On voit le piège, on sent qu'il serait par trop ridicule d'y

1. Lettre du président Louis-Napoléon contre l'organisation administrative et politique du gouvernement pontifical.

tomber poussé de cette main maladroite ; et on rit de cette vanité qui croit remuer une assemblée politique avec des ficelles de théâtre. Impossible de donner une idée de tous les lieux communs, de toutes les pauvretés insignes, de tous les grossiers flonflons qui composent ce discours. Une phrase nous revient : « L'ennemi de la papauté n'est pas l'esprit révolutionnaire, c'est l'esprit clérical. » Ce qui veut dire, dans l'opinion de M. Hugo, que Mazzini est évidemment plus ami de la papauté que M. de Montalembert. Encore, s'il y avait une raison, un sophisme, quelque chose, n'importe quoi, derrière ces axiomes fanés d'une polémique ridicule ! Mais rien, rien, absolument rien. Tout juste ce qu'il faut pour fournir à la Montagne un prétexte d'applaudir.

Elle s'en est bravement acquittée. Elle allait quelquefois jusqu'à deux salves. Le plus beau moment a été quand M. Hugo s'est mis en devoir de flétrir le gouvernement autrichien. Ces tendres cœurs, qui boivent entre eux à « leurs pères de 93 », et parmi lesquels une voix s'est élevée dans le cours de la séance pour applaudir au meurtre de Louis XVI, ont éclaté en transports de sensibilité, les bras tendus et menaçants vers ceux qui n'applaudissaient point.

Voilà donc M. Hugo parvenu au comble de la

gloire ! on crie, on se précipite pour le féliciter, on suspend la séance... Mais, avant de quitter la salle, s'il a jeté un regard sur la tribune ébranlée de ses coups de poing, il y a vu la figure émue et grave de M. de Montalembert. Olympio ! Olympio[1] ! je vous le dis, dépêchez-vous, saisissez vite ces mains qui cherchent les vôtres, ouvrez bien vos oreilles aux félicitations de M. Pascal Duprat, savourez, avalez votre triomphe et mettez les morceaux doubles ! Tout ce grand succès, votre premier succès de tribune, ne sera tout à l'heure qu'un échec de plus.

M. de Montalembert n'a encore prononcé qu'une phrase, et déjà justice est faite. « Le discours que vous venez d'entendre a reçu le châtiment qu'il mérite : je parle des applaudissements qui l'ont accompagné. » Un hourra d'acclamations éclate d'un côté ; un hourra d'imprécations de l'autre : d'un côté, c'est la conscience et le bon sens qui se sentent vengés et soulagés ; d'un autre côté, c'est la vanité, l'ignorance, la passion démagogique qui se sentent jugées et flagellées. Une première tempête suit ce premier mot. La Montagne crie, s'agite ; quelques-uns font mine de descendre vers la tribune ; quelques-uns veulent quitter la salle ; ils exi-

1. M. Hugo s'était adressé des vers à lui-même sous le nom d'Olympio, et on ne le désignait plus guère autrement dans la polémique.

gent un rappel à l'ordre ; la droite proteste contre ces violences ; la voix du président se perd dans le bruit ; l'agitation gagne les tribunes ; mais ce n'est rien encore.

On en verra bien d'autres ! M. de Montalembert, calme au milieu de ce tumulte, demande à s'expliquer. Saisissant un moment de silence, il retire le trait qui fait bondir la Montagne ; il le retire pour l'enfoncer plus avant, d'une main plus vigoureuse, armé d'une pointe nouvelle. « Vous ne me permettez pas de dire que ce discours a reçu son châtiment ? Disons seulement qu'il a reçu sa récompense. »

Le tumulte redouble. C'est en vain ! le mot est dit, l'incision est faite, la belle harangue du pauvre M. Hugo s'écroule. Il n'en restera que la phrase de M. de Montalembert.

III

C'était en 1850. On discutait sur la réforme du suffrage universel. Victor Hugo, toujours radical, s'opposait à toute réforme.

21 mai 1850.

M. Hugo est l'orateur de la Montagne. Il a des phrases qui l'enlèvent, qui la font mugir. On l'a plusieurs fois applaudi de ce côté. De l'autre côté on riait. Des deux côtés on était sincère. Cette élo-

quence tuméfiée a un goût de gros vin qui charme les uns, qui donne aux autres des nausées.

M. Hugo s'écrie : *Le peuple laissera vos lois enfoncer leurs pauvres petits ongles dans le granit du suffrage universel !*

La Montagne pousse deux hourras ; la droite rit à deux volées. M. Hugo se fâche d'entendre rire. Il s'en plaint, mais sans esprit, et l'on rit encore. « Vos rires seront au *Moniteur*, dit-il ; greffier, écrivez qu'on a ri! » Et le rire redouble. Il a eu quelques autres beaux moments, toujours très goûtés des démocrates. Venant d'accuser la loi d'ingratitude envers le peuple, il a tout aussitôt parlé avec un profond mépris des hommes d'État du dernier règne. Ces hommes pourtant l'avaient nommé, lui, vicomte Hugo, pair de France. En cela, ils ont bien pu justifier quelques dédains, mais pas les mépris du citoyen Hugo. Il a tiré un effet d'éloquence de cette considération, que Voltaire, sous le régime actuel, serait condamné pour outrage à la morale publique et à la religion. Par conséquent, on fermerait donc l'Assemblée législative *au repris de justice Voltaire !* Tonnerre d'applaudissements à gauche. M. de Montalembert, songeant que Voltaire a écrit *la Pucelle*, sans compter le reste, et que c'est M. Hugo, ci-devant poète monarchique et religieux, qui parle ainsi, se met à rire. Il rit deux fois, car en effet

Voltaire, aujourd'hui, serait envoyé au bagne. M. Hugo voit ce rire, saisit cette pensée, et il ajoute finement : *Ce qui ferait grand plaisir à Loyola.* Voilà de ses traits. Avouons que sur le dos de cet aigle il y a des plumes d'oie.

IV

23 mai 1850.

La séance a duré six heures. Bienheureux les provinciaux qui l'ont vue ! malheureux le greffier qui doit en dresser le procès-verbal ! On a fait tout, on a parlé de tout : pugilat, drame, politique, comédie, histoires, rires, frémissements, interruptions, grands tapages, grands silences. Ce serait une belle scène aux yeux du philosophe, s'il n'avait pas les préoccupations plus graves du citoyen. O gouvernement de la parole et de la plume, gouvernement du mensonge, qui te prétends le gouvernement de la vérité ! Que peut-il sortir de tes tumultes, sinon le trouble, la passion, le scepticisme et l'instabilité même ? Et cependant la séance a été bonne : il s'y est fait de sévères justices ; il s'y est dit des vérités utiles. Mais quoi ! quel est le poids de la vérité ? que devient-elle au laminoir des interprétations et des calomnies ? qu'en reste-t-il déjà ce soir ? Personne ne s'est rendu à l'évidence. Aucune parcelle de toutes ces vérités ne parviendra

jusqu'à l'oreille du peuple. Cinquante plumes sont occupées en ce moment à les contrefaire, à les falsifier. La vérité, qui devait éclairer tous les esprits et faire tomber toutes les armes, n'est que la bourre du fusil qui sera dirigée demain contre la poitrine d'où elle s'est élancée. Voyez ce qui arrive ce matin à M. de Montalembert. Dix journaux sur vingt, dix journaux dont les rédacteurs l'écoutaient hier, affirment non seulement qu'il a parlé sans talent, mais encore qu'il a parlé sans franchise et sans courage ; qu'il a été lâche, méchant, féroce ; qu'il a demandé la guerre civile et provoqué au massacre des citoyens. On les croira : ce sont des journaux vertueux, plein de mépris pour Tartufe et pour Escobar. Esquissons la séance d'aujourd'hui ; vous verrez ce que ces gens véridiques en feront demain.

Voici d'abord M. Hugo. Nous l'attendions, nous étions sûr qu'il viendrait. Pourquoi ? Vous allez le savoir. Le poète a toute la figure d'un homme qui n'a pas bien dormi. Il a fait de mauvais rêves ; un cauchemar affreux a troublé sa nuit. Chose étrange ! il était brillant, vivant et immortel, immortel comme académicien, immortel comme personnage politique. Il avait sur la tête une couronne à sept rayons, dont trois se nommaient Vacquerie [1],

1. Poète ridicule, élève de M. Hugo et rédacteur de l'*Événement ;* aujourd'hui rédacteur du *Rappel.*

et trois Esquiros, et le plus beau Girardin. Autour de lui, quatre personnages politiques, les citoyens Bourzat, Ronjat, Duprat et Sauteyra, balançaient les cassolettes où brûlaient des parfums triés par l'*Événement*. Derrière lui se tenait le citoyen Emmanuel Arago, superbe, en habit asiatique, armé d'un chasse-mouches d'or. Et cependant, malgré cette pompe, *l'esprit clérical* procédait à l'enterrement du grand poète. Oui, l'esprit clérical enterrait Olympio ! Et même, il n'y faisait point d'effort. Cela se passait d'une manière humiliante. L'esprit clérical disait quelques mots, et voilà une fosse profonde ; l'esprit clérical disait quelques mots encore, et Olympio glissait dans cette fosse. Et on ne voyait plus les rayons Vacquerie, ni les rayons Esquiros ; et le rayon Girardin lui-même ne paraissait plus qu'un lampion sur le bord d'un trou. Puis, enfin, le rayon Girardin s'éteignit dans quelque chose de liquide et d'épais ; et l'esprit clérical s'éloigna, sans même chanter victoire, comme s'il venait d'enterrer un de ces individus qui ne sont personne. Seulement, quelqu'un écrivit :

Le 22 mai
fut enterré le citoyen Hugo,
ci-devant seigneur
Du Bartas.
Il avait du talent

pour les vers,
mais point d'instruction
ni de jugement;
ce qui lui attira des disgrâces.
Il voulut paraître dans la politique,
et ne s'y fit point aimer.
On a de lui
quelques bonnes rimes, quelques jolies antithèses,
noyées
dans un fatras immense.
Il fut l'Un des Quarante.
IL AIMAIT LE PATHOS, C'EST CE QUI L'A TUÉ.

M. Hugo vient protester contre son rêve et se prouver à lui-même qu'il est vivant. Il fait toujours ce rêve-là quand M. de Montalembert a parlé ; il a toujours besoin de se tâter et de se frotter à la tribune. La Montagne le frictionne et le panse de son mieux ; on l'enveloppe de couvertures, on le couvre de cataplasmes. Ne prenez pas garde à ce que dit ce Tartufe, cet Escobar, ce sacristain ! Il vous a éclopé, c'est vrai ; mais vous avez notre estime. Quant à lui, laissez-nous faire ! En 1852, nous saurons bien l'empêcher de vous répondre.

M. Hugo n'a pas de scrupules, pas de modestie, pas de mémoire, quoiqu'il ne trébuche jamais en ses improvisations.

A tout râtelier où il voit pendre le foin des applaudissements, il mange : au râtelier du roi légi-

time, au râtelier du roi constitutionnel, au râtelier de la réaction; au râtelier de la République il a trouvé sa botte : il s'est attablé. Et autant il a salué et festoyé le râtelier garni, autant il a honni et conspué le râtelier vide. Il se dérobe au service de toutes les causes vaincues; il a des chants pour toutes les fortunes, des insultes pour tous les malheurs; il ne doute jamais de son génie, et quand la foule des esprits et des cœurs d'élite le siffle, il n'entend que les hourrahs de l'*Événement* et ne sent que les poignées de main de la *Presse*. Voilà des qualités politiques; mais il n'a point d'esprit. Nul n'est parfait! S'il avait eu de l'esprit, il aurait bien pu encore tremper de rouge ce vieil oripeau blanc, déjà teint de tant de couleurs.

On connaît les poètes! il faut au poète les grâces de la cour, quelle que soit la cour; les éloges de la puissance, quel que soit le puissant; les sourires de la princesse, que la princesse soit Marie-Antoinette, ou M^me^ Dubarry, ou Théroigne. Son air vital est l'air des antichambres, même quand l'antichambre est le boudoir de la courtisane, même quand il est l'antre enfumé des clubs. Dans l'antichambre de M^me^ de Montespan, on voyait la Fontaine et Molière; dans l'antichambre de M^me^ de Pompadour, Voltaire s'épanouissait. Parny et Joseph Chénier respiraient à l'aise dans

le prétoire sanglant du tribunal révolutionnaire. M. Hugo, même avec de l'esprit, pouvait donc grimper sur la Montagne. C'est la vocation poétique. Là est la popularité, là sont les louanges, et, de plus, là sont les sots, qui prennent pour bonnes raisons les sornettes et les antithèses.

Dans le parti de l'ordre, on lui disait : Taisez-vous, ne nous rendez pas ridicule ! Sur la Montagne, on lui dit : Parlez, faites-nous reluire ! Dans le parti de l'ordre, il faut du bon sens ; sur la Montagne, il faut des phrases. Que peut dire M. Hugo, quand Berryer, Thiers, Montalembert et tant d'autres ont parlé ? Mais après MM. Michel (de Bourges), Joly père, Arago fils, M. Hugo a toujours de quoi se faire admirer. Ainsi M. Hugo est à sa place sur la Montagne. Il y est bien, il y est naturellement, il y doit être. Mais pourquoi n'a-t-il pas d'esprit ? S'il avait de l'esprit, rien qu'un peu d'esprit, il ne s'attaquerait pas à M. de Montalembert; il abandonnerait à d'autres cette faible victime. Ce n'est pas malaisé de battre M. de Montalembert : on n'a qu'à l'appeler Escobar ou Tartufe, et, si l'on veut innover, on peut dire encore Torquemada ou Loyola. Rien de plus simple : le premier venu des Montagnards pourrait s'en tirer avec honneur; il y a le jeune M. Arago qui sait bien cela, et qui aime tant à le faire ! Mais ce que peut le jeune M. Arago, M. Hugo

ne le peut pas. Entre le jeune M. Arago et M. de Montalembert, aucun terme de rapprochement n'est possible ; on n'en essaye aucun. Entre M. Hugo et M. de Montalembert, il y a des comparaisons à établir qui sautent aux yeux. Comment M. Hugo ne voit-il pas cela, lui qui a le don des antithèses ? M. de Montalembert n'a servi qu'une cause et n'en a flatté aucune ; M. Hugo n'a servi aucune cause et les a toutes adulées. M. de Montalembert a passé sa vie dans les études les plus sérieuses ; M. Hugo n'a jamais fait que râcler sa guitare. M. de Montalembert a écrit avec amour et avec respect, il a présenté à l'admiration et à l'imitation des heureux de ce monde la vie d'une sainte princesse qui aima et servit les pauvres ; M. Hugo a pris à tâche, dans son théâtre, de réhabiliter les filles perdues, et l'une de ses créations les plus pures est une reine qui, pour relever sa couronne, devient amoureuse d'un laquais. M. de Montalembert est un des hommes les plus considérables de ce pays ; M. Hugo n'a pas l'importance de M. Colfavru. M. de Montalembert est le plus simple et le plus émouvant des orateurs ; M. Hugo est de tous les rhéteurs le plus boursouflé et le plus risible. M. de Montalembert porte à la tribune des idées et une âme ; M. Hugo n'y porte que des breloques et des poumons. Quand M. de Montalembert parle, c'est un acte ; quand M. Hugo

mugit, c'est une parade. M. de Montalembert joue sa vie, M. Hugo fait la roue ; et, pour tout dire, M. de Montalembert brave les menaces et les fureurs du parti dont M. Hugo ne craint pas d'affronter les applaudissements.

N'importe ! M. Hugo veut que l'on juge entre M. de Montalembert et lui, et que l'opinion les compare. Il est satisfait maintenant ! Il est venu attaquer M. de Montalembert, et M. de Montalembert a daigné lui répondre. Il n'y a pas deux opinions sur le résultat de cette lutte corps à corps : ç'a été proprement un aplatissement et un plaisir. Ah ! la belle chose ! les belles huées ! la mémorable déconfiture ! Il n'est guère fait mention dans l'histoire des assemblées d'une exécution pareille. Autant de mots, autant d'entailles. Jamais M. de Girardin, qui aime bien M. Hugo, pourtant ! ne pourra faire frapper d'assez larges médailles[1] pour couvrir tant de larges blessures et d'éternelles cicatrices. Le pauvre naïf M. Hugo a voulu répliquer. Il n'y était plus du tout. Après avoir longtemps cherché une antithèse, il a fini, n'ayant trouvé qu'une apparence de calembour. M. de Montalembert, tranquille, laissa l'oiseau déplumé regagner cahin-caha la coulisse.

1. La *Presse*, devenue socialiste, avait décerné une médaille d'honneur à M. Hugo.

Un autre poète apparaît; mais celui-ci est un orateur, et, quoique battu de bien des orages, où il a perdu beaucoup de plumes aussi, il fait encore une autre figure que le triste Olympio. C'est le chantre d'Elvire, le père de la République, l'un des créateurs du suffrage universel. Il vient défendre son œuvre. Quel poète croira jamais qu'il a pu se tromper ? Il ne croit pas qu'il se trompe, lors même qu'il le dit.

V

M. Victor Hugo se croyait obligé de prendre la parole dans tous les grands débats : il parla donc sur la revision de la constitution. Voici l'appréciation de son discours. Les premières lignes de cette appréciation se rapportent à M. Pascal Duprat, qui avait précédé M. Hugo à la tribune.

17 juillet 1851.

Mais que faisons-nous ? Pourquoi railler le ridicule innocent de cet homme (M. Pascal Duprat), que son département a élu pour parler, et qui croit répondre aux vœux de son département ? Après tout, il se fait plaisir et ne fait de mal ni de peine à personne. Il sert comme il peut sa propre gloire et son parti ; il exprime de son mieux les idées qu'il pense avoir ; il est décent, modéré. Il ennuie, mais il consent à ennuyer. C'est une grande vertu, nous l'allons voir tout à l'heure ; nous allons voir à quels

excès peut se porter la médiocrité vaniteuse qui veut paraître et s'exaspère d'ennuyer, qui se sauve de la compassion par le scandale, qui cherche à exciter la colère pour échapper au dédain.

M. Hugo nous a donné ce spectacle, le plus triste à contempler, le plus difficile à peindre. On voudrait une parole armée de toute l'indignation du cœur contre ce parti pris méchant et calculé de faire du scandale ; et l'on craint que l'indignation ne soit de trop : car, après tout, cet orgueil coupable est en même temps grotesque, et il avorte grotesquement. Du bruit, de la colère, mais c'est ce qu'il veut ! Punissez-le par le silence, et tout au plus par le sifflet.

M. Hugo n'avait rien à dire sur la question : il ne sait rien. République et monarchie, cela est trop haut pour lui, et le débat se passe au-dessus de sa tête. S'il était encore dans le parti de l'ordre, le parti de l'ordre lui dirait : Ne parlez pas ! et l'autre parti, s'il parlait, ne l'écouterait pas. Nous l'avons vu à la tribune pour le compte des opinions modérées. Avec quel ennui nous nous disions tous : « Pourquoi se montre-t-il ? que va-t-il dire ? » Avec quelle réserve, avec quels regrets nous lui lâchions de chiches éloges, non pour l'encourager, grand Dieu ! mais pour ne pas l'abandonner, puisque enfin il était des nôtres ! Ce qu'il n'avait pas, à cette

époque, le sérieux de l'esprit et de la parole, la connaissance des questions débattues, l'a-t-il aujourd'hui? Non : malgré ses changements, il est toujours le même ; il n'a toujours que sa personne à produire, mais sa personne humiliée, blessée, irritée, qui ne cherche plus seulement des applaudissements, qui veut des vengeances. Quel éclair de génie eut Scarron lorsque, voulant baptiser un de ses personnages, un homme de théâtre malheureux devant le public, il trouva ce grand nom : *La Rancune!*

M. Hugo n'est pas venu discuter; il est venu insulter : son discours n'a été qu'une longue insulte à tous les partis, à tous ceux du moins qu'il a glorifiés et qui l'ont récompensé. Ce qu'il a dit sur la question même est au-dessous de tout ce que l'on pouvait prévoir : il a ramassé des lieux communs de guerre et de récriminations dont M. Duprat, qui n'y regarde pas de bien près pourtant, n'avait point voulu ; il a fait un programme des idées républicaines où figurent des articles que M. Michel avait rayés la veille, des excentricités socialistes que M. Greppo n'avoue plus, et qui n'ont aujourd'hui que M. Émile de Girardin pour patron. M. Hugo socialiste ! L'Assemblée s'attendait à tout, et elle est stupéfaite. Il dit que la République sera la liquidation de tous les griefs de l'humanité ; que la justice

doit être rendue par une magistrature élue et temporaire ; qu'il faut étendre (il n'a pas osé dire jusqu'où) la compétence du jury : il ramasse en hâte, comme un homme qui craint d'être encore suspect et de n'en jamais faire assez, toutes les absurdités qu'il peut trouver dans les constitutions révolutionnaires.

C'est le cynisme ; non, c'est la démence de l'apostasie. Et de tout cela, comme il faut encore que la puérilité littéraire se montre et mette le dernier trait à cette parade, de tout cela il fait des jeux de mots, des antithèses, des assonances, toutes les misérables fanfreluches de son métier. Il demande l'abolition du monachisme et du paupérisme, la suppression des prétendants et des mendiants ; il dit qu'il fait l'œuvre de Socrate et de Jésus-Christ. — O Dieu ! s'écriait déjà M. de Maistre, ô Dieu ! et nous vivons en un temps où il faut réfuter ces inepties sacrilèges !

Mais, nous le répétons, M. Hugo voulait surtout insulter. Inepties socialistes, inepties sacrilèges, la majorité aurait tout laissé passer par un effort de dédain et de commisération ; mais l'insulte, l'insulte directe, préméditée, apprise par cœur, a vaincu sa patience. A la fin, M. Hugo allant toujours plus loin, il a fallu qu'il s'expliquât. On l'a mis à son tour sur la sellette. Dans un feu d'interruptions

et d'interpellations qui resteront au *Moniteur* comme un juste et irrécusable témoignage des sentiments de l'Assemblée, il a dû dire, et il a dit fort piteusement que ces paroles qui révoltaient tout le monde ne s'adressaient à personne parmi ceux qui les entendaient. Il s'était fait bien du tort jusque-là ; par cette explication il s'en est fait davantage. Toute la majorité, indignée, exigeait qu'on lui appliquât la censure. Après l'avoir forcé de s'expliquer, elle a senti qu'elle n'avait plus besoin de satisfaction, et elle a cessé d'écouter. Il était six heures et demie : un grand nombre de membres se levaient et quittaient la salle. M. Dupin les a arrêtés en leur disant que M. de Falloux avait demandé la parole. On est resté pour entendre M. de Falloux.

Hier, après le discours de M. Michel, l'Assemblée avait besoin d'entendre parler sa raison ; aujourd'hui, elle avait besoin d'entendre parler sa conscience.

M. Hugo avait osé se plaindre que la tribune n'était pas libre. « Vous vous méprenez, lui a dit M. de Falloux, la tribune a été libre pour tous vos amis, elle l'eût été pour vous. La majorité se résignait à vous entendre patiemment. Ne vous en prenez qu'à vous-même si tant de paroles amères lui ont fait sentir le contraste étonnant du personnage

que vous faites avec le personnage que vous avez été. Vous insultiez la Restauration, et vous avez été le plus pindarique des poètes royalistes ; vous insultiez la monarchie de Juillet, et vous avez été le plus philippiste des pairs de France ; vous insultiez le gouvernement de Louis Bonaparte, et vous avez aspiré à faire partie de ce gouvernement. » Ces simples paroles, dites avec cette dignité, cette politesse et cette autorité d'honnête homme qui caractérisent M. de Falloux, ont paru trop douces à la majorité. Elle aurait voulu davantage ; c'est assez, et elle le sentira demain. Quant à la Montagne, elle étouffait M. Hugo de ses embrassements, et semblait lui mettre au front l'auréole d'innocence dont il a lui-même couronné Marion Delorme :

Mon amour te refait une virginité !

De telles scènes laissent dans l'âme une inexprimable tristesse. Elles ne sont pas un accident, mais un fait normal du gouvernement parlementaire. Toujours il se trouvera, dans les assemblées, de ces hommes faibles et vains que la frénésie des applaudissements domine, et qui mettraient le feu au monde pour obtenir un nom ; toujours il s'y trouvera des passions pour exploiter cette faiblesse servile et lui décerner d'impudents triomphes. Ce sera la mort du gouvernement parlementaire ; mais,

avant de périr, que de mal n'aura-t-il pas fait! que de trahisons n'aura-t-il pas enhardies! que de consciences n'aura-t-il pas gâtées! Il n'y a rien de plus démoralisateur. C'est ainsi que les courtisans de la foule font aimer le despotisme, qui paraîtrait en effet préférable à l'affront d'être conduits par eux, et qui le serait peut-être, s'il ne les avait pas pour flatteurs et pour instruments.

VI

Le débat continua le lendemain, et M. Hugo parla encore; mais cette fois ce fut malgré lui.

18 juillet 1851.

Il y a deux parties dans la séance, ou plutôt deux séances, toutes deux parfaites en leur genre comme types des vices du gouvernement parlementaire. La première, pleine de bruits, de cris, de passions, de menaces, d'attaques et de justifications personnelles : M. Hugo en a été le héros. La seconde a montré la souplesse et l'illusion de la parole humaine, et combien les lèvres peuvent déguiser le cœur, et combien le sentiment de la personnalité, qu'on avait vu tout à l'heure si grossier et si sauvage, devient plus redoutable lorsqu'il se domine assez pour se couvrir du voile, nous dirions volontiers, pour se servir du stylet de la modéra-

ration : l'honneur de cette seconde séance appartient sans partage à M. Dufaure.

Parlons d'abord de M. Hugo. Il nous a fait plaisir! Quelques amis de la justice espéraient que M. de Montalembert prendrait la parole, et ne se dispenserait pas de dire un mot en passant au néophyte de M. Colfavru. M. de Montalembert n'a point parlé; mais justice a été faite par un autre, par un orateur bien moins discret, bien moins digne, et d'ordinaire bien moins éloquent : par M. Hugo lui-même. Pour cette circonstance, personne n'aurait su le punir plus cruellement.

M. Baroche gardait sur le cœur quelques-unes des antithèses d'hier. Il se trouvait en jeu dans ces invectives adressées aux reconstructeurs de l'Empire. En dépit du soin prudent que M. Hugo avait pris de cacher les visages, il croyait que c'était lui, lui, Baroche, qu'on représentait à plat ventre et l'oreille collée à la terre pour écouter le bruit du canon russe. Quoique avocat et habitué aux passes d'armes du palais, qui ne se font point à fer émoulu, la métaphore lui semblait trop « pindarique ». Pour trouver une revanche, il a feuilleté le Pindare, et tout d'abord il a mis la main sur une profession de foi. Favorable hasard ! cette profession de foi, c'était la bonne, c'était la dernière, celle que M. Hugo a faite dans la maturité de son esprit

et de son cœur, postérieure à la royauté de 1815, postérieure à la royauté de 1830, postérieure à la République ; la profession de foi adressée aux électeurs modérés de Paris, aux *réacs* et *aristos*, pour leur subtiliser les suffrages en vertu desquels le même M. Hugo siège aujourd'hui sur la Montagne, entre MM. de Flotte et Colfavru, dont le zèle socialiste pâlit à côté du sien[1].

M. Baroche en a lu quelques passages. Il a choisi ceux où M. Hugo jette l'anathème à toutes les niaiseries et à toutes les stupidités socialistes et révolutionnaires, dont il faisait hier le programme de la régénération de l'humanité. Rien n'y manque. Tout ce qu'il déclarait hier bon, nécessaire, indispensable à l'humanité, est là, dans la profession de foi d'avant-hier, voué à l'exécration, signalé comme le comble de la sottise, de l'atrocité, de la démence. L'infortuné ! son zèle honnête et immodéré s'emporte jusqu'à flétrir Marat. Nos lecteurs trouveront au compte rendu de la séance ces déclarations ou plutôt ces rugissements d'un modérantisme forcené. La Chambre en écoutait la lecture avec délices. L'hilarité est arrivée au comble lorsque l'on a vu reparaître dans la profession de foi modérée l'anthithèse la plus caressée et la plus limée du discours socialiste, l'antithèse de Napoléon le Grand

1. Cette profession de foi était de mai ou juin 1848.

et de Napoléon le Petit. M. Hugo se sépare de ses opinions, de ses amis, jamais de ses antithèses! il déserte avec armes et bagages. Mais cette antithèse, tournée d'abord contre les socialistes, tournée ensuite contre les modérés, se tourne enfin contre lui-même et lui crève en plein visage, comme un pistolet de pacotille. Le fou rire courait dans la salle : les tribunes riaient, les huissiers riaient, le président ne s'en faisait pas faute. Ah! la bonne scène ! la bonne justice! La gauche elle-même abandonnait son poète, la pauvre cymbale, fêlée par le poing de M. Baroche. Elle semblait dire : Ma foi! qu'il s'en tire! il a trop failli ! « Et vous prétendez, s'écriait M. Baroche avec une vraie indignation, vous prétendez que vos adversaires d'aujourd'hui jouent devant la République le rôle du renard devant le lion, qu'ils prennent son langage pour lui voler sa proie!... Cette profession de foi à la main, ce masque sur le visage, vous veniez, vous vous faufiliez parmi nous, vous pénétriez jusque dans les conseils de la rue de Poitiers, pour obtenir que l'on vous recommandât aux électeurs de Paris. »

M. Hugo n'était pas à son aise. Il avait une fière attitude, mais un visage opprimé. Il demandait la parole; l'Assemblée voulait la lui refuser. Chaque fois qu'il se levait, une vague d'exclamations cruelles jaillissait des bancs de la droite, agitée comme

la mer, et le renversait sur son siège, blême et faiblissant. Enfin on consent à l'entendre. Il est à la tribune : ce n'est plus un trépied, ce n'est plus le théâtre d'orgueil et d'audace où l'on se pavanait hier. Hier, c'était la faute ; aujourd'hui, c'est le châtiment. Hier, on étalait superbement la pâleur de la colère ; on voudrait vainement aujourd'hui déguiser la lividité de la défaite. Hier, on était sûr de sa mémoire et on avait des amis ; aujourd'hui, on cherche des explications qui ne viennent pas, et on est battu, et il n'y a plus d'amis. Dans cette détresse, M. Hugo, pour comble de disgrâce, a eu la malheureuse inspiration de vouloir justifier sa profession de foi par sa profession de foi même. Qu'il nous permette de citer un de ses plus beaux vers :

. . . . . Je suis émerveillé
Comme l'eau qu'il secoue aveugle un chien mouillé.

« Ma profession de foi a deux parties, disait-il. Je l'ai écrite entre le 15 mai et le 25 juin, pour conjurer l'avènement de la République que l'on voulut nous donner à ces deux époques. M. Baroche n'a lu que la première partie ; je vais lire la seconde... — Lisez tout ! lisez-la tout entière, » crie la droite d'une seule voix. Et de rire ! Voilà le malheur suprême. M. Hugo, mis en face de ses blasphèmes antisocialistes, forcé de les relire de sa propre voix, devant

ses nouveaux et ses anciens amis, devant ceux-ci comme une amende honorable, devant ceux-là comme un reniement, peut-être comme un présage! Imaginez un pire supplice : se plaire si fort au personnage de Titan, et se sentir ridicule!

Mais voici un autre incident, voici un autre acteur. Au moment où M. Hugo murmure la date funeste du 25 juin, un homme se lève, pâle, frémissant, tragique, demandant qu'on l'écoute, faisant taire ses amis qui l'exhortent vainement au silence: c'est M. de Flotte. Il se dresse sur son banc, comme le mandataire de ceux qui sont morts pour leur pensée terrible, et qui n'entendent pas, eux, gens de guerre, que les gens de plume se mêlent de les juger. Cette apparition émeut l'Assemblée, et semble frapper M. Hugo d'une secrète épouvante. Il voit un spectre, le spectre des barricades, le spectre rouge; et il a beau faire, il ne le regarde pas d'un œil assuré, car ce spectre se lève pour lui dire : « Je vous connais, et vous n'êtes pas des nôtres[1]. »

M. de Flotte a repris sa place sans parler, le président ne l'a pas permis ; mais il a suffi qu'il se montrât pour flétrir aux mains de M. Hugo toutes ses palmes républicaines. M. Hugo s'est achevé lui-même en lisant péniblement la seconde partie de sa

1. M. de Flotte était un officier de marine démissionnaire. Il avait été compromis dans l'insurrection de Juin.

profession de foi. Ses amis de la Montagne (mais ils ne lisent point les beaux vers) auraient dû lui crier, comme Ruy Blas à l'oncle de don César :

Ah ! n'allez pas par là, ce n'en est pas la peine !

Cette seconde partie contient, en style non moins grotesque que la première, les promesses que M. Hugo croyait devoir faire au nom de la République modérée, et ses promesses expliquent fort bien pourquoi le parti de l'ordre ne tenait guère à conserver le concours de M. Hugo. Il y dit, entre autres choses, que l'égalité sera « une égalité qui admettra la croissance naturelle de chacun ». Là-dessus, l'Assemblée l'a tenu quitte du reste : elle en avait assez, et elle a coupé la suite de ses explications par un vote qui a été une dernière humiliation. Malheureux en tout, il lui était arrivé de réclamer le silence d'une façon emphatique. Il avait dit : « Le silence serait de la pudeur. » On lui a crié : « C'est une phrase de Marat ! » Il a regagné sa place, affaissé sous le coup.

Nous nous sommes longuement occupé de cet incident, parce qu'il a une grande importance : il prouve que le sens moral n'est pas anéanti et ne se laisse point blesser impunément. C'est la seule consolation que puissent donner de tels débats.

LA VENGEANCE DU POÈTE

NOTE SUR *LES CHATIMENTS*

M. Victor Hugo, qui ne pardonna jamais la moindre critique, avait sur le cœur les articles de Louis Veuillot que nous venons de reproduire sous ce titre : *Victor Hugo à la tribune*. Il se vengea en mettant dans *les Châtiments* une pièce ignoble écrite au moment où le rédacteur en chef de l'*Univers* le jugeait comme orateur, mais qu'il n'avait pas osé publier alors. Une fois réfugié à Jersey, il fut plus hardi.

2 décembre 1853.

Quoique les *proscrits* de Londres et de Bruxelles nous favorisent beaucoup trop de leurs distributions, ils ne nous envoient pas cependant tout ce qu'ils composent. Nous apprenons ce matin qu'il y a des vers de M. Hugo, de l'Académie française, pour faire suite aux vers du poète Fougas, contre nous[1]. C'est le *Siècle* qui nous donne cette nouvelle, avec quelques bribes du morceau, enveloppées d'une écriture de M. de la Bédollière. Quand

1. Ce Fougas avait publié à Londres, où il se disait à tort ou à raison réfugié politique, une chanson contre l'*Univers*, intitulée *la Bénédiction de l'Univers*. Louis Veuillot en avait parlé dans le journal.

nous citons des choses de cette nature, c'est qu'elles nous regardent et ne contiennent d'insultes que pour nous. Le *Siècle* n'entend pas ainsi le rôle de la presse, et le très humble métier de commissionnaire ne lui répugne point, pourvu que le paquet flatte ses sentiments. Sous ce rapport, les vers de M. Hugo ont de quoi le régaler. On en jugera par un seul trait : la pièce est telle, qu'il y a fait des expurgations.

Il nous permettra de nous plaindre. C'est un tort qu'il fait à M. Hugo et à nous : à M. Hugo, qu'il mutile, et qui trouvera certainement que les ratures du *Siècle* portent sur ses plus beaux endroits ; à nous, qui avons bien le droit d'entendre tout ce que nous dit le noble exilé, ne fût-ce que pour savoir à quel point les gênes du moment affaiblissent la littérature française.

Nous prions le *Siècle* de nous communiquer le texte de M. Hugo, non expurgé. S'il nous fait cette grâce, nous lui octroierons la récompense la plus flatteuse pour lui : nous publierons nous-mêmes cette pièce, sans suppression d'aucun genre, sauf les brutalités qui pourraient s'y trouver contre d'autres personnes que nous. Ainsi le *Siècle* sera satisfait, et nous aussi, et M. Hugo recevra tout l'honneur auquel ses inspirations peuvent prétendre.

6 décembre 1853.

M. de la Bédollière m'a communiqué gracieusement les vers qu'il avait annoncés dans le *Siècle*. « *On* assure, dit-il, que ces vers font partie d'un nouveau recueil de M. Hugo. » Cet *On*-là est fort bien informé. La manière et le sentiment de M. Hugo ne sont pas méconnaissables, et l'oreille de M. de la Bédollière lui-même, quoique paresseuse en littérature, aurait nommé l'auteur sans autre renseignement. La sonorité des rimes, la profusion des chevilles, la maigreur de la pensée, la plénitude de l'impudence, tout désigne M. Hugo dans la dernière phase de son génie, qui est une mixtion de Marat et de Richelet. Parmi les réfugiés, tout autre, à l'exception de M. Pyat, qui ne travaille qu'en prose, serait incapable de manier ainsi la calomnie et l'injure. Nous sommes traités en toutes lettres d'*espions*, de *voleurs*, d'*assassins* et de *crapules*. Voilà quels bouts rimés remplit dans son exil cet homme qui a été pair de France et qui est académicien. Il y a quelque chose de plus pour moi : il insulte ma mère. M. de la Bédollière avoue qu'il a lu cela sans éprouver aucune indignation. Il lui appartient de se rendre un pareil témoignage. Je le félicite davantage de n'avoir édité qu'avec prudence ces vilenies qui ne l'indignent pas : le porte-voix

de la calomnie aurait payé pour le calomniateur absent. L'émule en prose de M. Hugo, M. Pyat, passa six mois en prison, à la requête d'un écrivain qu'il avait moins injurié et qui pouvait employer d'autres armes, mais qui fit bien de s'en tenir à celle-là.

Je fais à M. Hugo la part d'excuse qui lui est due. Il est très vaniteux et très humilié. Peu d'hommes, en ce temps, ont vu plus de mépris s'amasser sur leur tête. Sa carrière politique n'a été qu'une longue huée ; la belle édition de ses œuvres traîne à vingt sous sur les quais. Entre tous ses rivaux de la tribune et des lettres, il est le plus misérablement tombé. Dans l'exil, il n'a pas même le rang du caporal littéraire Félix Pyat et du sergent politique Boichot. Point d'esprit avec cela, et les divertissements de Jersey ! Un poète deviendrait fou à meilleur marché.

Je plains sans doute M. Hugo d'avoir mérité tant de malheurs ; je le plains surtout de les porter avec si peu de dignité. Cependant, comme je ne suis la cause ni de ses malheurs ni de l'outrage qu'il leur fait, j'ai le droit d'apprécier son caractère, en attendant qu'il soit là pour répondre de ses œuvres. Dans la vile multitude des écrivains, il n'y a pas un malheureux qui cède à sa passion avec une si indigne faiblesse, et qui avilisse à ce point l'honneur

d'un talent célèbre et d'une position jadis honorée : M. Pyat lui-même, aussi hideux, est moins coupable. Calomnier l'homme dans sa vie privée, l'écrivain dans ses convictions, le chrétien dans ses croyances ; enfin, insulter le fils dans sa mère, et le tout en pleine sécurité, sans aucun risque de réparation personnelle, puisqu'on sait trop que j'ai les mains liées, sans aucun risque de réparation judiciaire, puisque l'insulteur est couvert par l'exil, c'est, je crois, le dernier degré où l'on puisse descendre. M. Hugo s'y précipite.

Comme il n'est pas probable que les vers de M. Hugo restent dans les mains de M. de la Bédollière et que cet homme de lettres se fasse grand scrupule de les communiquer à d'autres que moi, j'ai deux observations à faire pour les personnes qui les liront. On pourrait croire que M. Hugo m'a vu dans sa compagnie ; il n'en est rien. Je n'ai jamais fréquenté ni lui ni son monde. C'est une ressource de cette école de dire d'un homme : *Je le connais ; je l'ai vu*. Et, en effet, lorsqu'il s'agit d'un chrétien, la note serait suspecte. M. Hugo ne me connaît point, ne m'a point vu. Ni lui, ni aucun de ses devanciers, de ses éditeurs et de ses échos, n'a un témoin, honorable ou non, à produire contre moi. Il n'a pas même à me reprocher de l'avoir admiré. Dans ma première jeunesse, j'ai été un des

claqueurs d'*Hernani*, mais j'ai commencé à siffler dès *le Roi s'amuse*, et je n'ai pas cessé depuis.

Cependant, et c'est la seconde chose que je veux dire, je n'ai pas sifflé au delà du droit. M. Hugo se rue en hémistiches comme s'il avait à venger contre moi quelque grief atroce et inouï. Il ne venge que sa vanité mortifiée d'auteur et de tribun. J'ai toujours parlé de lui comme d'un poète incomplet, d'un moraliste insuffisant et d'un comparse politique ridicule : rien de plus. J'ai ri avec tout le monde, tantôt de ses vers, tantôt de son journal, tantôt de son congrès de la paix et de ses motions humanitaires, toujours de ses discours; j'ai été indigné comme tout le monde de son habit de pair de France retourné en carmagnole ; je l'ai crayonné à la tribune, le jour de M. de Montalembert : *Dies iræ, dies illa !* C'est tout. On a dit de lui bien autre chose : il y a eu dans les journaux du temps bien des allusions que l'*Univers*, fidèle à ses habitudes, a dédaigné de ramasser, et je n'ai pas même *tondu de ce pré la largeur de ma langue*. Je n'ai donc jamais violé à son égard les lois du combat les plus connues et les plus admises, et c'est uniquement pour avoir été atteint de quelques épigrammes légitimes qu'il me travaille aujourd'hui de son stylet.

S'il a entrepris de répondre de la sorte à tous les sifflets qui l'ont percé et à toutes les verges qui

l'ont piqué, son recueil ne doit pas être mince!

J'ai promis à M. de la Bédollière de récompenser son zèle, en donnant aux vers prohibés de M. Hugo la part de publicité dont je dispose. Je veux tenir parole. Seulement, comme je n'avais pas prévu que cela dépasserait de beaucoup en odeur, en saveur, en longueur, les épanchements ordinaires du même esprit, que j'y trouverais des insultes pour ma mère, des attaques contre de saints religieux, des blasphèmes contre l'Église, et un tel luxe d'images et de paroles révoltantes, je fais par décence ce que M. de la Bédollière a fait par prudence : j'abrège. M. Hugo n'a pu contenter sa frénésie à moins de cent cinquante vers; j'en reproduis une trentaine pour la commission de M. de la Bédollière, et autant pour ma propre satisfaction.

Voici pour mon compte particulier :

Tout jeune il contemplait, sans gîte et sans valise,
Les sous-diacres coiffés d'un feutre en lampion ;
Vidocq le rencontra priant dans une église,
Et, l'ayant vu loucher, en fit un espion.

Alors ce va-nu-pieds songea dans sa mansarde :
Et, se voyant sans cœur, sans style, sans esprit,
Imagina de mettre une feuille poissarde
Au service de Jésus-Christ.

Armé d'un goupillon, il entra dans la lice
Contre les Jacobins, le siècle et le péché ;

Il se donna le luxe, étant de la police,
D'être jésuite et saint par-dessus le marché.

Pour mille francs par mois, livrant l'Eucharistie,
Plus vil que les voleurs et que les assassins,
Il fut riche. Il portait un flair de sacristie
Dans le bouge des argousins.

Regardez, le voilà! son journal frénétique
Plaît aux dévots et semble écrit par des bandits....

Ce qui suit est pour tous les rédacteurs de l'*Univers :*

Parce que, jargonnant vêpres, jeûne et vigile,
Exploitant Dieu, qui rêve au fond du firmament,
Vous avez, au milieu du divin Évangile,
Ouvert boutique effrontément;

Parce que la soutane est sous vos redingotes;
Parce que vous sentez la crasse et non l'œillet;
Parce que vous bâclez un journal de bigotes,
Pensé par Escobar, écrit par Patouillet;

Parce qu'en balayant leurs portes, les concierges
Poussent dans le ruisseau ce pamphlet méprisé;
Parce que vous mêlez à la cire des cierges
Votre affreux suif vert-de-grisé,

Vous vous croyez en droit, trempant dans l'eau bénite
Cette griffe qui sort de votre abject pourpoint,
De dire : Je suis saint, ange, vierge et jésuite;
J'insulte les passants, et je ne me bats point.

Votre immonde journal est une charretée
De masques déguisés en prédicants camus,
Qui passent en prêchant la cohue ameutée,
Et qui parlent argot entre deux *oremus*.

Vous insultez l'esprit, l'écrivain dans ses veilles,
Et le penseur rêvant sur les libres sommets;
Et quand on va chez vous pour chercher vos oreilles,
Vos oreilles n'y sont jamais.

Après avoir lancé l'affront et le mensonge,
Vous fuyez, vous courez, vous échappez aux yeux.
Chacun a ses instincts, et s'enfonce et se plonge,
Le hibou dans les trous et l'aigle dans les cieux.

Vous, où vous cachez-vous? dans quel hideux repaire?
O Dieu! l'ombre où l'on sent tous les crimes passer,
S'y fait autour de vous plus noire, et la vipère
S'y glisse et vient vous y baiser.

Pour insulter le juste abreuvé d'amertumes,
Tous les vices, quittant veste, cape et manteau,
Vont se masquer chez vous et trouvent des costumes :
On entre Lacenaire, on sort Contrafatto.

Ceci doit être pour les évêques et le clergé de la province du haut Rhin :

Les âmes sont pour vous des bourses et des banques ;
Quiconque vous accueille a d'affreux repentirs ;
Vous vous faites chasser, et par vos saltimbanques
Vous parodiez les martyrs[1].

1. Le gouvernement prussien avait attenté aux droits des catholiques

Je cite encore ce quatrain, où je crois voir que M. Hugo se rallie au symbole du révélateur Franciscque Tapon [1] :

Depuis dix-huit cents ans, Jésus, le doux pontife,
Veut sortir du tombeau qui lentement se rompt ;
Mais vous faites effort, ô valets de Caïphe !
Pour faire retomber la pierre sur son front !

Telle est la poésie de ce « juste abreuvé d'amertumes ». Sans parler du reste, il s'y peint un peu plus terrible qu'on ne l'a connu en France, et c'est une singulière illusion poétique de croire que nous l'avons fui. S'il est vrai que son éloge n'a jamais pu entrer dans notre « hideux repaire », lui-même a toujours été libre d'y pénétrer, armé de tout son courroux. Son courroux ne s'est point passé cette fantaisie. Nous n'aurions pas tant de commodité pour lui envoyer un billet d'invitation en police correctionnelle. Mais M. Hugo est né copiste : ce beau mouvement sur les dévots qui fuient et se cachent à tous les yeux est tout simplement une réminiscence de M. de Montalembert parlant du haut de la tribune, et parlant de M. Hugo lui-même. Il réfutait nous ne savons quel pathos furieux sur le parti clé-

et frappé les prêtres et évêques qui lui résistaient. Victor Hugo, qui en ce moment même se donnait pour martyr de l'exil, traitait de saltimbanque un évêque chassé de son diocèse.

1. Un sot qui avait inventé une religion nouvelle, destinée à compléter le christianisme.

rical, et il regrettait de ne pas voir M. Hugo dans l'Assemblée : *Mais*, ajoutait-il, *c'est sa coutume : après avoir prodigué l'insulte, il se dérobe par la fuite aux représailles qu'on a droit d'exercer contre lui.* Cette parole, qui fut très applaudie, a frappé M. Hugo : elle est restée dans sa mémoire, et, en vrai poète, il prend son bien où il le trouve. Le trait, d'ailleurs, est bien à lui ; on le lui a bien donné, et il l'a bien reçu.

Pauvre glorieux de chiffon ! Comme la verge qui flagelle l'orgueil lui a fait vite et durement son compte ! Il a reçu de Dieu le talent, des rois les honneurs, du peuple la popularité. Rien n'a profité dans ses mains ; il a tout perdu, et lorsqu'un semblant d'infortune lui permettait de rentrer en lui-même, d'envelopper au moins la ruine de son sort, il manque à cette dernière grâce, il déchire avec frénésie ce dernier manteau, il se rend odieux et ridicule jusque dans le malheur.

M. HUGO AMNISTIÉ DES *CHATIMENTS*

Louis Veuillot était trop aguerri aux luttes de la presse, trop généreux aussi, et, par surcroît, méprisait trop certains adversaires, pour ne pas faire grâce un jour à M. Hugo de ces vomissements, qu'il eût voulu d'abord déférer à la jus-

tice. Aussi, avant la chute de l'Empire et lorsque Victor Hugo jouait encore, avec grand profit, la comédie de l'exil, faisait-il dans l'*Univers* cette réponse miséricordieuse et dédaigneuse à l'un des fils du poète qui lui reprochait un ressouvenir des *Châtiments :*

20 septembre 1869.

Nous lisons dans le *Rappel :*

« M. Louis Veuillot, dans un article où une profonde admiration pour Victor Hugo est gênée par le ressouvenir d'une page des *Châtiments*, invite l'illustre proscrit, » etc.

La chanson dit :

Ce n'est pas la danse que j'aime,
Mais c'est la fille à Nicolas.

Lorsque nous exprimons de l'admiration à propos de M. Victor Hugo, il s'agit au contraire de la danse plus que de la danseuse. La danse est presque toujours originale, elle pourrait être parfaite ; mais la danseuse, la pauvre fille à Nicolas... hélas !

Quant aux *Châtiments*, ce sont des morceaux de force, exquis sans doute dans leur genre. Seulement, le genre relève de la chorégraphie prohibée. Nous ne voyons qu'un seul homme au monde qu'ils puissent gêner aujourd'hui : cet homme est M. Victor Hugo.

Quelle gêne d'avoir fait un livre de combat, qu'il faut cacher comme une arme courte ! un livre im-

possible à produire au grand jour, sans encourir immédiatement la répression de la flétrissure des lois !

Après s'être mis à l'abri de la justice et de la vengeance, quel affreux embarras de ne pouvoir pas se mettre à l'abri du pardon !

D'un autre côté, qu'importe à tel ou tel individu, célèbre ou obscur, d'avoir été aboyé par un maître poète en fureur — et en sécurité ? De quelle façon peut blesser ou même gêner ce hurlement lancé à travers une grille ?

Ce qui est gênant et cruel, c'est d'avoir ainsi vociféré et de voir plus tard l'adversaire debout et tranquille vous ouvrir la grille, comme si de rien n'était, sans demander la moindre réparation, sans manifester la moindre crainte d'être mordu.

Amnistié !

Pour notre petit compte, nous ne disconvenons pas d'avoir été vaillamment insulté par M. Victor Hugo en Belgique : il nous a traité de gueux, de triple gueux, de mouchard, d'escroc probablement, d'assassin, etc., etc. Qu'est-ce que cela fait ? Nous avions imprimé et nous avons réimprimé sans ratures, sous la censure des lois et sous celle des gens de bien, les critiques très permises qui nous ont valu ces belles rimes. M. Hugo n'oserait pas réimprimer en France ces belles rimes sans notre assen-

timent, parce qu'il ne dépendrait que de nous de le faire mettre au greffe, et un châtiment plus dur serait la lecture qu'il en devrait subir à l'audience.

Mais qu'il ne craigne pas cela de notre part, et qu'il réimprime, s'il le veut, ces vers-là, pour se consoler de ne pouvoir réimprimer les autres. Il a notre amnistie depuis longtemps. Le sentiment qu'il nous inspire ne ressemble en rien à la haine, et nous ne lui souhaitons qu'une chose : c'est de faire meilleur usage pour lui-même et pour la patrie du don qu'il a reçu de Dieu.

CARACTÈRE GÉNÉRAL

DE LA POÉSIE DE VICTOR HUGO

LES CONTEMPLATIONS

Mai 1856.

M. Hugo est un banni. — Le roman éclairant l'histoire. — L'apostasie politique et religieuse de M. Hugo. — Le vrai Dieu de M. Hugo. — Qualités et défauts littéraires de ce poète.

I

M. Hugo nous avertit qu'il s'est « mis tout entier » dans ces nouvelles poésies. Tout entier, non; mais il n'y a pas mis autre chose que lui-même. C'est lui même uniquement qu'il *contemple*, et l'on ne peut parler du livre sans parler de l'auteur, ni parler de l'auteur avec une entière estime. Cette nécessité m'a obligé de faire un examen de conscience dont je dois dire un mot.

Depuis qu'il est hors de France, M. Hugo a donné divers ouvrages qui ne lui font pas honneur: œuvres mal faites et malfaisantes, où l'écrivain disparaît sous le démagogue, le démagogue sous le sicaire. Il y satisfait ses ressentiments particuliers. Jamais

auteur sifflé n'a étalé avec plus d'opprobre ses rancunes. On voit là le fond de l'homme. Quiconque ne l'admire pas lui paraît indigne de vivre. Rêvant la réforme du monde, cet apôtre de toutes les libertés rugissait comme le tyran de Syracuse contre les rebelles à son génie; il s'enfermait pour suspendre des strophes secrètes sur la tête du Damoclès inconnu qui riait au festin de son éloquence, et il en faisait plus que ne permettent la probité et la police correctionnelle.

Je ne m'étonne pas si un enfant du Pinde, à ce bruit agaçant du sifflet, se monte la tête, enrage, traite le siffleur de triple gueux, de lâche, de dévot, le compare à Lacenaire, lui reproche de vouloir égorger le genre humain, l'accuse d'être sans honneur, sans religion, sans chemise, et *tout ce que peut dire une muse en colère*, et tant que la rime peut aller. Mais après ces écarts, on a coutume d'en rougir; on en cache les résultats. M. Hugo, trouvant une occasion de les imprimer sans danger, l'a saisie, comme s'il avait craint la tentation honorable de les détruire un jour. A l'abri de toute répression, il a publié ces vers que leur qualité met à l'abri de toute représaille. J'y ai ma part très ample, comme beaucoup d'autres qui valent mieux que moi.

Je me demande si je suis dans les conditions re-

quises pour juger le nouvel ouvrage de M. Hugo, c'est-à-dire, M. Hugo lui-même. Il m'a beaucoup insulté; je m'interroge. Je sens ma conscience aussi peu gênée aujourd'hui par le souvenir de ces brutalités, que le ressentiment en a été léger lorsque je les ai lues. Je n'ai aucun besoin de me venger; aucun dessein de provoquer, aucun désir d'éviter des injures nouvelles. Parce que M. Hugo s'est créé contre moi des motifs de récusation, ce n'est pas une raison pour que je me récuse devant lui. Dans mon humble condition de journaliste, je l'ai combattu; j'ai défendu mes opinions contre ses opinions, mes croyances contre ses incrédulités. J'ai pu aiguiser la défense; j'ai pu, il y prêtait, rire de ses emphases; j'ai pu, je n'ai pas été seul, m'exprimer avec indignation sur sa conduite politique ou sur ses doctrines : je ne l'ai jamais calomnié ni diffamé; je n'ai rien écrit de secret ou d'irresponsable; et si nous venons à nous rencontrer un jour devant un honnête homme qui aura lu mes pauvres articles et ses illustres vers, ce n'est pas moi qui rougirai. Voilà pourquoi je ne me récuse pas. N'ayant point à rougir, je m'assure que je ne suis point exposé à haïr.

Il y a une autre objection. C'est cette qualification de *proscrit,* que M. Hugo s'attribue avec trop de pompe. D'abord, M. Hugo n'est point *proscrit*.

Il faut parler français. Le proscrit, suivant la force du terme, est un homme marqué pour la mort, dont la tête est mise à prix par des ennemis tout-puissants et implacables. Ce n'est le cas de personne en France. M. Hugo n'est plus même un exilé, c'est-à-dire, un homme contraint, sous certaines peines, de vivre hors de la patrie, *extra solum:* car il peut rentrer dans son pays, à la seule condition d'en reconnaître et d'en respecter les lois. Il reste dehors, parce qu'il le veut bien: voilà sa situation légale. En fait, il est *banni,* c'est le mot propre; banni par sa faute, par ses propres œuvres. Après ces livres où il a versé tant de fiel, insulté tant de gens, affiché de si condamnables doctrines, il ne peut reparaître au foyer de la patrie que ramené par un repentir plein de cruels désaveux, ou par une victoire pleine de cruelles proscriptions. Oui, voilà un malheur immense! Mais le vrai nom de ce malheur, ce n'est pas la proscription, ce n'est pas l'exil : c'est le châtiment[1].

D'ailleurs, quand un homme, quel que soit le poids de son infortune, prend la parole avec ce retentissement de la renommée auquel s'ajoutent les complaisances de l'esprit de secte et de l'esprit de

1. Victor Hugo a justifié ces prévisions : il n'est rentré en France qu'après le renversement de l'Empire par les révolutionnaires et les Prussiens.

parti; lorsqu'il vient exposer ses idées sur l'âme, sur la conscience, sur le devoir, sur Dieu même, et parler haut de toutes ces grandes choses; lorsqu'il attaque les croyances dont il se sépare, faisant dès noms les plus saints et des vérités les plus augustes les grelots et les hochets de sa fantaisie, cet homme abdique son droit d'asile et dépouille la tunique de deuil qui le rendait sacré. Il ne pleure plus, il enseigne; ce n'est plus un vaincu, puisqu'il a des armes; il est sorti de sa douleur pour rentrer dans le combat. On a le droit d'examiner la valeur de ses pensées : s'il parle de son malheur, d'en rechercher les causes; s'il ouvre son âme, de descendre dans son âme plus avant que lui-même; s'il se glorifie de ses œuvres, de les mettre au creuset; s'il atteste sa conscience, de porter jusque-là le regard. C'est ce que je compte faire, sans aucun désir de blesser M. Hugo. Si je le trouve coupable, je le trouve à plaindre, plus à plaindre qu'il ne le dit. N'espérant pas lui être personnellement de la moindre utilité par mes critiques, j'aurais volontiers laissé là son livre, avec un sentiment de grande compassion: car le spectacle est triste au chrétien de voir le génie et la douleur, ces dons de la magnificence divine, avorter dans le cœur ingrat de l'homme. Mais les plaies que M. Hugo nous montre, celles qu'il nous laisse deviner, les illusions où il

s'égare, cette plénitude de soi-même qui l'aveugle sur ses torts et qui tour à tour lui fait mugir des blasphèmes et des extravagances, ce sont les plaies, ce sont les illusions, c'est l'orgueil, l'ignorance et le délire de l'époque présente. « Quand je vous parle de moi, dit-il à ses lecteurs, je vous parle de vous. » Il a raison. La fécondité de M. Hugo n'est pas égale à son abondance; il est stérile, comme tous les révolutionnaires, mais c'est un écho puissant. Il faut d'autant plus combattre ses erreurs qu'aucune ne lui est propre et qu'il les emprunte de tous les côtés. Le *Journal des Débats* se reconnaît en lui aussi bien que le *Siècle*. Le sensualisme et l'illuminisme, deux cordes principales de sa lyre, ont des accords qui vont à tous les esprits dévoyés, et qui les atteignent sous les drapeaux les plus contraires. Quiconque s'est écarté de la vérité y reconnaît quelque chose de soi, une pente de son intelligence, un mouvement de son cœur; et les ténèbres où cette parole retentit en deviennent plus épaisses. Mon vœu serait d'y porter un peu de jour.

II

M. Hugo explique ainsi son livre, rempli, dit-il, de vingt-cinq années de sa vie :

Ce sont toutes les impressions, tous les souvenirs, toutes

les réalités, tous les fantômes vagues, riants ou funèbres, que peut contenir une conscience, revenus et rappelés, rayon à rayon, soupir à soupir, et mêlés dans la même nuée sombre. C'est l'existence humaine sortant de l'énigme du berceau et aboutissant à l'énigme du cercueil ; c'est un esprit qui marche de lueur en lueur, en laissant derrière lui la jeunesse, l'amour, l'illusion, le combat, le désespoir, et qui s'arrête éperdu « au bord de l'infini ». Cela commence par un sourire, continue par un sanglot, et finit par un bruit du clairon de l'abîme.

Une destinée est écrite là, jour par jour.

Ce livre contient autant l'individualité du lecteur que celle de l'auteur. *Homo sum*. Traverser le tumulte, la rumeur, le rêve, la lutte, le plaisir, le travail, la douleur, le silence ; se reposer dans le sacrifice, et là, contempler Dieu ; commencer à Foule et finir à Solitude, n'est-ce pas, les proportions individuelles réservées, l'histoire de tous?

On ne s'étonnera donc pas de voir, nuance à nuance, ces deux volumes s'assombrir, pour arriver cependant à l'azur d'une vie meilleure. La joie, cette fleur rapide de la jeunesse, s'effeuille page à page dans le tome premier, qui est l'espérance, et disparaît dans le tome second, qui est le deuil. Quel deuil? Le vrai, l'unique : la mort ; la perte des êtres chers.

C'est une âme qui se raconte dans ces deux volumes : *Autrefois*, *Aujourd'hui*. Un abîme les sépare : le tombeau.

Sauf quelques paroles, cette préface pourrait être le programme d'un livre chrétien. Une âme qui se raconte au bord de l'infini, après la jeunesse, après

le plaisir, après le combat, après la douleur, après le silence ; c'est-à-dire, après la faute, dans l'expiation et dans le recueillement qu'inspire l'approche de Dieu, qu'a-t-elle à dire ? Rien autre chose, à ce qu'il semble, que des paroles austères et douces ; austères pour elle-même : elle se juge et elle est désabusée ; douces pour autrui : au seuil de cet infini qu'elle contemple et où elle se prépare à entrer, elle sait qu'elle trouvera la justice divine ; et alors qu'importent à cette âme les justices qu'elle croit lui avoir été refusées, et que pense-t-elle des injustices qu'elle a voulu faire ? *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.*

Mais ce sujet, en apparence si simple, est périlleux et difficile. Il y faut un moyen plus rare que le talent de l'écrivain, plus rare même que les vertus de l'honnête homme et du chrétien ordinaire : il y faut l'excellence de la vertu la plus excellente, l'humilité. L'humilité n'est pas le don commun des poètes et des gens de littérature ! Dans la foule de ceux que le projet de *se raconter* a séduits, foule considérablement accrue de nos jours, un seul a su remplir son dessein d'une manière honorable pour lui, utile pour le monde. C'est le seul vrai humble, qui, parlant de lui-même, n'a songé qu'à la gloire de Dieu. Il ne s'est pas seulement raconté, il s'est *confessé ;* et son livre a pris place parmi les fruits

les plus salutaires qu'ait produits l'âme humaine. Les autres, pour la plupart, ne se sont pas même racontés, ils se sont arrangés. Confidences, aveux, mémoires, autobiographies, prétendues peintures de l'âme, qui sont à la vérité ce que Jean-Jacques est à Augustin ! Ceux qui s'enlaidissent se parent encore ; ils se font du moins une laideur qui leur plaît mieux que leur visage. Tantôt ils mettent du fard sur leurs vices ; tantôt, tartufes à rebours, de la fange sur leurs qualités. Jean-Jacques se peint plus cynique qu'il n'osait l'être, en même temps que moins ingrat et moins grimaud qu'il n'était. *Omnis homo mendax !* cela est aussi vrai qu'*Homo sum*.

L'homme surtout est inévitablement menteur, qui appelle la foule autour de lui, criant : « Je vais dire la vérité sur moi-même ! » Il mentira, parce que le mobile secret et tout-puissant auquel il obéit est l'orgueil. Orgueil, premier nom de celui qu'on appelle aussi le Père du mensonge ! Quoi ! la confession est l'épouvantail de la superbe humaine : elle est l'effroi du bandit qui avoue ses crimes, du cynique qui se glorifie des siens ; le philosophe, malgré le trouble de sa conscience, malgré les lumières de sa raison, hésite à franchir cet âpre seuil, au delà duquel l'attendent la paix et la clarté ; se confesser est la plus difficile victoire du sage, qui, après s'être exercé à vaincre ses passions, recon-

naît que la force chrétienne lui est nécessaire pour continuer sa noble marche dans le chemin du juste et du vrai ; le chrétien consommé lui-même sent quelquefois un mélange de honte naturelle dans le poids de son repentir, lorsqu'il porte le secret de son infirmité et de sa bassesse, non à l'homme, mais à Dieu, qui la connaît déjà et qui veut l'oublier ; il lui en coûte d'acheter à ce prix un pardon sans lequel il ne pourrait vivre. Et je croirai que des gens d'orgueil et d'enflure, affamés d'éloges, voudront, oseront, pourront se confesser devant moi ! je dis se confesser, se mettre à nu, montrer la plaie hideuse, le ver caché, l'opprobre du cœur ! Ils le voudraient, ils en auraient l'audace, qu'ils ne pourraient pas, par la raison qu'ils ne sauraient pas. La grâce de la lumière, c'est l'humilité. L'humble seul voit clair dans son âme, y connaît bien le germe et la racine du mal, ne trompe ni Dieu, ni les hommes, ni soi-même.

Donc, les auteurs qui prétendent raconter leur vie et mettre leur conscience au jour, quoi qu'ils en disent, n'étant pas des pénitents, ne se confessent pas et ne se racontent pas. Encore une fois, ils se vantent. Ils ne demandent pas à Dieu un pardon et aux hommes une indulgence dont ils ne croient nullement avoir besoin : ils demandent au public de les admirer ; d'admirer leur talent, d'admirer leur

génie, d'admirer leur caractère, d'admirer leur vertu, d'admirer jusqu'à leurs misères. Ils veulent éveiller un bruit d'applaudissements qui puisse couvrir, hélas ! « le bruit du clairon de l'abîme ».

Pour la morale, ces livres fatalement faux sont ce que l'on appelle de mauvais livres, d'autant plus mauvais que la séduction du talent et de l'émotion s'y joint plus volontiers à la séduction de l'exemple. L'homme dont les œuvres ont combattu le mal peut avoir de la peine à se justifier; celui qui a suivi ses passions s'excuse et se glorifie aisément. Son lecteur est d'ordinaire un complice qu'il absout, ou un néophyte qu'il encourage, ou un indifférent qu'il gagne. Quelle âme commune lira sans descendre de plusieurs degrés les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, où le vice a pourtant des caractères si abjects ? Ces aveux tranquilles ou fiers de choses dont il faut rougir; ce dédain de l'opinion ou cette espérance hardie de la suborner; ces aventures et ces enivrements de la jeunesse, rappelés avec une flamme impure; tous ces essors et toutes ces effronteries de la chair et de l'orgueil, étalés pièce à pièce, comme l'étoffe ordinaire de la vie et de toute vie, qu'est-ce que cela peut apprendre au vulgaire ? Rien, sinon que dans le chemin qui mène à la tombe, à l'inconnu, au néant peut-être, nous avons nos étapes régulières de plaisir, de travail, de dou-

leur, d'impuissance, indépendantes les unes des autres, à travers lesquelles l'homme, accablé d'ennuis et d'ennemis, n'a en définitive pour bien que la jouissance, pour loi que la liberté, pour maître que la mort.

Conclusion détestable, et la seule, pour le lecteur ordinaire, à tirer du livre de M. Hugo, tel que l'auteur l'a fait. Dans ces deux volumes, qui renferment vingt-cinq années d'une vie où le plaisir a eu sa part comme le travail et le combat, on rencontre l'accent de la douleur, jamais celui du repentir; et je n'y ai saisi qu'une fois la trace d'un frémissement de la conscience sous l'œil des anges, invisibles témoins de nos actions. Non pas que M. Hugo paraisse croire sérieusement à l'existence et à la présence des anges ; mais il a été chrétien, et ce sentiment si naturel et si poétique lui est resté. Des fantômes attristés lui apparaissent : Qui êtes-vous ? — Je suis ta mère. — Je suis ta sœur. — Je suis ta fille. — *Je suis celle à qui tu disais : Je t'aime.* — Je suis ton âme ! — Et il s'écrie, dans la confusion du pécheur :

Oh ! cachez-moi, profondes nuits !

La pièce, d'ailleurs assez mal venue, quoique d'une inspiration noble, est fort courte, et unique. Vingt-quatre vers, sur dix mille !

Cette saine impression ne se renouvelle pas. Les

vanteries et les forfanteries les plus outrées se multiplient, enchérissant toujours ; et vers la fin du livre, l'auteur arrive à se comparer au Christ !

J'ai sur ma tête des orfraies ;
J'ai sur tous mes travaux l'affront,
Aux pieds la foudre, au cœur des plaies,
L'épine au front.

J'ai des pleurs à mon œil qui pense,
Des trous à ma robe en lambeaux ;
Je n'ai rien à la conscience :
Ouvre *(-toi)*, tombeau.

Je n'ai rien à la conscience ! L'homme qui parle ainsi, chargé de cinquante-cinq années d'existence et de vingt ou trente volumes de littérature légère, ne s'est jamais sérieusement livré à l'examen de sa conscience ; et sa confession, en ce qui regarde le travail de l'âme, n'est qu'un roman.

Mais le roman peut éclairer l'histoire. C'est le mauvais service que ces faux sincères ont coutume de se rendre. Dans le portrait qu'ils tracent d'eux-mêmes, un œil pénétrant démêle sans peine les endroits flattés ; ces indications permettent de restituer la vraie figure. Ils y aident encore, sans le vouloir, par l'ingénuité amoureuse avec laquelle certaines difformités sont mises en lumière comme des beautés maîtresses. Je ne veux pas entreprendre un

travail qu'il faut laisser aux survivants ; mais une esquisse est permise et sera utile. *Les Contemplations* pourraient, par exemple, nous révéler la vraie cause de ce malheureux changement qui s'est fait dans les opinions de M. Hugo, et qui du drapeau monarchique et catholique, sous lequel il a premièrement paru, l'a d'abord conduit au panthéisme le plus déraisonnable, puis au socialisme le plus violent, puis enfin l'a plongé et comme noyé dans toutes les erreurs où nous le voyons.

III

M. Hugo, que toute critique exaspère, est particulièrement sensible à l'accusation d'apostasie politique et religieuse. Il s'échappe alors en rugissements de divinité blessée, injuriant ses agresseurs dans le style des héros d'Homère, autant du moins que la langue le permet ; et à cet égard, il a un français particulier qui permet beaucoup. En même temps, il tire vanité de ses transformations. Voici comment il s'en exprime, dans une réponse plus qu'impolie aux reproches d'un vieil ami de sa famille. Le morceau est de 1846, date suspecte, constituant un brevet de républicain de la veille, à quoi le poète ne prétendait pas encore officiellement deux ans plus tard :

. . . . . Oui, c'est cruel.
Ma raison a tué mon royalisme en duel.
Me voici jacobin. Que veut-on que j'y fasse?
Le revers du louis dont vous aimez la face
M'a fait peur. En allant librement devant moi,
En marchant, je le sais, j'afflige votre foi,
Votre religion, votre cause éternelle,
Vos dogmes, vos aïeux, vos dieux, votre flanelle,
Et dans vos bons vieux os, faits d'immobilité,
Le rhumatisme antique appelé royauté.
Je n'y puis rien...

A ces raisons solides, il ajoute qu'il a grandi, qu'il a vu les crimes des rois, le malheur des peuples, les développements de l'*Idée;* enfin, ce qu'ils ont coutume de dire! Mais, en le disant, il écume. Pourquoi cette fureur, si la chose est honorable et de facile explication? Est-ce le dépit d'entendre obstinément opposer l'erreur à la vérité? Quand il s'agit de vérité politique, d'une vérité qu'on a soi-même cherchée longtemps et trouvée tard, et qui compte parmi ses apôtres tant de bourreaux, la conviction même devrait s'exprimer avec plus de mesure. Mais soit! voilà le changement politique justifié. Ce sont les crimes de Louis XIV, les violences de Louis XVI, peut-être encore les iniquités de Charles X, qui, vers 1830, quand M. Hugo allait avoir trente ans, ont révélé à son âme droite les vertus de Saint-Just et les beautés de Robes-

pierre. Reste à expliquer l'apostasie religieuse.

Quelles réflexions, quelles longues études, quelles découvertes de l'intelligence, quels attraits de conscience et de cœur ont arraché M. Hugo du christianisme, pour le jeter dans le panthéisme, dans le matérialisme, dans l'illuminisme impénétrable où il s'agite présentement? La réponse ici est encore plus faible que sur la question politique; ou, pour mieux dire, il n'y a pas de réponse. L'amour de la liberté, l'amour du peuple, la miséricorde sans bornes envers tous les hommes et tous les êtres (les classiques et les monarchistes exceptés), ne sont pas de ces motifs sur lesquels on peut passer de la religion de Bossuet à celle des tables tournantes. Pourquoi donc M. Hugo a-t-il cessé d'être chrétien? J'interroge *les Contemplations :* j'y trouve l'énumération longue et fréquente des services que l'auteur a rendus à l'humanité depuis qu'il a quitté le christianisme :

J'ai, dans le livre, avec le drame, en prose, en vers,
Plaidé pour les petits et pour les misérables,
Suppliant les heureux et les inexorables ;
J'ai réhabilité le bouffon, l'histrion,
Tous les damnés humains, Triboulet, Marion,
Le laquais, le forçat et la prostituée ;
Et j'ai collé ma bouche à toute âme tuée,
Comme font les enfants, anges aux cheveux d'or,
Sur la mouche qui meurt, pour qu'elle vole encor.

Je me suis incliné sur tout ce qui chancelle,
Tendre, et j'ai demandé la grâce universelle ;
Et comme j'irritais beaucoup de gens ainsi,
Tandis qu'en bas, peut-être, on me disait : Merci!
J'ai recueilli souvent, passant dans les nuées,
L'applaudissement fauve et sombre des huées.
J'ai réclamé des droits pour la femme et l'enfant ;
J'ai tâché d'éclairer l'homme en le réchauffant ;
J'allais criant : Science ! écriture ! parole !
Je voulais résorber le bagne par l'école ;
Les coupables, pour moi, n'étaient que des témoins.
Rêvant tous les progrès, je voyais luire moins
Que le front de Paris la tiare de Rome.
J'ai vu l'esprit humain libre et le cœur de l'homme
Esclave ; et j'ai voulu l'affranchir à son tour,
Et j'ai tâché de mettre en liberté l'amour.
Enfin, j'ai fait la guerre à la Grève homicide ;
J'ai combattu la mort, comme l'antique Alcide ;
Et me voilà, marchant toujours, ayant conquis,
Perdu, lutté, souffert.....

J'entends là un homme qui ne veut pas se refuser justice ; j'y vois, si l'on veut, le cœur d'un philanthrope ; mais j'ignore toujours par quelle raison supérieure cet homme si tendre a abjuré la foi de Jésus-Christ, et pourquoi, à ses yeux,

....luit moins
Que le front de Paris la tiare de Rome.

Car enfin, Jésus-Christ n'a dédaigné rien de bas et d'infime, n'a été dur ni pour le publicain ni pour la

pécheresse, ni pour aucune *âme tuée;* et « la tiare de Rome » ouvrait des écoles avant que Paris fût éclairé au gaz et que M. Hugo criât : *Science! écriture! parole!* M. Hugo n'est pas l'inventeur de ces choses ; le christianisme les a pratiquées d'une façon plus logique, plus large, plus généreuse qu'il ne fait. Pour relever les laquais, M. Hugo abaisse les rois ; pour réhabiliter les prostituées, il diffame les reines ; l'immense tendresse qu'il porte aux histrions se change en fureur contre les autorités naturelles ; partout où il glorifie une bâtardise, il salit une légitimité : cette façon de miséricorde est incomplète et aventureuse ! Le Christ et la Tiare ont le cœur assez ample pour aimer aussi les honnêtes gens ; ils ne damnent pas un homme parce que cet homme est roi, ministre, grand seigneur, ou simplement possesseur d'un état civil régulier. L'on pourrait dire encore que le Christ et la Tiare ont travaillé, ont souffert, ont subi les huées et quelque chose de plus, pour *mettre en liberté l'amour;* c'est-à-dire, pour conquérir aux hommes le droit d'aimer Dieu et les hommes. Cette thèse, assurément, n'est pas insoutenable. Et s'il s'agissait d'un autre genre de charité, de l'institution phalanstérienne nommée la *liberté amoureuse*, ou du dogme que les protestants d'Amérique appellent le *libre amour*, M. Hugo n'avait qu'à réfléchir un instant pour découvrir que

ce culte, dont Marion Delorme fut prêtresse, d'abord, n'est pas nouveau ; ensuite, n'est pas de ceux que doivent propager les *penseurs* qu'affligent les misères humaines. Cela donnerait trop de prostituées à réhabiliter. Il faudrait finir par une réhabilitation pure et simple de la prostitution. Alors, comment « résorber le bagne par l'école » ?

Donc, M. Hugo, qui ne peut pas reprocher au christianisme d'avoir négligé les pauvres, ni les ignorants, ni même les pervers, ne peut pas davantage lui reprocher de n'avoir point affranchi l'amour ; et j'en reviens à ma question : Pourquoi M. Hugo a-t-il cessé d'être chrétien ?

A ce problème, que l'éloquence des solutions officielles laisse insoluble, les révélations, qui croient n'y pas toucher, font une réponse décisive.

Les deux premiers livres des *Contemplations*, le second surtout, intitulé : *l'Ame en fleur*, sont composés de pièces sans date, d'ailleurs dépouillées de tout voile, après la lecture desquelles aucun moraliste n'aura la moindre incertitude sur les causes de la défection religieuse de l'auteur. Ni la philosophie ni la science n'ont à en répondre ; la volupté toute seule a fait la besogne ; seule, elle a conquis le poète à l'incrédulité..., s'il a fallu le conquérir ! Car ici uniquement est le doute. Ces pièces plus qu'anacréontiques sont-elles de l'époque où M. Hugo chan-

tait la religion de sa mère[1], qui était aussi la religion du Roi? Alors il se disait chrétien sans l'être. Sont-elles d'une époque plus récente? Alors, avec la gloire, la tentation est venue : il a été faible, il a jeté le joug de la foi pour courir au plaisir ; ce joug jeté, il a trouvé qu'il ne fallait pas le reprendre :

Et j'ai tâché de mettre en liberté l'amour!

Ah! oui, et l'histoire est des plus communes. Ajoutons que le changement politique s'explique fort bien par le changement moral. Liberté d'un certain amour, amour d'une certaine liberté : la logique le veut, et toutes les vertus sont sœurs!

Quant à la liberté de l'amour, pour avouer que M. Hugo s'y entend, il suffit de lire ce livre deuxième, *l'Ame en fleur*. Quelle âme! et quelle fleur! Les poètes français, malgré leur éternelle abondance en ce genre, ont donné peu de pages où l'amour libre se montre avec plus de liberté. Je n'en connais pas qui ait eu l'idée de souiller autour de lui et en même temps que lui, par d'obscènes images, toute la nature, et de communiquer aux arbres, aux fleurs, aux plantes, le privilège humain de l'impudicité : grossière imagination, pillée du lourd dessinateur Grandville. Je me dispense des preuves : elles sont aussi

1. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* n'ayant pas encore paru, Louis Veuillot continuait de croire à la *mère Vendéenne*.

peu nécessaires que peu présentables. Les journaux n'ont pas négligé de publier, en façon de *réclames*, la plupart de ces pièces peu contemplatives. D'accord avec le flair des marchands, l'instinct des amis attendait succès de ce côté, et le public est assez averti. Il suffit que nous sachions comment M. Hugo a cessé d'être chrétien. Ce qui fera pour un grand nombre de lecteurs le principal attrait de son livre en est pour nous la clarté et la leçon.

L'apostasie est d'ailleurs entière. M. Hugo, si complaisant pour lui-même, semble néanmoins vouloir effacer de ses œuvres tout ce qui n'y porte pas ce double cachet de la liberté de l'amour et de l'amour de la liberté. Le premier livre des *Contemplations*, déjà plein de ces *fleurs de l'âme* trop odorantes, est significativement intitulé : *Aurore*. Ainsi, l'auteur veut désormais avoir commencé là, vers *Hernani* et *Marion Delorme;* et tout le reste est renié. Il a tort. La postérité miséricordieuse lui restituera les *Odes et Ballades*, en regrettant qu'il ait si fort dévié.

IV

Les deux premiers livres nous ont montré par quelle voie une intelligence bien douée abandonne le christianisme ; le recueil tout entier fait voir où

va l'esprit qui éteint cette lumière, dans quelles ténèbres il s'égare, à quel degré il peut perdre le sens moral. J'aborde avec répugnance une question que j'aurais voulu esquiver ; mais c'est surtout devant le faux qu'il est nécessaire de proclamer le vrai.

Ce recueil, dans lequel la note impure résonne et domine jusqu'à la fin, est dédié à une grande douleur, la plus aiguë que puisse éprouver le cœur de l'homme, la douleur paternelle. M. Hugo dépose ses *Contemplations* sur le tombeau de sa fille. Un livre tout entier est consacré à cette chère mémoire ; elle reparaît souvent dans les autres ; presque toujours elle y ramène l'accent attendri, les nobles pensées, les beaux vers. Or, conçoit-on cela, qu'un homme ayant eu le malheur d'écrire de vingt-cinq à trente ans (c'est déjà tard !) des pièces libertines, subisse, à cinquante ans passés, la tentation de donner au public ces *Juvenilia*, et ne se contente pas de les donner en effet, mais les accole au souvenir de sa fille morte, les étale sur ce tombeau ? Je ne sais pas si l'histoire littéraire fournit une preuve aussi choquante de la proverbiale faiblesse des écrivains pour leurs plus indignes productions ; mais j'ose affirmer que le sentiment chrétien aurait préservé M. Hugo de commettre une indécence qui étonne également le cœur et l'esprit.

Pour ne considérer la chose qu'au moindre point

de vue, la loi de l'unité, si essentielle et qui doit régir même un recueil de poésies, est ici trop brutalement violée. Je ne sais plus où j'en suis, quand on me fait passer de ces dialogues et de ces hennissements dans les bois, à ces monologues et à ces gémissements dans les cimetières ; quand la voix qui vient de chanter la chanson de Gnide avec une mimique effrontée, entonne tout à coup le *Dies iræ* et le *De profundis*. A qui ai-je affaire ? êtes-vous le même homme ? Vous avez beau me dire : Les bois, ce sont les joies d'*autrefois ;* le cimetière, c'est la douleur d'*aujourd'hui. Autrefois* et *aujourd'hui* se mêlent dans votre livre ; c'est *aujourd'hui* que vous évoquez *autrefois*. Je ne comprends pas comment cet *aujourd'hui* douloureux peut donner le main à cet *autrefois* scandaleux ; comment la bacchante débraillée vient se rouler sur le saint linceul ; comment la vision funèbre n'a pas fait évanouir l'apparition lascive ; comment des yeux si remplis des larmes du cœur peuvent contempler et nous montrer des tableaux si souillés du vin des sens. Enfin, vous me gâtez vos pleurs ! Votre douleur perd son éloquence en paraissant perdre sa sincérité ; je veux m'affliger avec vous, et vous m'irritez contre vous. Dérouté par ce heurt insupportable, entendant grincer à mon oreille ces grelots d'une jeunesse surmenée, je me demande si je ne suis pas tout

simplement au spectacle, devant un acteur qui s'est piqué d'étaler son habileté dans deux rôles contraires. Oh! le mauvais calcul à cette vanité littéraire, la plus pauvre des vanités humaines, d'oser se produire jusque dans ces choses sacrées, d'oublier que la douleur et la mort ont une pudeur plus délicate, veulent s'envelopper de voiles plus épais encore qu'il n'en faut jeter sur le plaisir! Les mélancoliques et les inconsolés de la première phase romantique étaient déjà déplaisants avec leurs attendrissements sur eux-mêmes à propos de rien; mais cette pose sur une vraie tombe, cet appareil dans le vrai deuil, ces vraies larmes mises en fiole et ces fioles mises en vente pêle-mêle avec les bouquets à Iris et à Margoton, cela est d'un effet indicible, et tel que probablement rien de semblable ne se verra plus.

La défaillance du sentiment chrétien, qui laisse place à cet odieux mélange dans la douleur, se manifeste encore par l'absence de la résignation. La lyre de M. Hugo n'a pas cette belle corde, et l'un des plus profonds échos du cœur lui reste fermé. Malgré tout, nous sommes ainsi faits, nous tenons cette grâce du baptême, que nos sentiments sont encore chrétiens quand nos esprits ne le sont plus. Sur l'honneur, sur les saintes tendresses, sur les profondes douleurs, nous ne comprenons, nous ne

goûtons que les impressions chrétiennes. Là où elles ne parlent pas, l'âme ne vibre pas; et les pensées plus ou moins ingénieuses qui l'ont amusée un moment ne tardent guère à lui devenir importunes. En tout, l'âme chrétienne s'est fait un glorieux besoin du vrai. Dans cette situation si relevée, la résignation est l'aspect le plus sympathique et l'accent nécessaire de la douleur. L'homme frappé d'en bas dédaigne de se plaindre; celui qui est frappé d'en haut n'en a pas le droit. S'il descend au désespoir, s'il y reste, c'est une âme faible; s'il s'y complaît, il n'est plus désespéré. Le soldat qui regretterait trop de mourir, ou qui chercherait trop à tirer parti de ses blessures, semblerait indigne de les avoir reçues. La souffrance est le lot de la vie; et la vie en a-t-elle un meilleur? L'homme qui souffre et qui ne se refuse pas obstinément à l'action de Dieu dans son cœur savoure les clartés de ce mystère de miséricorde. La douleur, c'est l'expiation; l'expiation, c'est le pardon; le pardon, c'est la force et la lumière. Quiconque a vraiment prié sur un tombeau l'a senti plein d'espérances, et s'est rempli de courage pour le restant de sa tâche en ce monde. Ainsi la douleur est le don de Dieu, le désespoir est la faute de l'homme. Relève-toi! Dieu te tend la main. Assurément, tout chrétien plaindra l'homme qu'il voit dans le désespoir; mais cet homme y est par

sa faute. Et qu'est-ce que c'est que le désespoir qui s'étale en pompe aux yeux du monde, qui se fait voir, qui compte une à une toutes ses épines, qui donne à peindre tous les plis de son manteau? Hélas! hélas! des poses sur la croix!

Et comme ce désespoir théâtral n'exprime pas la grande et belle vérité de la nature, il attendrit peu. Ses déclamations pleines de notes fausses éveillent une pitié qui n'est pas celle où il prétend. La compassion accordée à la maladie est bien éloignée de cette tendresse, de ce respect, de cette sympathie qu'inspire la douleur, partout où elle se montre avec le caractère auguste de la résignation. La résignation est-elle l'oubli? est-elle l'insensibilité? est-elle l'affaissement stupide du cœur sous la main de Dieu qui l'écrase? Rien de tout cela, et tout au contraire! C'est la courageuse et sublime correspondance de la faible créature aux desseins les plus élevés du Créateur tout-puissant; le *fiat* souverain par lequel ce cœur déchiré, mais en même temps épuré, s'associe aux volontés que Dieu lui manifeste sur lui-même, comme s'il en avait la pleine intelligence et que ses larmes lui apparussent déjà resplendissantes de l'éclat qu'elles auront dans le ciel. Il consent, il acquiesce au coup qui le broie, il le reconnaît juste et sage, il le devine miséricordieux; par un effort dont il s'étonne, il s'élève non pas seulement jus-

qu'à le bénir, mais jusqu'à l'aimer. Sur le bord de la tombe, il a une révélation de l'impuissance de la mort, parce que la mort n'a pu lui prendre que sa joie et lui a laissé son amour. Ainsi le chrétien qui souffre est moins un homme que Dieu a frappé, qu'un homme à qui Dieu a parlé. Dieu ne parle que d'éternelle espérance et d'éternelle tendresse! Et le père qui a vu mourir ses enfants sait bien qu'il ne les a pas perdus, et que ses morts ne sont pas morts; et en attendant qu'il les revoie, il entend cette parole d'amour infini qui consolait la femme stérile : *Cur fles? et quare non comedis? Numquid non ego melior tibi sum quam decem filii?*

En littérature comme en tout, suivant que l'on s'écarte ou que l'on se rapproche de la vérité chrétienne, on s'écarte ou l'on se rapproche dans la même mesure de toute vérité et de toute beauté. M. Hugo nous en donne des exemples que je voudrais plus nombreux d'un côté, plus rares de l'autre. Je regrette de ne pouvoir produire au long ceux que j'admire; je me plais du moins à les indiquer. On a beau devenir philosophe, démocrate, sensualiste, encombrer sa raison de systèmes ahuris et entretenir dans son cœur, avec une persévérance ingrate, malgré les avertissements de Dieu, toutes les passions qu'il faudrait en exclure : un homme né Français et chrétien ne parvient guère à se dénaturer

assez pour ne rien retenir du christianisme. M. Hugo n'a pas eu ce malheur, réservé aux sophistes de profession. La sensation a plus d'empire chez lui que tout le reste : lorsqu'elle est bonne, le chrétien reparaît. Alors, et jusqu'à ce qu'il survienne quelque accident de l'esprit ou de la rime, les bons et beaux vers coulent de source et vont à l'âme, comme tout ce qui vient de l'âme. J'en citerai quelques-uns, le plus qu'il me sera possible :

L'humble enfant que Dieu m'a ravie,
Rien qu'en m'aimant savait m'aider ;
C'était le bonheur de ma vie
De voir ses yeux me regarder.

Elle faisait mon sort prospère,
Mon travail léger, mon ciel bleu.
Lorsqu'elle me disait : Mon père,
Tout mon cœur s'écriait : Mon Dieu !

Cette note pure revient presque toujours dans l'atmosphère sereine des affections de famille :

Oh ! que de soirs d'hiver radieux et charmants,
Passés à raisonner langue, histoire et grammaire ;
Mes quatre enfants groupés sur mes genoux, leur mère
Tout près ; quelques amis groupés au coin du feu :
J'appelais cette vie être content de peu !

J'essayais tout à l'heure de rendre compte de cette haute vertu que l'on appelle la résignation. Écoutez-en une peinture divine :

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire !
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire,
Que vous avez brisé.

Je viens à vous, Seigneur, confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent.

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme
Ouvre le firmament ;
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement.

Je conviens à genoux que vous seul, père auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu ;
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu !

Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive
Par votre volonté.
L'âme de deuil en deuil, l'homme de rive en rive
Roule à l'éternité . . . . . .

Dès qu'il possède un bien, le sort le lui retire ;
Rien ne lui fut donné dans ses rapides jours,
Pour qu'il s'en puisse faire une demeure, et dire :
C'est ici ma maison, mon champ et mes amours !

Il doit voir peu de temps tout ce que ses yeux voient ;
Il vieillit sans soutiens.
Puisque ces choses sont, c'est qu'il faut qu'elles soient ;
J'en conviens, j'en conviens !

. . . . . .

Dans vos cieux, au delà de la sphère des nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant,
Peut-être faites-vous des choses inconnues,
Où la douleur de l'homme entre comme élément...

Il n'y a pas de plus beaux vers dans la langue française, ni dans la langue chrétienne. Malheureusement, cette veine magnifique s'ouvre rarement et s'épuise vite. La pièce même que je cite ne se soutient pas dans ce ton vrai. Elle dégénère en récriminations, où le poète oppose ses travaux, ses services, sa justice enfin, à l'impénétrable volonté de Dieu. La lumière s'affaiblit, l'accent baisse; l'esprit, avec un goût douteux, parle à la place du cœur :

Je vous supplie, ô Dieu! de regarder mon âme
Et de considérer
Qu'humble comme un enfant et doux comme une femme,
Je viens vous adorer!

Considérez encore que j'avais, dès l'aurore,
Travaillé, combattu, pensé, marché, lutté,
Expliquant la nature à l'homme qui l'ignore,
Éclairant toute chose avec votre clarté;

Que j'avais, affrontant la haine et la colère,
Fait ma tâche ici-bas;
Que je ne pouvais pas m'attendre à ce salaire,
Que je ne pouvais pas

Prévoir que vous aussi, sur ma tête qui ploie,
Vous appesantiriez votre bras triomphant,

Et que, vous qui voyez combien j'ai peu de joie,
Vous me reprendriez si vite mon enfant.

Impossible au lecteur, en écoutant ce cri étrange, de ne pas se reporter à tout ce qu'il vient de lire dans *les Contemplations*, de ne pas se rappeler les scandales de *l'Amé en fleur*, de ne pas voir reparaître les autres œuvres du poète; impossible d'oublier ce que M. Hugo lui-même a dit de ses efforts en faveur de la langue française, qui ont pris une si grande part de sa vie et de ses facultés :

Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire.
Plus de mot sénateur! plus de mot roturier!
Je fis une tempête au fond de l'encrier,
Et je mêlai, parmi les ombres débordées,
Au peuple noir des mots l'essaim blanc des idées.
. . . . . .
.... Je montai sur la borne Aristote,
Et déclarai les mots égaux, libres, majeurs.
Tous les envahisseurs et tous les ravageurs,
Tous ces tigres, les Huns, les Scythes et les Daces,
N'étaient que des toutous auprès de mes audaces....
Je nommai le cochon par son nom...
J'ôtai, du cou du chien stupéfait, son collier
D'épithètes ; dans l'herbe, à l'ombre du hallier,
Je fis fraterniser la vache et la génisse ;
L'une étant Margoton et l'autre Bérénice.
Alors l'ode, embrassant Rabelais, s'enivra ;
Sur le sommet du Pinde on dansait *Ça ira !*
Les neuf Muses, seins nus, chantaient *la Carmagnole*...

Je violai du vers le cadavre fumant,
J'y fis entrer le chiffre.....
Jours d'effroi ! les Laïs devinrent des catins ;
Force mots, par Restaut peignés tous les matins,
Et de Louis quatorze ayant gardé l'allure,
Portaient encor perruque ; à cette chevelure,
La Révolution, du haut de son beffroi,
Cria : « Transforme-toi ! c'est l'heure. Remplis-toi
« De l'âme de ces mots que tu tiens prisonnière ! »
Et la perruque alors rugit, et fut crinière.
J'affichai sur Lhomond des proclamations.
On y lisait.....
« .....Voyez, la strophe a des bâillons !
« L'ode a des fers aux pieds, le drame est en cellule.... »
Boileau grinça les dents ; je lui dis : Ci-devant,
Silence ! et je criai dans la foudre et le vent :
Guerre à la rhétorique et paix à la syntaxe !
Et tout quatre-vingt-treize éclata. Sur leur axe
On vit trembler l'athos, l'ithos et le pathos.
Les matassins, lâchant Pourceaugnac et Cathos,
Poursuivant Dumarsais dans leur hideux bastringue,
Des ondes du Permesse emplirent leur seringue.....

C'est là, en effet, l'œuvre capitale de M. Hugo [1] ; et franchement, on ne peut guère appeler cela « expliquer la nature à l'homme qui l'ignore », et « éclairer toute chose avec la clarté de Dieu ». Il n'y a pas besoin d'être dévot pour comprendre que si

1. Notons cependant qu'il fut, ici comme en tout, copiste plutôt qu'initiateur. D'autres s'étaient mis avant lui à cette besogne ; mais ce fut lui qui la fit avec le plus d'éclat et de succès.

l'auteur de *Marion Delorme* n'a rien à se reprocher, Dieu néanmoins ne lui doit pas plus qu'aux autres hommes. Cette pensée vient tout de suite au lecteur, quand le poète dit familièrement à Dieu : « Je ne pouvais m'attendre au salaire que vous m'avez donné ! » Et voilà comment une belle ode, née du sentiment e plus sympathique, écrite d'un style noble et nullement révolutionnaire, est tout à coup gâtée par des outrecuidances qui n'auraient pas même tenté un esprit chrétien. Sorti du ton, le poète n'y rentre plus ; il tombe dans la fausse naïveté, aussi fâcheuse que la fausse sensibilité :

> Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires,
> Seigneur !

Une autre pièce assez pauvre, adressée à une mère qui a perdu son fils, finit par cette pointe :

> Hélas ! vous avez donc laissé la cage ouverte,
> Que votre oiseau s'est envolé !

Trop d'esprit, pas assez d'esprit !

V

J'ai montré ce que l'homme perd du côté des sentiments, lorsque, pour laisser croître en lui certaines « fleurs de l'âme » qui sont vraiment des fleurs de ténèbres, il diminue ou supprime la lu-

mière du christianisme. Les lacunes et le chaos que cette obscurité crée dans son esprit sont indescriptibles; mais M. Victor Hugo semble avoir écrit *les Contemplations* pour en donner une peinture. Cette idée même lui apparaît. Dans une pièce à peu près inintelligible, dont la plupart des strophes sont de véritables bouts-rimés, le cri de la conscience passe à l'improviste :

Oui, mon malheur irréparable,
C'est de pendre aux deux éléments :
C'est d'avoir en moi, misérable,
De la fange et des firmaments !

Hélas ! hélas ! c'est d'être un homme ;
C'est de songer que j'étais beau,
D'ignorer comment je me nomme,
D'être un ciel et d'être un tombeau !

C'est d'être un forçat qui promène
Son vil labeur sous le ciel bleu ;
C'est de porter la hotte humaine,
Où j'avais vos ailes, mon Dieu !

Et la hotte est pleine ! On y trouve de l'or, mais mêlé de gravier ; des perles, mais avec l'huître ; des pièces de riche étoffe, mais tachées, fripées, déchirées, et dont les plus pures semblent avoir traîné dans une nuit de mardi-gras. Il faut parfois remuer longtemps ce fouillis avant de découvrir quelque

fugitive indication de beauté. M. Hugo dit tout, nie tout, croit tout, et ne rend compte de rien du tout. Quoiqu'il appartienne formellement à la démocratie et au panthéisme, on ne tirera jamais de son livre autre chose que des contradictions palpables. « Le poète, dict Platon, assis sur le trépied des Muses, verse de furie tout ce qui luy vient en la bousche, comme la gargouille d'une fontaine, sans le ruminer et poiser ; et luy eschappe des choses de diverses couleurs, de contraire substance et d'un cours rompu [1]. » Platon avait fait un recueil des vers d'Homère pour et contre la vertu, et il ajoutait : Quand vous verrez dans les poètes de grandes et admirables sentences, faites-les raisonner là-dessus; vous verrez qu'ils ne les entendent pas. « On voit dans Virgile, dit Bossuet, le vrai et le faux également étalés. Il trouve à propos de décrire dans son Énéide l'opinion de Platon sur la pensée et l'intelligence qui animent le monde ; il le fera en vers magnifiques. S'il plaît à sa verve poétique et au feu qui en anime les mouvements de décrire le concours d'atomes qui rassemble fortuitement les premiers principes des terres, des mers et du feu, et d'en faire sortir l'univers, sans qu'on ait besoin pour les arranger du secours d'une main divine, il

1. Montaigne, *Essais,* liv. III.

sera aussi bon épicurien dans une de ses églogues que bon platonicien dans son poème épique. Il a contenté l'oreille ; il a étalé le beau tour de son esprit, le beau son de ses vers et la vivacité de ses expressions : c'est assez à la poésie ; il ne croit pas que la vérité lui soit nécessaire[1]. » Cela est écrit pour M. Hugo, avec cette différence qu'il prend pardessus le marché des airs de révélateur, près desquels l'assurance de nos philosophes paraît modestie.

Je n'entreprendrai pas d'énumérer les contradictions de notre poète : elles se choquent de page à page, souvent de strophe à strophe. Il chante avec cynisme l'ivresse des sens, et il pleure les misères du peuple. Il maudit l'égoïsme, et il tâche de « mettre en liberté l'amour », doctrine bien favorable aux pauvres, tant qu'il y aura des riches ; et lorsqu'il n'y aura plus ni riches ni pauvres, ce sera encore plus joli pour les « droits de la femme et de l'enfant » ! Il s'attendrit sur toutes les faiblesses, il déclame contre toutes les ignorances, et il renie la religion qui donne aux faibles autant d'esclaves et aux ignorants autant d'instituteurs qu'elle a de vrais fidèles ; on dirait qu'il n'a jamais vu une Sœur de charité. Il étale le faste de ses miséricordes ; les

1. *Traité de la concupiscence.*

coupables ne sont à ses yeux que des témoins de la mauvaise organisation des sociétés, et sans doute de la fausseté des croyances. Il réhabilite le forçat, la prostituée et « toute âme tuée » ; mais il déborde en injures sordides contre les classiques, les dévots, les monarchistes et tous ceux qui contestent ses opinions ou critiquent son talent : point d'amnistie pour ces pervers ! Ce n'est rien encore. Sa philanthropie se complique du mépris le moins déguisé pour l'espèce humaine. Il y a sans doute quelques êtres choisis à qui il témoigne de l'estime : il rend hommage publiquement aux mérites de trois ou quatre écrivains qui lui ont adressé des dédicaces ; mais, au fond, il n'a d'admiration sentie que pour les bêtes : diverses pièces sont dédiées à l'araignée, au chien, au bœuf, aux oiseaux ; il donne un vers au crapaud :

Pleurez sur le crapaud, pauvre monstre aux doux yeux.

Rencontrant un lion à la foire, il lui dit quantité de choses illustres, et finit par trouver le regard de l'homme tout à fait inférieur à celui de la brute, laquelle

Porte en son œil calme, où l'infini commence,
Le regard éternel de la nature immense.

Le chef-d'œuvre de ce genre est la pièce intitulée *la Chouette*. Une chouette clouée à une porte lui

rappelle (je souffre d'être condamné à le répéter)

> Jésus, cette chouette immense
> De la lumière et de l'amour !

La vénération exclusive pour les animaux est en contradiction avec la philanthropie ; mais elle est un point pratique de la religion où M. Hugo s'est arrêté, et il faut le reconnaître logique en cela. L'homme qui admet la transmigration des âmes doit respecter tout ce qui marche à quatre pattes, tout ce qui rampe, mugit, clapit ou beugle, puisque c'est un pénitent, et peut-être un aïeul.

Malgré la métempsycose pourtant, et malgré la comparaison indécente que je viens de citer, et qui n'est pas la seule, je ne veux pas laisser croire que M. Hugo se plaît à insulter la personne de Notre-Seigneur. Il se contente de nier sa divinité, et encore pas tout à fait et pas pour toujours. Il le place d'ailleurs au rang le plus honorable suivant lui, entre Socrate, Platon, *Jean Huss*, Michel-Ange, *Robespierre*, Galilée, etc. Il a même fait quatre vers pour écrire aux pieds du crucifix. On les trouve après les *obscœna* du premier volume.

Rien ne peut donner une idée de ce tohu-bohu. L'excès du ridicule s'y mêle à l'excès du dégoût. On sort des fredaines de Trissotin pour entrer dans les méditations de Matthieu Garo. Le poète agite tous

ces problèmes profonds des profonds penseurs qui ne savent pas le catéchisme : pourquoi ceci ? pourquoi cela ? pourquoi des pauvres et des riches ? pourquoi des malheureux ? pourquoi des injustes ? pourquoi le père de famille affamé qui vole un pain est-il condamné par le boulanger qui s'est enrichi à vendre le pain à faux poids ? et mille questions de cette nature. Il prend en grand appareil le microscope, et il découvre... un bœuf ! Ses curiosités le précipitent dans des énumérations qui ne finissent plus, dans des incohérences inimaginables ; on se demande s'il a jamais fait la distinction du bien et du mal, ou si simplement la rime lui porte au cerveau. Cette pensée vient surtout lorsqu'il défile le chapelet de ses grands hommes, artistes et penseurs, parmi lesquels apparaît rarement un nom chrétien. Voici quelques vers d'un discours sur la vertu, adressé par le poète à ses enfants. Il a déjà nommé Caton, Dante, Campanella et Jeanne d'Arc :

J'ai vu Thomas Morus, Lavoisier, Loiserolle,
Jane Grey, bouche ouverte ainsi qu'une corolle ;
Toi, Charlotte Corday ; vous, madame Roland ;
Camille Desmoulins, saignant et contemplant ;
Robespierre à l'œil froid, Danton aux cris superbes ;
J'ai vu Jean qui parlait au désert ; Malesherbes,
Egmont, André Chénier, rêveur des purs sommets ;
Et mes yeux resteront éblouis à jamais
Du sourire serein de ces têtes coupées.

Thomas Morus et Camille Desmoulins ! Loiserolle, le martyr de l'amour paternel, et Danton, le septembriseur ! et, comme si ces brutalités ne suffisaient pas, saint Jean-Baptiste et Robespierre ! le même sourire sur les lèvres qui n'ont laissé passer que la prière et la vérité, et sur les lèvres qui ont vomi le blasphème et sucé le sang ! Misère et honte ! M. Hugo s'est bien trompé, s'il a cru que de pareilles assimilations paraîtraient hardies et que l'on n'y verrait pas la servilité du révolutionnaire. Ces noms odieux, encore plus souillés que sanglants ; ces noms de *bourreaux barbouilleurs de lois*, de penseurs qui ne savaient réfuter leurs adversaires qu'avec la guillotine, de cuistres devenus assassins après avoir fait de mauvaise prose et de mauvais vers, M. Hugo ne peut pas les vénérer ; il se diffame lorsqu'il prétend qu'il les vénère. Mais ce sont les saints de sa religion politique, et il adore. Dans ses prosternations, il nous montre son collier : Allez ! homme libre ! injuriez les rois, les papes, les prêtres, les simples honnêtes gens ; faites de l'esprit, quand vous pourrez, contre les marquis, contre les dévots, contre les classiques ; houspillez Racine, Boileau, Vaugelas : mais vous encenserez le vertueux Camille, le superbe Danton, le pur Saint-Just, le roi, le pontife, le penseur Robespierre. Debout devant la tiare de Rome, à plat ventre de-

vant sainte Guillotine de Paris ! Vous ferez cela, parce qu'un millier de bandits qui le font vous excommunieraient si vous ne le faisiez point. Et maintenant, continuez de poser à Dieu et aux hommes vos *pourquoi* sur l'existence du mal en ce monde et sur les complaisances effroyables de la conscience humaine !

Notez que, dans cette même pièce, il y a des pensées vraies, élevées, magnifiques, exprimées en très beaux vers. Je me rappelle le mot de Platon, cité par Bossuet, et je me demande si ce sont les sentences admirables ou les sentences abominables, les vers pour la vertu ou les vers contre la vertu, que le poète n'entend pas ? Je crois que le plus souvent il n'entend bien ni les uns ni les autres.

VI

Un regard sur son inextricable théogonie nous convaincra qu'il est loin d'avoir la pleine intelligence de tout ce qu'il verse.

Il ne pose pas seulement des problèmes, il donne aussi des solutions : il en a de deux sortes, les unes d'un grotesque achevé, les autres d'une impiété horrible, mais qui, je l'espère, ne seront pas devant Dieu sans quelque excuse d'infirmité.

Un ami le questionne sur son culte :

Hermann me dit : — Quelle est ta foi ? quelle est ta Bible ?
Parle. *Es-tu ton propre géant ?*.....

Si tu n'es pas une âme en l'abîme engloutie,
Quel est donc ton ciboire et ton eucharistie ?
Quelle est donc la source où tu bois ?

Le poète se tait d'abord, et finit par répondre : *Je prie.* — Dans quel temple ? demande Hermann. Où vas-tu à la messe, à qui te confesses-tu ?

L'Église, c'est l'azur, lui dis-je ; et quant au prêtre... —
En ce moment le ciel blanchit.

La lune à l'horizon montait, hostie énorme.
Tout avait le frisson, le pin, le cèdre et l'orme ;
Le loup, et l'aigle, et l'alcyon !
Lui montrant l'astre d'or sur la terre obscurcie,
Je lui dis : — Courbe-toi, Dieu lui-même officie,
Et voici l'élévation.

La pièce est intitulée : *Religio,* et il ne faut pas croire que M. Hugo veut rire. Hermann ne répond rien. Il est convaincu. Cependant M. Hugo lui-même adore-t-il la lune ? Je ne crois pas. Il adore moins que cela : il adore tout.

Dans un autre endroit, il décrit un enfer à faire mourir de rire. C'est la peinture de la vie purgative, d'après les données de la métempsycope. On y est pierre, plante, animal, outil, etc., suivant les vices et les crimes dont on a négligé de se confesser

et de demander l'absolution... à la lune. Après cette énumération, le poète, se prenant de pitié pour les damnés, exhorte à prier pour eux. Qui prier? et pourquoi? N'importe :

Pleurez sur l'araignée immonde, sur le ver,
Sur la limace au dos mouillé comme l'hiver,
Sur le vil puceron qu'on voit aux feuilles pendre,
Sur le crabe hideux, sur l'affreux scolopendre,
Sur l'effrayant crapaud, pauvre monstre aux doux yeux,
Qui regarde toujours le ciel mystérieux!
Plaignez l'oiseau de crime et la bête de proie :
Ce que Domitien, César, fit avec joie,
Tigre, il le continue avec horreur. Verrès,
Qui fut loup dans la pourpre, est loup dans les forêts...
Penchez-vous attendri! versez votre prière!
La pitié fait sortir des rayons de la pierre.
Plaignez le louveteau, plaignez le lionceau.
La matière, affreux bloc, n'est que le lourd monceau
Des effets monstrueux, sortis des sombres causes.
Ayez pitié! Voyez les âmes dans les choses.
Hélas! le cabanon subit aussi l'écrou :
Plaignez le prisonnier, mais plaignez le verrou;
Plaignez la chaîne au fond des bagnes insalubres;
La hache et le billot sont deux êtres lugubres :
La hache souffre autant que le corps; le billot
Souffre autant que la tête : ô mystères d'en haut!...

J'aurais voulu savoir quelle est la part, dans cette seconde vie, des belles têtes coupées dont il a été question plus haut. Que devient Loiserolle? a-t-il

encore le même sort que Danton? Si Verrès est loup, et Domitien tigre, Saint-Just est-il agneau et Robespierre colombe? Mais M. Hugo n'a pas jugé à propos d'en instruire les profanes. On sait combien il estime le lion : pourquoi donc veut-il qu'on plaigne le lionceau? est-ce parce qu'il n'a encore mangé personne? Mystères d'en haut!

Quoi qu'il en soit, ces êtres punis sont devenus prodigieusement sensibles. Il y a des moments d'attendrissement universel :

Parfois on voit passer dans ces profondeurs noires
Comme un rayon lointain de l'éternel amour :
Alors l'hyène Atrée et le chacal Nimour,
Et l'épine Caïphe et le roseau Pilate,
Le volcan Alaric à la gueule écarlate,
L'ours Henri huit, pour qui Morus en vain pria,
Le sanglier Sélim et le porc Borgia,
Poussent des cris vers l'Être adorable ; et les bêtes
Qui portèrent jadis des mitres sur leurs têtes,
Les grains de sable rois, les brins d'herbe empereurs,
Tous les hideux orgueils et toutes les fureurs,
Se brisent; la douceur saisit le plus farouche ;
Le chat lèche l'oiseau, l'oiseau baise la mouche ;
Le vautour dit dans l'ombre au passereau : Pardon!
Une caresse sort du houx et du chardon ;
Tous les rugissements se fondent en prières ;
On entend s'accuser de leurs forfaits les pierres ;
Tous ces sombres cachots qu'on appelle des fleurs
Tressaillent ; le rocher se met à fondre en pleurs ;

Des bras se lèvent hors de la tombe dormante ;
Le vent gémit, la nuit se plaint, l'eau se lamente,
Et, sous l'œil attendri qui regarde d'en haut,
Tout l'abîme n'est plus qu'un immense sanglot.

Poésie ! dites-vous : l'on est accoutumé à ne pas voir marcher d'accord la rime et la raison ; et cet enfer, pour ne pas valoir celui du Dante, a pourtant son intérêt de curiosité. Oui, mais continuez, et vous allez vous heurter au blasphème. L'attendrissement universel est le prologue de la réconciliation universelle. On verra les hydres sortir des gouffres avec des étoiles au front ; les cornes se changeront en auréoles ; les griffes tiendront des palmes ; les damnés monteront au ciel, Bélial en tête ; enfin, Jésus embrassera Bélial, *son frère*, et le conduira vers Dieu :

Tous deux seront si beaux, que Dieu, dont l'œil flamboie,
Ne pourra distinguer, père ébloui de joie,
Bélial de Jésus !

J'espère toujours que M. Hugo ne sait pas ce qu'il dit ; et, s'il le sait, j'espère que quelque bon mouvement de son âme le fera repentir. En attendant, voilà ce qu'imaginent ces fiers esprits pour qui les enseignements de l'Église ne sont ni assez grands, ni assez lumineux, ni assez tendres ! C'est toujours le même fond. Il leur faut des mystères que l'on ne

puisse pas croire, afin qu'aucune morale n'y trouve de sanction, et qu'aucune passion n'y rencontre de frein. Le système religieux de M. Hugo paraît plus absurde que beaucoup d'autres, à cause de son talent particulier pour dire brutalement les choses. Il atteint néanmoins très bien le but. Je suppose qu'il ait des fidèles : ils pourront, comme Tartufe, s'accuser d'avoir tué une puce ; mais le moyen à Verrès de s'empêcher d'être loup, à Henri VIII de s'empêcher d'être ours, et à toute âme humaine de se prolonger *en fleur* jusqu'à la dernière caducité ? Je mets les choses au mieux : le méchant craindra d'être, après sa mort, tigre, hyène ou serpent. Pourquoi le craindra-t-il ? Je l'ignore. Je crois qu'il serait plus effrayé de devenir brebis ou tourterelle. Mais enfin, outre qu'il n'en sera jamais bien sûr et qu'il ne peut s'empêcher d'être méchant, l'étant par fatalité, en expiation d'une vie antérieure dont il n'a pas conscience, que lui importe la punition, puisque tout doit finir par un embrassement général où Dieu ne distinguera plus Bélial de Jésus ? Donc, songeons à nos plaisirs, à notre gloire, à notre puissance ; écharpons nos ennemis, et mettons en liberté l'amour !

M. Victor Hugo, ce grand ami du peuple, pose ainsi les principes de la tyrannie, laquelle n'a d'autre mobile que la satisfaction des passions de l'individu.

Un vrai chrétien ne peut pas être un tyran, un saint ne saurait être un maître dur. Toutes les vertus, toutes les sagesses, excepté la vertu et la sagesse catholiques, paraïssent, couronne en tête, dans les catalogues de la tyrannie. Le Christ est venu pour les petits et pour les pauvres. Tout ce qui s'est éloigné du Christ a foulé les petits et méprisé les pauvres, et rejeté sur eux le fardeau dont le Rédempteur a voulu les délivrer. Ils portent le poids des révolutions, le poids des corruptions, le poids même des splendeurs publiques dans les sociétés qui brisent avec le Christ. Toute action antichrétienne est un fouet qui meurtrit cette pauvre chair, toute doctrine antichrétienne un poison qui la tue. La Révolution française a massacré quelques milliers de riches, elle a fait une boucherie de plusieurs millions de pauvres : ils ont fourni plus que les riches eux-mêmes à la consommation de l'échafaud. Quand vous les enivrez d'impiété, vous les enivrez pour les voler. Dès qu'ils ont perdu la foi, leurs filles sont dévorées par ce Minotaure que vous appelez la liberté de l'amour; vous trouvez parmi eux ces esclaves qui, dans nos villes, demandent un gain misérable à d'infâmes travaux. Si votre ridicule doctrine de la transmigration des âmes pouvait s'établir, ce serait par le massacre de tous les chrétiens ; et si Dieu permettait qu'une fois ce sang de vie fût in-

fécond, sur la terre qu'il aurait arrosée en vain pulluleraient des nations de parias. L'hérésie, l'incrédulité, le progrès philosophique, tirent du peuple des bras pour la révolte, des corps pour la débauche, des machines pour l'industrie; le christianisme en tire des prêtres, des missionnaires, des frères et des sœurs de Charité, auxquels il confie le gouvernement des âmes, la défense de la conscience humaine, le flambeau de l'apostolat, l'éducation et le service des pauvres : c'est-à-dire, tout ce qu'il y a de plus saint et de plus auguste sur la terre. Vous aboyez au prêtre et vous vantez de réhabiliter l'histrion et la prostituée. Le prêtre ne les réhabilite pas dans leur état d'abjection, qu'il condamne; mais il les en retire. Il a sur les lèvres la parole qui les éclaire, dans le cœur le sentiment qui les plaint, dans les mains l'eau qui les purifie. C'est le prêtre qui visite la demeure du pauvre, où le soleil même n'entre pas, car vos progrès vendent aussi le soleil. C'est le prêtre qui veille au chevet du pauvre : là ne paraissent guère les âmes en fleur! C'est le prêtre qui voit dans le pauvre non seulement un ami, un frère, mais un Dieu; et quand M. Hugo, regardant par hasard le manteau troué d'un mendiant, dit qu'il y voit des constellations, il n'a trouvé que l'image; la pensée, il la tient d'un prêtre, et ce prêtre lui a transmis une vérité de Jésus-Christ pour

laquelle le sacerdoce catholique a été crucifié dix-huit cents ans.

Lorsque l'homme de péché, Bélial, aura ce jour qui sera sa plus grande victoire sur le monde et le prélude de sa suprême défaite par le Fils unique de Dieu, il s'emparera de toutes les erreurs, de toutes les sciences, de tous les *progrès*, et triomphera par ce moyen. Il ne fera pas régner la liberté, mais l'esclavage. Il égorgera les prêtres fidèles, il se servira de ceux qu'il pourra corrompre, et ces crimes et ces séductions le rendront maître des peuples ; il sera le plus effroyable tyran qu'ait vu le monde, jusqu'au moment où le souverain prêtre, le Pontife éternel, Jésus-Christ, le tuera d'un souffle de sa bouche et délivrera pour jamais ceux qui auront été lavés au sang du Calvaire. Les idées basses que M. Hugo se fait de Dieu et de l'homme le contraignent d'anéantir la justice de Dieu, pour anéantir les crimes de l'homme. Les crimes de l'homme ne s'anéantissent que par son repentir, lorsque dans sa liberté, pouvant faire le mal, il y renonce et réclame le bénéfice du sang de Jésus-Christ répandu pour tous les pécheurs. Mais Dieu ne pardonne pas fatalement. Quand le crime est devenu éternel, la justice divine subsiste et s'exerce dans l'éternité. Quoi ! disent-ils, une éternité de supplices pour un moment d'offense ? Oui, sans doute, et le ciel pour un verre

d'eau, et une éternité de gloire pour un moment de repentir ! Vous avez le choix. Bélial a choisi. Il ne sera ni justifié ni glorifié. Jésus-Christ, vainqueur, ne lui donnera pas un baiser : il le tuera, *quem Dominus Jesus interficiet spiritu oris sui et destruet;* il ne le conduira pas devant son Père : il le jettera au gouffre ; et comme il sera précipité dans son crime, il sera précipité pour jamais : *in ignem æternum.*

Rien n'est plus coupable et rien n'est plus niais que de jouer avec des vérités de cette importance, sur lesquelles reposent le salut des âmes et la vie des sociétés. Quand le relâchement des lois tolère de si redoutables abus, l'homme de bien devrait encore, par conscience, à défaut de toute autre lumière, se les interdire. Les penseurs du *Siècle* se pâment en écoutant tout cela. L'un d'eux s'écrie : « C'est ma foi ! » Voilà M. Hugo bien avancé ! Pour lui, s'il a trouvé la foi du *Siècle*, il n'est pas du tout sûr d'avoir trouvé la sienne. En vingt endroits, il avoue bonnement qu'il sait aussi peu ce qu'il croit, que le lecteur comprend peu ce qu'il dit :

La chose est pour la chose ici-bas un problème,
L'être pour l'être est sphinx.....
La cendre ne sait pas ce que pense le marbre ;
L'écueil écoute en vain le flot ; la branche d'arbre
Ne sait pas ce que dit le vent.....

D'où je conclus que quand un rocher *se met à fondre en pleurs*, M. Hugo n'est pas bien convaincu que ce rocher pleure les duretés dont il a pu se rendre coupable dans sa première existence, étant prêteur sur gages ou huissier.

VII

Cependant, le vrai Dieu de M. Hugo n'est pas impossible ni même difficile à découvrir : c'est M. Hugo lui-même, Il est « son propre géant ». Quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, quoi qu'il rêve, en prose, en vers, en politique, en philosophie, il se contemple, il s'estime, il se vénère, il ne songe nullement à le cacher. Soit qu'il raconte ses fortunes au milieu des bois, comme dans la pièce du premier volume : *Elle était déchaussée, elle était décoiffée;* soit qu'il se donne des tournures de Dante à Ravenne qui effrayent les pastourelles de la terre d'exil; soit qu'il pose à « l'Infini » ses puérils points d'interrogation, il sent visiblement que rien ne l'égale, et il se photographie et se sténographie sans cesse, par un soin tendre pour la postérité. Écoutons *ce qu'il dit de lui-même;* la satire la plus acérée ne burinerait pas de cette façon :

J'ai des ailes. J'aspire au faîte;
Mon vol est sûr;

J'ai des ailes pour la tempête
Et pour l'azur.....
Je suis celui que rien n'arrête,
Celui qui va,
Celui dont l'âme est toujours prête
A Jéhovah ;
Je suis le poète farouche,
L'homme-devoir ;
Le souffle des douleurs, la bouche
Du clairon noir.....
Le songeur ailé, l'âpre athlète
Au bras nerveux,
Et je traînerais la comète
Par les cheveux.....

Et cætera! car il y en a bien d'autres. Quand M. Hugo entre dans le champ de ses mérites, c'est au moins pour tout dire. Un souvenir me poursuivait lorsque, lisant *les Contemplations*, je rencontrais ces longues bouffées de suffisance: il me semblait que j'avais déjà entendu cela. Ce qui me lutinait ainsi, c'était l'apparition d'un héros de Corneille, que j'ai enfin reconnu. Écoutez le capitan Matamore :

Le seul bruit de mon nom renverse les murailles.....
. . . . . .
D'un seul commandement que je fais aux trois Parques,
Je dépeuple l'État des plus heureux monarques.
La foudre est mon canon, le destin mes soldats ;
Je couche d'un revers mille ennemis à bas.....

. . . . . Toutefois, je songe à ma maîtresse.
Ce penser m'adoucit. Va, ma colère cesse.
Et ce petit archer qui dompte tous les dieux
Vient de chasser la mort qui logeait dans mes yeux.
Regarde : j'ai quitté cette effroyable mine
Qui massacre, détruit, brise, brûle, extermine ;
Et, pensant au bel œil qui tient ma liberté,
Je ne suis plus qu'amour, que grâce, que beauté.

Mais M. Hugo est bien plus fort! La seule idée de *traîner la comète par les cheveux* surpasse toutes les gasconnades de *l'Illusion comique.*

Sérieusement, cela est bien ridicule! et, pour dernière moralité à tirer du livre de M. Hugo, je conclus que cet habile poète s'est fait un dernier tort très considérable en abandonnant une religion qui aurait fini par lui donner quelque légère teinrure d'humilité, simplement ce qu'il en faut avoir pour ne pas se croire Dieu. Hélas! rien que cela, c'est encore beaucoup ; et il y a de quoi crier au miracle, quand on voit que le christianisme peut faire à tout le monde ce grand présent.

VIII

Malgré le mépris qu'en ont fait plusieurs de nos grands écrivains, l'art des vers, comme parle Boileau, est certainement un art magnifique, même en français, où le génie de la langue lui impose de

cruelles entraves. « La raison, disait Buffon, n'y porte que des fers. » Fénelon, après de laborieux essais, l'appelait « une torture d'esprit en pure perte ». La rime, l'affreuse rime, si avare à Jean-Jacques Rousseau, si traître à Chateaubriand, effrayait la patience de Buffon et lassait le vif esprit de l'auteur de *Télémaque*. Le P. Ducerceau, que la quinteuse, au contraire, favorisait trop, répondait en riant aux anathèmes de la prose, et n'y voyait que la mauvaise humeur de gens d'esprit à qui la rime avait fait passer de mauvais quarts d'heure. « La rime, disait-il, est une simple affaire d'habitude. » Il en parlait à son aise ! La vérité est que la rime gêne horriblement la raison, et qu'on aura toujours sujet de la maudire si l'on demande aux poètes de raisonner, du moins si l'on exige d'eux un certain raisonnement. Mais ils s'en moquent: ils peignent, ils pleurent, ils crient, ils raillent, ils chantent, et ils créent des beautés qui ne seraient ni si belles ni possibles en prose. Jamais la prose ne nous aurait donné *le Cid*, *Cinna*, *Polyeucte*, *Mithridate*, *Athalie*, les *Épitres*, les *Fables*, *le Misanthrope*. Aux yeux mêmes de la raison, la cause de la poésie française est gagnée par cent chefs-d'œuvre.

M. Hugo a reçu d'une façon éminente la plupart des dons qui font le poète : l'imagination, la cou-

leur, l'abondance, la facilité, le sentiment du rythme. Il pense en vers, il est lyrique par nature; les idées lui viennent sous forme de strophes, avec des ailes, des couleurs et une opulente sonnerie. On disait de la Fontaine qu'il portait des fables; M. Hugo porte des odes, et le moindre vent qui l'effleure en fait tomber une. Elle peut n'être pas bonne : il y aura presque toujours quelque belle strophe, tout au moins quelques beaux vers; ce sera toujours une forme d'ode. Lorsque la poésie n'y est pas, on y trouve encore l'écorce et la couleur de la poésie.

Une seule qualité lui manque, le goût. Mais cette qualité est essentielle, et lui manque essentiellement.

M. Hugo et son école se vantent fort de n'avoir point cette qualité-là. Goût, à leur avis, est synonyme de faiblesse. Ils parlent encore du goût comme au temps de cette fameuse querelle des classiques et des romantiques, où d'honnêtes gens, dont on commence à ne plus savoir les noms, Jay, Arnaud, Jouy, Étienne, Dupaty, Duvicquet, etc., prétendaient continuer la saine tradition littéraire et livraient bataille en invoquant parmi leurs dieux Voltaire, Delille et Jean-Baptiste Rousseau. Ces défenseurs du *goût* devaient perdre leur cause. Les romantiques étaient jeunes, ardents; plusieurs avaient de l'es-

prit; la révolution soufflait aussi dans la littérature : ils triomphèrent. Mais depuis cette victoire, il s'est passé bien des choses. Les classiques militants ont disparu, roulant leur étendard où brillaient Delille et Jean-Baptiste. Les romantiques, au contraire, ont continué d'écrire : les uns comme des gens apaisés et qui ont réfléchi, les autres comme si le combat durait toujours. Il est arrivé que les uns par leur repentir, les autres par leur entêtement, ont fait reparaître les principes; et l'on a vu, non sans surprise, qu'au lieu de ruiner les principes, la bataille les avait simplement dérouillés. Le romantique pur sang passa vite à l'état de héros de Juillet, et finalement fut expulsé. Aujourd'hui, un vieux romantique n'est plus un barbare, c'est un *ci-devant*. Différence énorme. On a retenu de la doctrine nouvelle ce qui devait rester : une rime plus sonore, un vers plus souple, un petit bagage de mots fâcheusement exclus du style noble, mais qui n'attendaient qu'un vrai poète pour y entrer sans avoir besoin de renverser les murs. Le surplus, inhumé dans les *perruques* classiques, dort du même somme; et M. Hugo tout le premier est tenu d'avoir du goût, sous peine de faire rire. Ces belles excentricités qui terrifiaient le bon Étienne et devant lesquelles le bon Duvicquet s'écriait : *Où allons-nous?* le moment en est passé; elles sont risibles. A présent, Étienne

et Duvicquet sont romantiques; ils s'appellent Vacquerie, ils font rire. La crinière est perruque à son tour. Dites ce que vous voudrez, bon Vacquerie : M. Hugo est un poète, un grand poète; il a le rugissement du lion, le vol de l'aigle, l'éclat de l'astre; nous le verrons un de ces jours empoigner quelque comète et la traîner par les cheveux, certainement! mais il lui faudrait encore du goût, et il n'a pas de goût. Je ne dis pas le goût de l'ancien Étienne et de l'ancien Duvicquet. Personne ne lui demande d'étudier Jean-Baptiste, de ranimer Delille, de ressusciter Fontanes. On lui voudrait simplement du respect pour la langue, du respect pour la raison, du respect pour le lecteur, du respect pour lui-même. Vous demandez ce que c'est que le goût? C'est tout cela, et s'il fallait le définir d'un mot, je dirais : c'est la tempérance.

La tempérance règle l'imagination, discipline la force, empêche l'enthousiasme de se séparer du bon sens, qu'il fait resplendir. Comme au delà du courage il y a la témérité, au delà de la force la violence, au delà de l'ardeur la frénésie; de même, dans les œuvres de l'esprit, au delà des limites assez larges de la tempérance, il y a le pathos, le burlesque, l'extravagant, l'inintelligible; et au bout de tout, le sifflet.

Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire. Mettre

la borne, choisir, élaguer ce qui serait de trop, c'est le rôle de la tempérance. Elle a le secret de l'ordre et de la proportion; elle sent que des beautés qui fatiguent ne sont plus des beautés, que des lumières mal placées et trop abondantes empêchent de voir; elle sait ce qu'il faut dire, ce qu'il faut laisser deviner, ce qu'il faut taire; elle sait disposer les contrastes pour éveiller l'esprit sans le choquer, et lorsqu'elle veut donner le choc, elle empêche qu'il ne soit blessant.

M. Hugo n'est pas né tempérant; mais il était assez heureusement doué pour acquérir cette précieuse mesure qui seule fait les grands écrivains. Au lieu de redresser la pente de son génie, qui allait en tout à l'excès et à l'extrême, il a trouvé plus facile de la suivre et d'ériger systématiquement en mérites ses défauts. Il a créé le système, mais ses défauts ne sont pas devenus des mérites. Ils ont perdu l'agrément de la jeunesse; ils se sont ridés, ils se sont gonflés, ils se sont tuméfies, ils sont devenus de vieux vices. Avec tout cela, il est resté poète par la solidité de sa nature, il a conservé du succès parce qu'il a su se faire homme de parti; mais il tombera, parce que ses défauts ont fini par obscurcir et noyer ses qualités. A l'heure qu'il est, il en recevrait de dures nouvelles, si, au lieu d'être « proscrit », il était sénateur.

On trouve dans *les Contemplations* plusieurs manifestes romantiques. J'en ai cité quelque chose. M. Hugo rappelle avec quelle vaillance il a affranchi le *mot*, brisé la césure, et donné enfin le modèle d'une poésie que M. Vacquerie et M. Paul Meurice peuvent imiter parfaitement, mais dont ses seuls disciples après lui ont gardé la pratique orthodoxe. En même temps, les dix mille vers des *Contemplations* offrent dix mille démonstrations de la fausseté des théories romantiques. Tout ce qui est grossier, extravagant, inintelligible (c'est la quantité), s'y conforme ; tout ce qui est beau s'en écarte. On a lu cette admirable pièce qui aurait pu être l'hymne de la résignation : il n'y a pas trace d'enjambements violents, de césures avalées, de mots *affranchis*. Les idées sont nobles, les expressions sont nobles, le vers est noble, la strophe se déploie avec une harmonie pleine de noblesse : c'est de la poésie classique. Je veux me donner le plaisir de citer un autre exemple d'une majesté que rien à mon avis ne surpasse.

A la fin d'un morceau enchevêtré et pesant, plein de belles maximes et de témérités condamnables, où Saint-Just et Robespierre sont nommés entre Thraséas et Jésus-Christ comme des modèles de la vertu tranquille dans le malheur, tout à coup, par un retour inespéré, le poète se débarrasse

de l'affreux lange humanitaire et romantique. Écoutez :

Aux premiers jours du monde, alors que la nuée,
Surprise, contemplait chaque chose créée ;
Alors que sur le globe où le mal avait crû,
Flottait une lueur de l'Éden disparu ;
Quand tout encor semblait être rempli d'aurore,
Quand sur l'arbre des temps les ans venaient d'éclore,
Sur la terre, où la chair avec l'esprit se fond,
Il se faisait le soir un silence profond ;
Et le désert, les bois, l'onde aux vastes rivages,
Et les herbes des champs, et les bêtes sauvages,
Émus, et les rochers, ces ténébreux cachots,
Voyaient, d'un antre obscur couverts d'arbres si hauts
Que nos chênes auprès sembleraient des arbustes,
Sortir deux grands vieillards, nus, sinistres, augustes :
C'était Ève aux cheveux blanchis, et son mari,
Le pâle Adam, pensif, par le travail meurtri,
Ayant la vision de Dieu sous sa paupière.
Ils venaient tous les deux s'asseoir sur une pierre,
En présence des monts fauves et soucieux,
Et de l'éternité formidable des cieux.
Leur œil triste rendait la nature farouche.
Et là, sans qu'il sortît un souffle de leur bouche,
Les mains sur les genoux et se tournant le dos,
Accablés comme ceux qui portent des fardeaux,
Sans autre mouvement de vie intérieure
Que de baisser plus bas la tête d'heure en heure,
Dans une stupeur morne et fatale absorbés,
Froids, livides, hagards, ils regardaient, courbés
Sous l'Être illimité sans figure et sans nombre,

L'un, décroître le jour, et l'autre, grandir l'ombre;
Et tandis que montaient les constellations,
Et que la première onde aux premiers alcyons
Donnait sous l'infini le long baiser nocturne,
Et qu'ainsi que des fleurs tombant à flots d'une urne,
Les astres fourmillants emplissaient le ciel noir,
Ils songeaient, et rêveurs, sans entendre, sans voir,
Sourds aux rumeurs des mers d'où l'ouragan s'élance,
Toute la nuit, dans l'ombre, ils pleuraient en silence:
Ils pleuraient tous les deux, aïeux du genre humain,
Le père sur Abel, la mère sur Caïn.

A part quelques infirmités inséparables du vers français, quelle belle simplicité! quelle grandeur vraiment épique! Mais aussi, comme le système est banni! et comme on sent que si un mot trivial, un enjambement trop risqué, une image ignoble se fussent présentés dans cette correcte inspiration, toutes les admirations du fidèle Vacquerie n'auraient pas empêché le poète d'effacer la tache! Hélas! dans la même pièce, M. Vacquerie et le système n'ont eu que trop largement leur part:

J'allai vers la masure au bout du ravin *creux;*
Un arbre, de sa branche *où brillait une goutte,*
Sembla se faire un doigt pour m'en montrer la route;
Et le vent m'en ouvrit la porte; et j'y trouvai
Un *vieux*, vêtu de bure, assis sur un pavé.
J'entrai; le *vieux* soupait d'un peu d'eau, d'une pomme.

Ce *vieux* est un penseur qui raisonne hautement

de toute chose ; or un homme de ce mérite n'est pas un *vieux*. C'est un vieux berger, un vieux bûcheron, un vieux pauvre, ou tout simplement un *vieillard*. M. Hugo manque ici à la langue pour le plaisir de manquer au goût, et il donne, au profit de son système, mais aux dépens de la poésie, un caractère grotesque au personnage qu'il veut faire admirer. Il se souvient d'avoir maltraité Vaugelas :

J'ai dit à Vaugelas : Tu n'es qu'une mâchoire.

Il n'y a pas de quoi se vanter ! Vaugelas était un fin et savant philosophe, très estimé de tous les grands esprits du siècle de Louis XIV. Si, au lieu de lui tirer la langue, M. Hugo l'avait lu, il saurait éviter presque toujours des hiatus dont l'instinct poétique ne le préserve que rarement. Grâce à cet instinct, il se garde bien d'appeler Adam et Ève des *vieux :* il les rendrait ridicules. Ce sont deux *vieillards*, et il les couvre de quatre épithètes, comme d'un manteau traînant :

Deux *grands* vieillards, *nus, sinistres, augustes.*

Malgré la jalousie avec laquelle il réclame l'honneur d'avoir « nommé le *cochon* par son nom », je remarque qu'il a soin de laisser cette richesse au style grotesque. Il s'abstient d'en orner même le style libre, de l'employer même dans l'invective, de s'en servir même contre un pape : il dit *porc*, « le

porc Borgia »; comme Racine dit « chiens dévorants ». Pourquoi *porc*, et non *cochon*? C'est que *porc* est plus noble. Quand M. Hugo se symbolise lui-même en victime des hommes et des destins, il dit : « J'ai des trous à ma *robe* en lambeaux. » Certainement, il ne parle pas de sa *robe de chambre*, qui exclurait l'idée de martyre ; et pour rien au monde il ne dirait : Mon paletot ou mon pantalon est déchiré. Cependant il porte un pantalon et un paletot, et non une robe ? *Robe* est noble, et *pantalon* ne l'est pas. Tant pis pour le système !

Je demande la permission de citer un exemple plus singulier de ce choix nécessaire des mots, auquel se soumet humblement le grand libérateur des mots :

> Le puissant resplendit et du destin se joue ;
> Derrière lui, tandis qu'il marche et fait la roue,
> Sa *fiente* épanouie engendre son flatteur.

Au goût romantique, l'image peut paraître belle et l'expression hardie ; cependant, je le dis à regret, *fiente* n'est pas le mot propre. Le puissant, bon ou mauvais, est un homme, et non pas un animal. Tout à l'heure on violait la langue pour faire honneur au système ; maintenant on manque au système et à la langue, parce qu'il y a décidément des mots que l'on ne peut pas écrire, et qu'on arrive

toujours à reconnaître que *le lecteur français veut être respecté*. Je sais pourtant qu'il ne faudrait pas défier M. Hugo d'*affranchir* le mot qui habillerait le mieux l'étrange et grossière image qu'il présente. Il a déjà gagné pareille gageure : une pièce du genre le plus sérieux, intitulée *Ce que dit la bouche d'ombre*, contient ce gémissement sur une humiliation de l'humanité qui n'avait pas encore été déplorée par la poésie héroïque :

L'homme, comme la brute, abreuvé de néant,
Vide toutes les nuits le verre noir du somme.
La chaîne de l'enfer, liée au pied de l'homme,
Ramène chaque jour vers le cloaque impur
La beauté, le génie envolé dans l'azur,
Mêle la peste au souffle idéal des poitrines,
Et traîne, avec Socrate, Aspasie aux *latrines*.

Pour le coup, le mot propre y est ! Et j'avoue que M. Hugo, en poésie comme en politique, a souvent le courage de ses opinions, surtout celui qu'il faudrait ne pas avoir. Néanmoins, il est vrai aussi qu'on le prend souvent en flagrant délit de style noble. Dans ce couplet même, *vider toutes les nuits le verre noir du somme*, pour dire dormir, est une tournure qui vaut bien les anciens « pavots de Morphée », si employés par Voltaire et Delille. On trouve à tout moment dans *les Contemplations* des endroits où la pensée est emmaillotée de

plus de périphrases et de métaphores que l'on ne compterait de papillotes sur la perruque de Campistron.

Mais hélas ! comme l'auteur se rattrape, particulièrement lorsqu'il se sent de belle humeur ! M. Hugo manque totalement d'une qualité d'ailleurs peu nécessaire aux lyriques : il n'a pas d'esprit. Cette pénurie est plus sensible encore chez lui que celle du goût. Quand il veut rire, tantôt il emploie un jargon imité des acteurs grotesques en vogue, tantôt il fait ronfler de grosses syllabes, auxquelles la rime, quelquefois, renvoie un écho assez drôle, toujours souverainement dépourvu de comique, de finesse et de légèreté. Mais il étale en ces occasions un vocabulaire d'ignominie qui semble inépuisable, et dont il est charmé. Précisément parce que l'esprit fait défaut, il ne peut se résoudre à supprimer le laborieux résultat de ses exercices dans le genre plaisant. Nous devons à cette faiblesse plusieurs chapitres des *Contemplations* qui font de la peine, entre autres le morceau intitulé : *A propos d'Horace*, où le poète vilipende les maîtres qui l'ont élevé. Il s'est rappelé un jour, en 1831, que certain dimanche, quinze ans auparavant, ces indignes maîtres l'avaient mis en retenue :

Or, j'avais justement ce jour-là, *douce idée !*
Un rendez-vous avec la fille du portier.

Détail gracieux, et que la postérité avait besoin de connaître ! Au souvenir de ce bonheur manqué, il exhale sa fureur contre ses premiers tyrans :

Grimauds hideux, qui n'ont, tant leur tête est vidée,
Jamais eu de maîtresse et jamais eu d'idée !
. . . . . O cancres ! qui mettez
Une soutane aux dieux de l'Éther irrités,
Un béguin à Diane, et qui de vos tricornes
Coiffez sinistrement les Olympiens mornes ;
Ennuques, tourmenteurs, crétins, soyez maudits !
Car vous êtes les vieux, les noirs, les engourdis ;
Car vous êtes l'hiver ; car vous êtes, ô cruches,
L'ours qui va dans les bois cherchant un arbre à ruches,
L'ombre, le plomb, la mort, la tombe, le néant !
Nul ne vit près de vous dressé sur son séant...
O fermoirs de la Bible humaine ! sacristains
De l'art, de la science, et des maîtres lointains,
Et de la vérité que l'homme aux cieux épelle,
Vous changez ce grand temple en petite chapelle,
Guichetiers de l'esprit, faquins dont le goût sûr
Mène en laisse le beau. . . . . .
. . . Eux, déchiffrer Homère, ces gens-là !
Ces diacres ! ces bedeaux dont le groin renifle !
Crânes d'où sort la nuit, pattes d'où sort la gifle.....
Ils en sont à l'A, B, C, D, du cœur humain ;
Ils sont l'horrible Hier qui veut tuer Demain ;
Ils offrent à l'aiglon leurs règles d'écrevisses.
Et puis ces noirs tessons ont une odeur de vices.
O vieux pots égueulés des soifs qu'on ne dit pas !...
Ils raturent l'esprit, la splendeur, le matin ;

Ils sarclent l'idéal ainsi qu'un barbarisme,
Et ces culs de bouteille ont le dédain du prisme !

Deux cents vers environ de cette poussée, entièrement dans le système !

En faut-il davantage pour que le système soit jugé ? et M. Hugo ne fait-il pas ici, comme je le disais tout à l'heure, l'effet d'un *ci-devant*, d'un émigré qui rentre sans avoir rien appris et rien oublié, et qui croit que le public en est encore aux étonnements et aux ferveurs du temps de la *Ballade à la Lune?* Mais la Ballade à la Lune était une plaisanterie charmante, et ces grossièretés à propos d'*Horace* ou à propos d'*Aspasie* sont tout à la fois des anachronismes et des plagiats de lourdaud. *Goîtreux*, *pots égueulés*, *fiente*, *latrines*, *culotte*, *bas*, *toutous*, et une trentaine de pareilles hardiesses qui illustrent *les Contemplations*, voilà de belles conquêtes pour la langue française ! On va s'en emparer tout de suite, en regrettant que Racine et Corneille n'aient pas fait ce coup de génie ! M. Hugo veut oublier que Scarron, avant lui, employa ces admirables ressources, et avec plus d'esprit ; et cependant Scarron est resté Scarron. Comme s'il sentait lui-même la pauvreté et la ladrerie de ces prétendues conquêtes, il les rattache pompeusement à la question humanitaire. Il a voulu délivrer les mots, parce qu'il aime le peuple, et il n'ignorait pas que

délivrer le mot, c'est délivrer la pensée. Voyez-vous cela ! Il ne sait pas encore, il ne saura jamais, j'en ai peur, que la bassesse des mots avilit la pensée. Ce mystère lui est celé comme beaucoup d'autres et par les mêmes raisons intérieures ; mais tout esprit délicat le sent, le pénètre, et abandonne le système romantique aux adorations de M. Vacquerie.

Le système, d'ailleurs, même dans le style noble, outre ses vices propres, a très amplement tous ceux de l'ancienne facture : l'emphase, le précieux, le guindé, le tortillé, le pathos melliflu, le pathos rocailleux, le pathos ronflant, tous les pathos ; et enfin, la lèpre contre laquelle on a le plus déclamé, la cheville ! Pour cela, M. Hugo est sans pareil. Jamais rimeur français n'a chevillé comme lui. Il y met plus que de l'audace, il cheville avec impudence. On l'a pu remarquer dans les vers que j'ai cités. Certaines pièces ne sont que des chevilles ajustées bout à bout : chevilles ciselées, sans doute, et placées habilement ! mais chevilles ; parasites qui chargent la pensée, l'alanguissent et la font gauchir.

Cette facilité pour la cheville, jointe au fanatisme des rimes riches, engendre un autre abus très lamentable, le galimatias. Un peu de galimatias, quelquefois, passe en poésie et même ne nuit pas ; mais toujours, et toujours trop ! *Les Contemplations* renferment plusieurs poèmes en galimatias redoublé,

qu'on a de la peine à lire jusqu'au bout, et que jamais personne ne relira. Je prends au hasard, dans la pièce tant vantée intitulée : *Magnitudo parvi*. Il s'agit d'un autre *vieux*, d'un autre pâtre très profond qui habite la caverne Vérité, et qui ne se soucie de rien de visible :

Cet homme dans quelque ruine,
Avec la ronce et le lézard,
Vit sous la brume et la bruine,
Fruit tombé de l'arbre hasard !

Oui, c'est un cœur, une prunelle ;
C'est un souffrant, c'est un songeur,
Sur qui la lueur éternelle
Fait trembler sa vague rougeur.

Seul, quand paraît le jour sonore,
A l'heure où, sur le mont lointain,
Flamboie et frissonne l'aurore,
Crête rouge du coq matin.....

Que lui font, sur son sacré faîte,
Les démentis audacieux
Que donne aux soleils la comète,
Cette hérésiarque des cieux ?...

Il boit hors de l'inabordable,
Du surhumain, du sidéral,
Les délices du formidable,
L'âpre ivresse de l'idéal...

Il y a vingt-cinq pages de ces petits quatrains, qui

ont bientôt fait de surpasser en monotonie tous les hémistiches de *la Henriade*, et la plupart sont inintelligibles à première vue; mais lorsque l'on a enfin compris, l'on voit que ce n'était pas la peine de chercher! Descendu de cette balançoire, on a la tête lourde. Malheureusement, on ne met pied à terre que pour pénétrer dans un autre tourbillon qui vous secoue sur un autre rythme, sans même vous laisser le loisir de savourer les beaux vers qui passent dans ces tournoiements, dans ces flamboiements et dans ces ronflements.

Le poète, tout le premier, semble s'y perdre. Il ne se refuse plus rien; il semble travailler uniquement à chercher l'absurde et à le prendre de force, comme s'il avait une gageure à tenir contre toutes les dictées de la raison. On voit filer des chapelets de strophes et de stances où il n'y a rien, absolument rien que des rimes qui ont l'air d'avoir été choisies à dessein et avant tout autre travail, parmi celles qui ne devaient jamais être accouplées sous le même joug. Il fourre dans cette cage des idées aussi disparates que les mots dont elle est formée; il la peint des enluminures les plus criardes, il la surcharge des ornements les plus outrés. Sa muse, en cet état, se présente à ma vue sous la figure d'une forte commère, hardie, autrefois belle avec un fond de vulgarité, aujourd'hui vulgaire avec un fond de

beauté, mafflue, étouffée d'axonge, plâtrée de fard, bariolée de vingt étoffes, surchargée de diamants et de stras, et qui se pend des bijoux jusque dans les narines.

A ce faste du mauvais goût s'ajoutent des *tics* nombreux et les plus agaçants du monde ; des mots, des rimes qui reviennent sans trêve. Je doute que M. Hugo soit capable d'écrire une pièce de vers sans y mettre *immense*, *formidable*, *flamboiement*, *rugissement*, *farouche* et *bouche*, *astres* et *pilastres*. Cette perpétuelle grimace du gigantesque, déjà ancienne, a beaucoup empiré. M. Hugo en a contracté une autre, tout à fait contraire au génie de la langue, et qui fatigue extraordinairement : c'est d'accoler deux substantifs, dont l'un fait fonction et figure d'adjectif, au grand déplaisir de l'oreille, révoltée de cet accouplage : le *coq matin*, l'*océan création*, l'*écume populace*, la *biche illusion*, le *grelot monde*, le *cheval Brunehaut*, le *pavé Frédégonde*, etc., etc. C'est continuel, et les meilleures inspirations en sont gâtées.

Je finis ; je fais grâce au lecteur du surplus des notes que j'avais prises pour cette dernière partie de mon travail : amphigouris, barbarismes, métaphores enragées, trivialités de toute espèce. On devine ce que peuvent fournir en ce genre dix mille vers, écrits dans le système romantique par un pen-

seur qui demande la moitié de ses idées à la doctrine de la transmigration des âmes, et qui ne soupçonne même pas qu'il ait pu se tromper ou qu'il puisse baisser. Je succombe sous le poids de mon butin, et d'ailleurs, j'ai connu une fois de plus, en lisant *les Contemplations,* que *le secret d'ennuyer est celui de tout dire.* Et voilà le dernier mot sur ce recueil. Il est très immoral, il est très extravagant ; et malgré cela et malgré quelques belles veines et beaucoup de très beaux vers, il est démesurément ennuyeux.

En dépit d'une forme supérieure, la poésie de M. Hugo reproduit fidèlement toutes les misères de sa pensée, comme sa pensée elle-même porte l'empreinte profonde des misères de l'âme éloignée de Dieu. Ce manque absolu de délicatesse qui lui a fait mêler dans son livre les chants érotiques, ou plutôt libertins, et les chants funèbres; qui l'empêche de discerner entre saint Jean et Robespierre ; qui lui fait profaner, peut-être sans le vouloir, le nom adorable de Dieu ; cette confusion perpétuelle du bien et du mal, où s'accuse un penchant décidé pour le mal, s'exprime à merveille, hélas ! par cette confusion dans le langage, qui choisit à dessein des mots bas pour peindre des choses grandes, et qui entasse les Pélions sur les Ossas quand il s'agit de choses humbles et vulgaires. Il a, en tout, pour l'abject une sympathie

naturelle, qu'il prend pour de la charité, et qui n'est qu'une haine de banni contre l'ordre légitime d'où il a été forcé de s'exclure. Il est en révolte contre la langue, comme il est en révolte contre la société et contre Dieu. Contre ces trois adversaires, il se flatte en vain de quelque triomphe. Dieu attend. La langue est armée de chefs-d'œuvre qui verront ses poèmes tomber en poussière, et qui s'inquiètent aussi peu de leur tapage éphémère que la digue s'inquiète peu de l'écume des flots. La société souffrira pour la part de complicité qu'elle accorde à ces méfaits ; mais pourtant elle en fera justice. Si d'ineptes applaudissements éclatent, d'immenses mépris s'accumulent, et la raison aura raison.

De nombreux volumes de vers ont suivi *les Contemplations;* cependant, comme poète, Victor Hugo n'a rien ajouté à son œuvre. *Les Contemplations* marquent le point où, ayant encore tous ses dons de lyrique, toute sa supériorité de versificateur, il laissait déjà voir tous ses défauts. C'est incontestablement le recueil qui permet le mieux de juger sa poésie et sa poétique.

Sans doute, il y a dans *la Légende des siècles* de grandes beautés, et de charmantes choses dans *les Chansons des rues et des bois*. On peut même, en cherchant bien, noter de gracieux ou de vigoureux passages dans les volumes des dernières années. Mais combien, dès la première partie des *Légendes,* l'outré, l'insensé, le grotesque, l'emportent sur le

beau! Que de banalités jouant la profondeur précèdent et suivent la page magnifique sur *Caïn :* « L'œil était toujours là! » Quant aux *Chansons,* outre qu'elles cherchent toujours la gaieté et l'esprit sans les trouver jamais, le satyre y domine le poète.

Ces deux recueils disent, fond et forme, que le génie est encore là, mais qu'il descend et sera bientôt parti. La rime seule tiendra ferme jusqu'au bout.

En jugeant, à propos des *Contemplations,* l'œuvre poétique de Victor Hugo, Louis Veuillot a jugé non pas « toute la lyre », mais tout le poète, tout ce qui a fait sa puissance et marqué son rang.

DIVERSES ÉTUDES

Nous groupons ici des études dont la variété n'empêche pas l'unité : toutes sont très propres à bien faire connaître Victor Hugo sous ses déguisements d'homme politique et de « penseur ». Ces études vont de 1851 à 1870. Sauf la première, elles sont du temps où Victor Hugo jouait au proscrit et s'armait de ce titre pour enseigner les peuples. Nous suivons l'ordre des dates.

VICTOR HUGO ET LA PEINE DE MORT

12 juin 1851.

Le jury de la Seine a donné hier un signe assez remarquable du mouvement qui s'opère dans les esprits. Un rédacteur de l'*Événement*, M. Charles Hugo, était traduit devant la cour d'assises pour un article qu'il avait cru écrire contre la peine de mort, à l'occasion du supplice de l'assassin Montcharmont. C'était un essai de jeune homme, tout plein d'antithèses et d'agréments de style, dans le goût de son journal et de sa famille, et que nous n'aurions pas cru coupable. L'auteur a été défendu en grande pompe par M. Victor Hugo, son père. Le jury, après vingt minutes de délibération, a porté

un verdict de culpabilité, tout en reconnaissant des circonstances atténuantes. Véritablement, il y en avait! M. Charles Hugo a été condamné à six mois de prison.

Ce qui donne un caractère particulier à ce verdict, c'est la présence et la plaidoirie de M. Victor Hugo. Depuis longtemps, l'auteur de *Notre-Dame de Paris* et du *Dernier Jour d'un condamné* n'était plus populaire que dans la bourgeoisie, et là se trouvaient les derniers romantiques. Nous supposions bien qu'il n'en restait guère, mais nous pensions qu'il y en avait encore. Il paraît qu'il n'y en a plus. Un article de M. Hugo fils, défendu par M. Hugo père, et condamné par des juges tirés de la seule classe où l'on ait pu sincèrement admirer *Claude Gueux*, assurément c'est une surprise agréable pour les gens qui doutent du bon sens public.

Au moment de paraître devant la cour, les jeunes rédacteurs de l'*Événement* se sont empressés de rassembler des textes à l'appui de leur thèse : car, nous l'avons dit, ils sont convaincus qu'ils combattent la peine de mort. Avec une naïveté qui a quelque chose de touchant, ils ont donné la plus belle place parmi ce choix d'autorités à M. Victor Hugo lui-même, prenant dans *Claude Gueux* et dans la préface du *Dernier Jour d'un condamné* ce qu'ils y

trouvaient de plus beau, et se mettant à couvert sous ces chefs-d'œuvre d'autrefois, qui sont encore des chefs-d'œuvre pour eux. Juste Ciel ! voilà pourtant ce que nous avons admiré, ce qui a eu vingt éditions, ce que nous avons donné à traduire à toute l'Europe ! Rendons justice à M. Hugo et à ses élèves : ils font maintenant beaucoup mieux que cela. Nous venons de dire que les bourgeois ne sont plus romantiques ; M. Hugo, à dix ans de distance, ne l'est presque plus lui-même, et ses enfants, dans quelques années, ne le seront plus du tout. Personne aujourd'hui ne voudrait, ni n'oserait, ni ne saurait écrire certains passages de *Claude Gueux* et de la préface du *Dernier Jour d'un condamné*. On serait mis à l'amende. C'est ce que le jury vient de constater en condamnant l'article de l'*Événement*, cent fois moins répréhensible au point de vue du goût, de la morale, des lois et de la raison, que ces ouvrages qui ont rendu leur auteur illustre, et qui l'ont fait entrer à l'Académie comme les Visigoths dans Rome. Lui aussi, M. Victor Hugo, l'a constaté à sa manière : sa plaidoirie, quoique fort enflée de vieux vent, est sage et quasi cicéronienne, à côté de ces beaux ronflements de l'ancienne période hugotique. Plus de poings sur la hanche, à peine quelques petites trivialités, des velléités de périphrases. C'est un Burgrave ! Si peu fourni qu'il soit de cette pré-

cieuse qualité qu'on appelle le tact oratoire, M. Hugo sent néanmoins que ses anciennes façons ne seraient point de mise et que la mode en est passée.

Les louanges que nous sommes heureux de donner à la plaidoirie de M. Hugo ne s'adressent qu'à la forme. Quant au fond, nous n'en disons rien, et par deux raisons : M. Hugo plaidait pour son fils et plaidait contre la peine de mort. Tout ce qu'il a dit pour son fils mérite des égards ; rien de ce qu'il a dit contre la peine de mort ne mérite l'attention.

M. Victor Hugo jadis a fait de bonnes pièces de vers, quoique trop chevillées. Il ne brille pas autant dans la prose, et il se perd tout à fait dans la politique : témoins ses douze discours, dont deux ont été prononcés au Congrès de la paix. Ses chansons ont plu à beaucoup de gens ; jamais il n'a écrit ni débité une phrase qui ait obtenu un retentissement sérieux. On connaît des discours de M. Guizot, de M. Berryer, de M. de Montalembert, de M. Thiers, de M. de Lamartine, de M. Barrot, de plusieurs autres : qui connaît un discours de M. Hugo ? Il y a eu des livres que toutes les têtes pensantes de l'Europe ont lus et qu'aucun homme grave n'oserait n'avoir pas lus. On a lu M. de Maistre, M. de Bonald, M. Guizot, M. de Chateaubriand, M. de Lamennais, M. de Tocqueville, même M. de Lamar-

tine : où est le livre de M. Hugo? et quel homme parmi ceux qui comptent sur la terre se sentirait humilié de n'avoir pas achevé ou même de n'avoir pas ouvert *Notre-Dame de Paris*, *le Rhin*, *Bug-Jargal*? M. Hugo n'est ni un politique, ni un philosophe, ni un critique ; il a fabriqué adroitement les vers, voilà son mérite. Ce n'est pas le mérite d'un penseur, comme il s'en vante volontiers; c'est tout au plus celui d'un sonneur. Pendant un certain moment, il a d'un bras assez vigoureux secoué la cloche au profit de certaines vulgarités qui régnaient en ce moment-là, et qui maintenant ne règnent plus. La question de la peine de mort est bien forte pour un mérite de ce genre et d'ailleurs si fatigué. A l'époque du *Dernier Jour d'un condamné* et de *Claude Gueux*, cette question remuait. M. Hugo l'a saisie par le côté où elle lui offrait le plus de prise, le côté philanthropique, libéral et banal, et il a mis son bourdon en branle. Nous aurions une pauvre idée des partisans de l'abolition de la peine de mort qui lui sauraient gré de son service.

La question de la peine de mort est mêlée intimement à l'histoire de l'humanité. Elle a occupé de grands esprits. Les plus graves, les plus cléments, les plus miséricordieux, l'ont résolue dans le sens de la peine, et toute la civilisation chrétienne a maintenu le glaive dans ses codes, si longtemps

dictés par l'esprit de l'Évangile. M. Hugo ne tient nul compte de tout cela. Il a pour lui Beccaria, Franklin, Turgot (que n'ajoute-t-il Robespierre?); il croit avoir M. de Broglie et M. Guizot : il sonne sa cloche. En présence de toute la sagesse des législations passées et de toutes les épouvantes du temps présent, à propos de Montcharmont, au beau milieu du spectacle judiciaire qui nous est en ce moment donné par la Belgique [1], il déclare que l'instrument du supplice « est de trop dans une société qui a pour livre l'Évangile ». Ce serait une chose désagréable de répondre à cela, et à quoi bon répondre?

Le principal argument de M. Hugo, celui qui lui est propre, est un argument dramatique ; il s'efforce d'agir sur les nerfs par la peinture des souffrances du supplicié : il fait des descriptions romantiques de la bouche qui se tord, de la chair qui saigne, de la guillotine qui rate. Il y a quelque chose de plus dans la peine de mort, et une institution qui touche de si près à toute organisation sociale ne se décide pas sur les mines d'une femme qu'on fait pâmer, ou d'un bourgeois à qui l'on tire des larmes. Le bourgeois pleure toujours sur ce pauvre Holopherne, si méchamment mis à mort par Judith.

Il se peut fort bien que la peine de mort soit

1. Le procès Bocarmé.

abolie prochainement. Cela tient à des causes que M. Hugo ne soupçonne guère, et qui dérivent non du progrès, mais de la décadence de la société. Aussitôt abolie, la peine de mort sera remplacée par une autre peine, celle des massacres. Il est vrai qu'elle ne portera pas sur les mêmes individus.

Nous ne voulons pas, à propos d'une tirade de mélodrame, entamer une discussion sur un sujet dont il ne faut s'occuper qu'avec respect et maturité. Un seul mot à ces innocents philanthropes qui n'ont jamais fini de déclamer à propos du sang versé par la justice humaine, et qui prétendent trouver jusque dans la Bible des arguments contre la peine de mort. M. Crémieux a cité aux jurés l'exemple de Caïn, que Dieu laissa vivre après la mort d'Abel; l'exemple les a peu touchés : il n'était pas concluant, en effet. Ce Caïn fut le premier homme qui eut horreur du sang versé. Abel offrit à Dieu une victime sanglante, figure du sacrifice sanglant qui devait racheter le monde. Caïn, âme douce et tendre, se contenta d'offrir quelques produits de ses champs. Après quoi il fit d'Abel ce que l'on sait.

On peut se méfier d'une tradition philanthropique qui remonte là.

VICTOR HUGO ET L'ASSASSINAT POLITIQUE

Le 14 janvier 1858, l'Italien Orsini et trois ou quatre autres délégués du parti des régicides, munis abondamment de bombes dites *infernales*, tentèrent de tuer, à la porte de l'Opéra, Napoléon III, et, pour avoir plus de chances de réussite, risquèrent résolument de tuer aussi tous ceux qui pourraient se trouver là. Des tentatives de même caractère avaient déjà eu lieu, sans soulever aucune protestation parmi les révolutionnaires notables réfugiés à l'étranger. Tout au contraire, on avait affiché dans certains banquets, comme signe de ralliement ou mot d'ordre, ce vers de Victor Hugo :

Tu peux tuer cet homme avec tranquillité.

L'attentat du 14 janvier, plus abominable qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé, excita une émotion violente et indignée. Louis Veuillot écrivit sur ce crime un article dont nous extrayons la page suivante :

Il existe une bande d'assassins dont il faut purger le monde ; il existe des repaires d'assassins qui ne peuvent pas rester inviolables plus longtemps ; il existe des théoriciens, des poètes, des publicistes, des journaux de l'assassinat, auxquels la France, leur victime, doit exiger que les gouvernements européens imposent silence.

On se félicite avec raison ; la conscience française est soulagée, parce que, jusqu'à ce moment du moins, il n'y a, parmi les scélérats qui ont exé-

cuté ce dernier complot, aucun Français. Mais, aux portes de la France, on compose, on imprime, on vend des livres que ces monstres ont pu lire, des livres plus infâmes qu'eux-mêmes, des livres français, où la gloire est promise à qui fera de tels coups! C'est un Français, c'est un homme qui a été pair de France, c'est un membre de l'Académie française qui, du fond de l'asile où l'Angleterre l'a reçu, a qualifié d'héroïsme l'assassinat. S'adressant, *au nom de la conscience,* à quelques types de ces bandits pour qui le poignard même devient une arme trop noble, et lui montrant l'Empereur, il a dit : *Tu peux tuer cet homme avec tranquillité.* Ah! sans doute, celui-là, ce Tyrtée de bagne, il ne mettra pas la main à l'œuvre, on ne le verra pas dans les rues de Paris armé d'un poignard; ni lui ni d'autres de même plume et de même encre! Mais il a des lecteurs et ses pareils en ont; mais le vers que ce misérable n'a pas craint d'écrire, ses lecteurs le répètent dans leurs banquets; et, pour tout dire, il a pu l'écrire sans perdre en France un seul de ses admirateurs, sans cesser d'être loué avec emphase dans les feuilles qui trouvent que des coups de parti comme celui du 14 janvier font « un douloureux contraste avec la douceur de nos mœurs »; il a pu l'écrire sans cesser de trouver en Europe, dans un pays allié et ami, un asile assuré.

Le journal qui avait écrit que le coup d'Orsini contrastait avec « la douceur de nos mœurs » était le *Journal des Débats*. Blessé du mot de Louis Veuillot, il voulut se défendre et défendre aussi Victor Hugo. Voici la partie de la réponse de Louis Veuillot qui concerne le poète :

Le *Journal des Débats* entreprend de défendre contre nous M. Hugo, le poète dont la conscience proclame que l'*on peut tuer cet homme avec tranquillité.* Le *Journal des Débats* ne remplit que son rôle. Il est le dernier des romantiques ; il regrette en M. Hugo l'un des fleurons de la couronne de Juillet; c'est M. Hugo qui disait à Louis-Philippe : *Sire, Dieu et la France ont besoin de vous!* La Providence n'a pas confirmé cette vue poétique et politique. Depuis lors, M. Hugo et le *Journal des Débats* ont en commun cela, et autre chose encore, contre la Providence. Il est très convenable que le *Journal des Débats* venge M. Hugo ! Le *Journal des Débats* ne fait pas toujours ce que les convenances exigent : il n'en a que plus de mérite à les observer quelquefois. La difficulté de la cause l'aura tenté. C'est un mérite aussi de se laisser tenter aux causes difficiles. Honorons les mérites du *Journal des Débats*, et voyons comment il se tire d'affaire.

M. Rigault porte la parole; un écrivain très aimable, qui a ce joli petit style amidonné de la jeune Université, dont on raffole avec inquiétude

dans les sommités du corps enseignant. Quelque chose de sonnant, de pimpant, de craquant, avec des enluminures douces et des reflets bleus ou roses. M. Renan et M. Rigault possèdent seuls la perfection de ce style charmant. M. Renan a le reflet bleu ; il est mélancolique ; dans les bibliothèques qu'il hante, étant savant, on l'a surnommé « le beau ténébreux ». M. Rigault a le reflet rose ; il est gai, presque jovial, si l'on pouvait l'être au *Journal des Débats*. C'est un Amilcar[1]. Voilà le style nouveau, l'orgueil de la jeune Université, l'espoir de l'école naissante. Ce style est né en même temps que l'on inventait l'argenterie Ruolz et la vaisselle Flora-Muguet. Jamais faïence n'imita mieux la porcelaine. Ah ! que M. Paradol est loin d'avoir cet éclat, ces reflets ! qu'il cherchera longtemps ce précieux amidon !

M. Rigault donc, tout joyeux à son ordinaire, vient venger M. Hugo. Il prend un air tragique, sans pourtant voiler le reflet rose, qui est son charme particulier, et il commence par nous dire que « nous serions des bourreaux si nous n'étions des cuistres ». C'est un vers de M. Hugo lui-même, et une heureuse entrée en matière. J'y trouve pourtant un défaut. Je connais ce vers : il est dans un livre que j'ai lu, le même livre prohibé qui contient le

1. *Les Précieuses.*

vers de la conscience : *Tu peux tuer*... J'avais eu envie de l'appliquer à l'auteur. Je m'en suis abstenu pour deux raisons : la première, parce que cet auteur encourage les assassins, ce qui n'est pas le fait du bourreau ; la seconde, parce que cuistre est un mot qu'il faut réserver pour les gens d'Université.

La grande excuse de M. Hugo, c'est, d'après M. Rigault, d'avoir écrit « dans les délires de l'exil ». Il a dit aux gens qui tuent, à la confrérie du meurtre : *Vous pouvez tuer*. A mon avis, ce mot, dans un livre surchargé des plus atroces diffamations et des plus immondes vomissements que l'assurance de l'impunité matérielle ait pu jamais provoquer d'une muse en colère, ce mot est une provocation à l'assassinat. Non, dit M. Rigault, c'est une fleur de rhétorique ; et puis « les délires de l'exil !... » D'abord, M. Hugo n'est pas un exilé, c'est un banni : il faut parler français, même lorsqu'on est ancien professeur de rhétorique, même lorsqu'on a le style flora-muguet. Mais passons. Si les délires de l'exil sont une excuse à de telles et si froides atrocités, les assassins sont tous des exilés et des bannis, comme leur poète, et l'excuse vaut pour eux autant que pour lui.

Ajoutons qu'ils ne sont pas nés dans l'honneur et dans l'aisance d'une maison distinguée, qu'ils n'ont

pas été prévenus des dons du génie, des complaisances de la société, des faveurs de la puissance publique; qu'ils n'ont pas eu autour d'eux tous ces freins doux, honorables, glorieux même, qu'a brisés la frénésie de M. le comte Hugo, pair de France et membre de l'Académie française. M. Rigault comprend-il la valeur de son unique argument? Bon pour M. Hugo, il est meilleur pour les assassins.

Assurément, il y a d'autres provocateurs que M. Hugo.

Nos pères de 89, ne fût-ce que par leurs fils de 93, bâtards si l'on veut, nous ont, pour leur part, communiqué ce mal. Les pédants enfarinés de grec et de latin, les pédagogues, les cuistres, parlons franc, y ont mis leur industrie : toute cette race admire Brutus et le fait adorer. Il y a eu aussi les philosophes, qui nous ont appris à mépriser Dieu et à ne plus croire aux châtiments de l'autre vie. Les historiens de la Révolution, historiens philosophes, historiens poètes, historiens pittoresques, ne s'y sont pas épargnés. Il y a eu enfin la littérature, haute et basse, qui par le roman et le théâtre a prêché sans relâche le mépris et la haine de toute autorité. Ici M. Hugo, puisque c'est lui qui nous occupe, fait valoir ses titres : ils ne datent pas seulement des « délires de l'exil », mais d'un délire plus ancien, plus constant et plus misérable : le délire de la po-

pularité. Qui donc, dans cette nation qui a vu égorger Louis XVI et Marie-Antoinette, s'est plus assidûment occupé d'assassiner l'honneur des rois et des reines? *Hernani*, un empereur humilié devant un bandit qui jure de l'assassiner; *Marion Delorme*, un roi imbécile et un cardinal amoureux d'une fille publique; *Marie Tudor*, une reine prostituée à un assassin; *Ruy Blas*, une reine amoureuse d'un laquais qui assassine avec tranquillité; *le Roi s'amuse*, un roi dans les mauvais lieux. Et tout cela, et tout le reste, de dessein formé, à titre d'enseignement populaire! Lui-même s'en est vanté.

M. Rigault donne à croire que je dénonce M. Hugo « pour assouvir sur lui l'implacable acharnement d'une haine privée ». Je ne me fâche pas de cette grosse phrase, à cause du reflet rose. Mais j'aime à penser que M. Rigault n'a pas lu en effet, comme il le dit prudemment, le livre où M. Hugo se soulage des douleurs de l'exil en poétisant les assassins. Il aurait vu que les pages où M. Hugo m'injurie, en compagnie de tout le monde à peu près, sont d'une date antérieure à l'exil. Ces pages sont des posthumes, pour répondre « avec tranquillité » à quelques coups de sifflets littéraires et politiques qui vinrent l'atteindre au temps de sa puissance et de sa gloire. Car, Dieu merci, je n'ai jamais haï M. Hugo; mais j'ai toujours bien méprisé l'usage

qu'il fait de son génie. Dans l'ordre des cuistres, on pardonne tout à l'homme qui tourne le vers ou la phrase; dans l'ordre des bedeaux, on fait des réserves, et j'en fais même à l'égard de M. Rigault, que je ne hais point. Je profiterai de cette insinuation sur la haine privée qui m'anime à l'égard de son client, pour lui faire à lui-même un compliment qu'il mérite. Il disait naïvement, à ses débuts, qu'il n'osait aborder la critique, « n'étant pas assez sûr de la qualité de son venin ». Qu'il ne se fasse plus jamais un pareil outrage! Je suis habitué à être mordu, je m'y connais : il a du venin, il en a beaucoup, et de la meilleure qualité; et s'il arrive à raisonner, il sera redoutable.

VICTOR HUGO HISTORIEN

(LE DEUX DÉCEMBRE)

Victor Hugo voulait, quant aux lettres, se montrer universel : il se déclara donc historien. Son œuvre historique consiste en deux volumineux pamphlets, bourrés de mensonges et débordant de haine : *Napoléon le Petit* et l'*Histoire d'un crime*.

Ce dernier livre est donné comme l'histoire du coup d'État qui, du président Louis-Napoléon, fit Napoléon III. Le sujet prêtait à la colère et à l'exagération; Victor Hugo y mit un emportement calculé touchant à la folie. Ce récit,

qui veut et pourrait être terrible, est souvent grotesque. Le lecteur le plus disposé à s'indigner ne peut se défendre de sourire.

Louis Veuillot parla incidemment de cette œuvre mélodramatique en juillet 1859. Voici à quelle occasion : le gouvernement pontifical ayant réprimé à Pérouse une insurrection, les journaux impérialistes, surtout la *Patrie*, d'accord avec les feuilles républicaines, surtout le *Siècle*, l'accusaient de l'avoir fait trop durement, et appuyaient leurs reproches sur une *enquête*, œuvre des insurgés. Le rédacteur en chef de l'*Univers*, pour montrer ce que valait cette prétendue enquête, rappela celle que les vaincus du Deux Décembre avaient publiée à l'étranger et qui devint l'*Histoire d'un crime*. Voici cet article :

Cet ouvrage (prohibé en France) est intitulé : *Enquête sur le Deux Décembre et les faits qui le suivirent. Premier cahier, le Coup d'Etat à Paris.* — Bruxelles, 1852. *Imprimerie de A. Labroue et C*^{ie}. Nous ne possédons que le premier cahier. Il comprend cinquante-quatre pages en caractères microscopiques, contenant la matière d'un volume ordinaire. Point de nom d'auteur. Le rédacteur anonyme dit qu'il écrit dix mois après les événements. Son style n'est pas d'une brute ; il est assez au courant, presque calme, sauf quand il cite un certain livre de M. Hugo, dont il fait d'ailleurs grand usage. Il parle en nom collectif :

Il n'y a parmi nous ni légitimistes, ni orléanistes, ni ré-

publicains. Nous sommes des témoins qui viennent déposer de ce qu'ils ont vu et de ce qu'ils savent devant la conscience de leur pays. Ce livre n'est pas autre chose que le procès verbal d'une enquête ouverte le 2 décembre. Un crime immense a été commis ; la justice l'a laisser passer en s'inclinant devant les coupables. Nous suppléons à son silence et à son inaction.

Viennent ensuite de très amples serments de ne dire que la vérité. La main sur la conscience, l'honneur invoqué, Dieu attesté, rien n'est omis; et si l'on ne nomme pas les témoins qui ont déposé dans « l'enquête », c'est uniquement pour ne pas les exposer à la fureur du tyran. Assurément, le *Siècle* et la *Patrie* n'en demanderont pas davantage aux honnêtes gens de Pérouse, qui n'en diront pas moins.

Le premier chapitre est intitulé : « les Hommes du Deux Décembre. » Militaires et civils, chacun a son paragraphe. Avant que le ministre du Saint-Père, « Antonelli », comme dit la plume épicée[1] de M. Delamarre, eût été passé à l'encre pure et vengeresse de M. About, peu de personnages publics avaient été arrangés de cette façon. Il y a même des ingrédients qui manquent à l'encre de M. About. On n'a pas dit que le cardinal Antonelli, étant derrière le Pape, à la messe, eût coupé un gland d'or du trône

1. M. Delamarre, alors directeur de la *Patrie,* avait établi des magasins d'épicerie.

et l'eût mis dans sa poche. C'est une des moindres peccadilles de jeunesse alléguées contre l'un des « hommes du Deux Décembre ». Il y a infiniment mieux que cela contre la maturité de la plupart des autres. Et voilà comme les auteurs de l'enquête française posent tout de suite les héros de la scène, avec un talent auquel les auteurs de l'enquête de Pérouse ne s'élèveront que plus tard. Si le général Kalbermatten prend Bologne, nous espérons que, dans l'enquête qui suivra, on l'accusera d'avoir volé le dôme de Saint-Pierre, ou tout au moins la mosaïque de *la Transfiguration*.

Les chapitres suivants décrivent l'arrestation des représentants du peuple et les autres mesures prises pendant la nuit pour assurer le coup d'État. L'*Enquête* fait remarquer qu'on occupa militairement les bureaux et les imprimeries de tous les journaux, à l'exception de la *Patrie*, du *Constitutionnel* et du *Journal des Débats*. Hélas! on ne daigna pas non plus craindre la résistance de l'*Univers*. Les « hommes du Deux Décembre » sont repris là, et injuriés de nouveau, particulièrement les généraux, accusés de s'être *vendus*. Saint-Arnaud, qui a gagné la bataille de l'Alma; de Lourmel, mort à Sébastopol; Espinasse, mort à Magenta; Forey, Canrobert, etc., aucun n'est épargné. Quant aux soldats, « tout le monde a remarqué leur état d'ivresse ».

On commence aussi à voir les actions illustres des députés rouges, notamment de M. Hugo, qui fait plusieurs belles harangues et *dicte* plusieurs belles proclamations. Il est question aussi des proclamations du gouvernement, et surtout de celle où il était dit que quiconque tenterait de construire une barricade, serait sur-le-champ FUSILLÉ, en grosses lettres. Ces détails laissent déjà loin tout ce que l'on sait dire de Pérouse; mais il faut arriver au moment de la lutte, au 3 décembre.

Le récit de la journée commence par une proclamation de M. Victor Hugo à l'armée. Il l'exhorte en fortes antithèses à désobéir au Président et à le livrer à la loi :

> Soldats ! c'est un faux Napoléon. Un vrai Napoléon vous ferait recommencer Marengo ; lui, il vous fait recommencer Transnonain.

Le diagnostic s'est mal vérifié, et la prédiction ne s'est pas trouvée juste. Il ajoute ces paroles :

> Tournez vos yeux sur la vraie fonction de l'armée française. Protéger la patrie, propager la Révolution, délivrer les peuples, soutenir les nationalités, affranchir le continent, briser les chaînes partout, défendre partout le droit : voilà votre rôle parmi les armées d'Europe. Vous êtes dignes des grands champs de bataille. Soldats ! l'armée française est l'avant-garde de l'humanité...

Mais que faire entendre à des soldats qu'on avait

méchamment grisés d'eau-de-vie pour les rendre sourds à l'éloquence et les entraîner au crime?

Un nouveau plan, dit l'*Enquête*, a été arrêté à l'Élysée. On veut laisser les représentants républicains s'engager dans la lutte, dans *l'espoir d'obtenir un massacre général*. Les complices tiennent à compromettre l'armée et à lui faire partager la responsabilité de l'attentat. *Les distributions d'argent*, de vin, d'eau-de-vie, recommencent. Beaucoup de marchands de vin *sont payés en pièces d'or* par les soldats.

Voilà, d'après l'*Enquête*, le secret du dévouement des généraux et du courage et de la discipline des soldats français au 2 décembre! Les petits copistes qui diffament aujourd'hui les troupes pontificales n'osent pas dire davantage, ni même autant. Mais où ils sont tout à fait surpassés, c'est dans le détail des faits : on ne voit qu'officiers anonymes brûlant la cervelle à des passants anonymes aussi, et que soldats s'amusant à mutiler les cadavres. Il est grandement question de femmes et d'enfants tués à Pérouse; cela est raconté platement et sans tournure : écoutez ce qui suit, et reconnaissez la supériorité d'un commissaire d'enquête qui a travaillé dans la littérature.

Nous nous contentons de copier; c'est le rédacteur qui souligne :

En différents endroits, on a vu les soldats, abrutis par

la boisson, s'exercer au tir, prenant pour cible des passants. Une femme, conduisant un enfant par la main, traversait la rue Montmartre, vers l'église Saint-Eustache, pour aller chercher quelques provisions. A quelque distance se trouvait un peloton de chasseurs de Vincennes. L'un de ces misérables désigne cette femme à quelques camarades, et, *voulant leur prouver son adresse*, il l'ajuste. Le coup part, la femme tombe. Jaloux de ce *succès*, un autre chasseur ajuste l'enfant, qui tombe mortellement frappé sur le cadavre de sa mère. Des actes de cette nature, dont beaucoup de témoins sont prêts à déposer dès qu'il y aura une justice en France, ont été accomplis dans plusieurs quartiers.

Ce tableau principal est entouré d'épisodes dans le même goût :

Une véritable armée de sergents de ville fouille toutes les rues, arrête, frappe ou massacre les passants, sans distinction de rang, d'âge ou de sexe. — Sur le boulevard, près du Gymnase, le citoyen Xavier Durrieu voit des groupes de citoyens repoussés brutalement et frappés par des soldats et des sergents de ville. Un cri déchirant se fait entendre tout à coup : on fusille une femme sur laquelle on a trouvé une proclamation!

Une proclamation est faite par les représentants du peuple « insultés, traqués, arrêtés, *assassinés* par l'infâme police de Bonaparte ». On lit avec surprise la signature de quelques-uns de ces assassinés, encore vivants aujourd'hui et disposés à vivre longtemps. L'un d'eux, M. Émile de Girardin, avait son

idée ce jour-là comme les autres jours : il proposait que tous les représentants se fissent arrêter, et qu'on suspendît entièrement la vie industrielle jusqu'à la chute de l'usurpateur. L'élément comique se glisse dans toutes les tragédies humaines !

L'*Enquête sur le Deux Décembre* est déjà plus riche que les premiers récits des évadés de Pérouse ; mais ce n'est rien encore. Les bons témoins que l'on vient d'entendre ont réservé leur imagination pour la journée du 4. Voici le premier paragraphe de cette dernière partie, de ce bouquet :

Dès le matin, de sinistres bruits circulent dans tout Paris. Pendant la nuit, de *fréquentes détonations* ont été entendues par les habitants des quartiers qui avoisinent le *Champ de Mars*, les quais et la préfecture de police. Des cris et des gémissements ont succédé aux coups de fusil. La population apprend ce qui s'est passé. *Des fusillades en masse ont été exécutées en ces différents endroits ;* un grand nombre de citoyens, arrêtés le 2 et le 3 décembre, ont été *froidement massacrés*. Combien de victimes sont tombées sous les coups des soldats de Bonaparte ? C'est ce qu'il nous a été impossible de connaître, jusqu'à ce jour, avec exactitude. Un voile épais couvre ces massacres nocturnes. Si nous en croyons quelques historiens, *huit cents personnes environ* auraient succombé dans ces atroces tueries.

Tel est le début de la relation du Deux Décembre ; et tout va *crescendo* et *rinforzando* jusqu'à la fin, suivant les prescriptions de l'art. C'est ici que,

pour soutenir son génie épuisé, le narrateur emploie la voix de M. Hugo[1]. La manœuvre décisive précédemment indiquée par le général Changarnier, qui coupa l'émeute sur le boulevard, est peinte comme un carnage médité, voulu, provoqué par le machiavélisme de l'Élysée, et on l'appelle le *massacre des passants*. On tue tout :

Les morts jonchent la chaussée. Des jeunes gens tombent le cigare à la bouche ; des femmes en robe de velours sont tuées roide par les biscaïens ; deux libraires sont arquebusés au seuil de leur boutique, sans savoir ce qu'on leur veut ; le bazar est criblé d'obus et de boulets ; l'hôtel Sallandrouze bombardé, la Maison d'or mitraillée, Tortoni pris d'assaut.

Ce passage est de M. Hugo : on l'a reconnu à ces deux libraires tués « sans savoir ce qu'on leur veut ». Dans le détail, l'*Enquête* s'applique à montrer les soldats massacrant de préférence les passants inoffensifs et les tuant par plaisir. On voit reparaître les gens qui servent de cible, les enfants, les femmes et les vieillards percés de coups de fusil, lardés au sabre et à la baïonnette. Un huissier reçoit treize balles dans le corps pendant qu'il de-

1. M. Hugo avait tout écrit ou tout arrangé. Seulement, pour se déguiser un peu, il citait çà et là un écrit antérieur publié sous son nom. Naturellement, M. Hugo, qui se donnait un rôle de héros dans la résistance au coup d'État, avait au contraire été très prudent. Il s'était vu partout, mais les autres ne l'avaient vu nulle part.

mande grâce à genoux; un vieillard de quatre-vingts ans, « trouvé on ne sait où », est fusillé sur un monceau de cadavres; ce qui fait rire les soldats. Il y a cent épisodes de ce genre, plus atroces les uns que les autres, et qui mettent nos soldats au-dessous des bêtes les plus féroces et les plus viles. Il y a des infamies pires encore :

Partez! disent les officiers aux citoyens inoffensifs qui leur demandent protection. A cette parole, ceux-ci s'éloignent bien vite et avec confiance; mais ce n'est là qu'un mot d'ordre qui signifie *mort;* et, en effet, à peine ont-ils fait quelques pas qu'ils tombent à la renverse... — Un capitaine, les yeux hors de la tête, crie aux soldats : Pas de quartier! Un chef de bataillon vocifère : Entrez dans les maisons et tuez tout !...

On raconte que quelques soldats, à Pérouse, ont volé un Américain. Cela peut être; nous attendrons, pour en être convaincu, d'autres preuves que la parole de l'Américain et celle des Toscans. Il en a été dit autant des soldats du 4 décembre :

Un caissier va rue Bergère toucher un effet, revient avec de l'argent, est tué sur le boulevard. Quand on releva son cadavre, il n'avait plus sa montre, ni sa bague, ni la somme d'argent qu'il rapportait... Maîtres de la rue Rambuteau, les soldats entrent dans les maisons, et saccagent l'intérieur des appartements et les magasins de cette rue opulente.

Ces faits et cent autres sont rapportés par M. Hugo,

et l'on y reconnaît son imagination. Elle se montre mieux encore dans la description d'une orgie de vin qu'il mêle à cette orgie de sang :

Vers onze heures du soir, quand les bivouacs furent dressés partout, M. Bonaparte permit qu'on s'amusât. Il y eut sur le boulevard comme une fête de nuit. Les soldats riaient et chantaient... des tables étaient dressées dans les bivouacs ; officiers et soldats y buvaient. La flamme des brasiers se reflétait sur les visages joyeux. Les bouchons et les capsules blanches du vin de Champagne surnageaient sur les ruisseaux rouges de sang. De bivouac à bivouac, on s'appelait avec de grands cris et des plaisanteries obscènes. On entendait le choc des verres et le bruit de bouteilles brisées. Çà et là, dans l'ombre, une bougie de cire jaune ou une lanterne à la main, des femmes rôdaient parmi des cadavres, regardant l'une après l'autre ces faces pâles, et cherchant, celle-ci son fils, celle-ci son père, celle-là son mari...

A la fin, on fait le compte des morts :

Un officier supérieur (anonyme) a fait l'aveu que le chiffre des morts, *rien que sur les boulevards*, devait s'élever à *plus de douze cents*. Nous appuyant sur un grand nombre de témoignages (anonymes), nous avons la conviction que ce chiffre a été *de beaucoup dépassé*. Quant aux assassinats commis en dehors des boulevards, ils échappent *à toute évaluation*.

Après avoir raconté la prise de la dernière barricade, rue du Cadran, « où plus de cent cadavres

mutilés marquèrent le passage de ces soldats excités au meurtre par l'exemple et la voix de leurs chefs », l'*Enquête* est terminée par ces mots :

> Ainsi s'accomplit le coup d'État de l'homme que la magistrature de France complimente et que le clergé encense depuis dix mois.

Ainsi, ajouterons-nous, après dix mois de réflexions, le parti qui avait surpris la France en Février 1848, et qui, après quatre années de folies et de menaces, vaincu par le mépris et la crainte qu'il inspirait, se l'était laissé reprendre en une nuit; ainsi ce parti se vengeait en diffamant l'armée et la France. Il multipliait, il multiplie encore des pamphlets sordides, dans le genre de celui que nous venons d'analyser; il en inonde l'Europe, cherchant partout à susciter des séditions qui lui rendent le pouvoir, et ne refusant pas même le concours des assassins, dont ses écrits enflamment et justifient d'avance la brutalité.

C'est ce même parti qui fait des enquêtes sur sa défaite à Pérouse, ou plutôt qui fait la même enquête que toujours, échafaudant les mêmes mensonges et les mêmes infamies dans le même but. Tout ce qui le réprime est inique. Il a une vieille haine contre tous les gouvernements, contre toutes les magistratures; il n'honore que les sol-

dats qui mettent la crosse en l'air devant lui, qui trahissent leurs princes et font déserter leur drapeau.

Cet article valut à l'*Univers* un *Avertissement*. Le gouvernement impérial, qui trouvait bon que l'on fît grand bruit, même dans ses propres journaux, de l'enquête sur les affaires de Pérouse, déclara que M. Louis Veuillot, en parlant de l'*Enquête sur le Deux Décembre*, avait donné « une publicité coupable à des pamphlets imprimés à l'étranger, et qui contenaient les attaques les plus odieuses contre le peuple français, le gouvernement, la religion et l'armée. »

VICTOR HUGO ET L'ESPAGNE

I

26 octobre 1868.

Nous avons du nouveau, et les destinées de l'Espagne vont faire un pas : M. Hugo s'en mêle! Il écrit à l'Espagne, en homme immense qu'il est, et transmet sa lettre immense par une immense main, qui est celle de M. Émile de Girardin. La suscription seule est déjà sublime :

VICTOR HUGO A L'ESPAGNE

A MON CHER ET GRAND AMI ÉMILE DE GIRARDIN

Voilà de l'*œil!* et M. Pelletan est infiniment distancé. Qu'il ose se donner de telles *capitales*, et qu'il

trouve un pareil homme pour le qualifier de *cher et grand ami* en si fortes italiques !

La pièce n'égale pas tout à fait le titre. Tout devenait difficile après un pareil début. Rarement, néanmoins, M. Hugo a donné de pareils coups de trombone. C'est magnifique ! s'écrie M. Plée, du *Siècle*. M. Plée ne nous croirait pas si nous lui disions que, sauf le titre, où l'unique M. Hugo pouvait atteindre, il en saurait faire à peu près autant ; et cependant nous ne dirions que la vérité.

Un jour nous le lui ferons voir, un jour qu'il n'aura pas pris le temps de s'éteindre. Nous lui montrerons, dans son propre style, sortant de son propre encrier, toutes ces illustrations, toutes ces fulgurations, toutes ces coruscations — et tout ce *boum-boum !*

Mais ne retenons pas davantage la foudre. Passez, foudre, et allez prouver par toute la terre que beaucoup de gens pourraient avoir raison qui croient que M. Hugo est l'auteur des manifestes de Garibaldi :

Un peuple a été pendant mille ans, du sixième au seizième siècle, le premier peuple de l'Europe, égal à la Grèce par l'épopée, à l'Italie par l'art, à la France par la philosophie ; ce peuple a eu Léonidas sous le nom de Pélage et Achille sous le nom de Cid ; ce peuple a commencé par Viriath et a fini par Riego ; il a eu Lépante, comme les Grecs ont eu Salamine ; sans lui Corneille n'aurait pas créé la tragédie et Christophe Colomb n'aurait pas décou-

vert l'Amérique : ce peuple est le peuple indomptable du Fuero-Juzgo ; presque aussi défendu que la Suisse par son relief géologique, car le Mulhacen est au mont Blanc comme 18 est à 24 ; il a eu son assemblée de la forêt, contemporaine du forum de Rome, meeting des bois où le peuple régnait deux fois par mois, à la nouvelle lune et à la pleine lune ; il a eu les cortès à Léon soixante-dix-sept ans avant que les Anglais eussent le parlement à Londres ; il a eu son serment du Jeu de paume à Medina del Campo, sous don Sanche ; dès 1133, aux cortès de Borja, il a eu le tiers état prépondérant, et l'on a vu dans l'assemblée de cette nation une seule ville, comme Saragosse, envoyer quinze députés ; dès 1307, sous Alphonse III, il a proclamé le droit et le devoir d'insurrection ; en Aragon, il a institué l'homme appelé Justice, supérieur à l'homme appelé Roi; il a dressé en face du trône le redoutable *sino no ;* il a refusé l'impôt à Charles-Quint. Naissant, ce peuple a tenu en échec Charlemagne, et, mourant, Napoléon.

Ce peuple a eu des maladies et subi des vermines, mais, en somme, n'a pas été plus déshonoré par les moines que les lions par les poux. Il n'a manqué à ce peuple que deux choses : savoir se passer du Pape et savoir se passer du Roi. Par la navigation, par l'aventure, par l'industrie, par le commerce, par l'invention appliquée au globe, par la création des itinéraires inconnus, par l'initiative, par la colonisation universelle, il a été une Angleterre, avec l'isolement de moins et le soleil de plus. Il a eu des capitaines, des docteurs, des poètes, des prophètes, des héros, des sages. Ce peuple a l'Alhambra, comme Athènes a le Parthenon, et a Cervantès, comme nous avons Voltaire. L'âme immense de ce peuple a jeté sur la terre tant de lumière, que pour l'étouffer il a fallu Torquemada ; sur ce flambeau,

les papes ont posé la tiare, éteignoir énorme. Le papisme et l'absolutisme se sont ligués pour venir à bout de cette nation. Puis, toute sa lumière, ils la lui ont rendue en flamme, et l'on a vu l'Espagne liée au bûcher. Ce *Quemadero* démesuré a couvert le monde, sa fumée a été pendant trois siècles le nuage hideux de la civilisation; et, le supplice fini, le brûlement achevé, on a pu dire : Cette cendre, c'est ce peuple.

Aujourd'hui, de cette cendre cette nation renaît. Ce qui est faux du phénix est vrai du peuple.

Ce peuple renaît. Renaîtra-t-il petit ? renaîtra-t-il grand ? Telle est la question[1].

Tout cela n'empêche pas que M. Hugo ne soit un grand poète, et plein de tonnerres et d'éclairs et de véritables foudres, comme le paon est un fort bel oiseau, couvert d'émeraudes, de saphirs et de rubis. Mais de si riches dons soufflent l'orgueil, et l'orgueil pousse au ridicule.

La punition du poète est d'adresser des proclamations en prose aux peuples; la punition de l'oiseau est de faire la roue; et le poète et l'oiseau montrent alors le revers de leurs plumes brillantes.

II

Certainement M. Hugo n'ignore pas l'Espagne.

1. Il y en avait beaucoup plus long, mais ce copieux extrait paraîtra suffisant. Le reste, qui répétait le commencement, avait pour but d'enseigner aux Espagnols à être dignes de l'Espagne.

Il l'a étudiée à un point de vue qui ne manque pas d'intérêt, et il connaît à merveille le beau bruit qu'y font

Les grelots des mules sonores,

ou, comme on dirait en prose, les grelots sonores des mules. Ces grelots sonnent très bien dans son manifeste aux Espagnols. Ils sonnent même en prose. Plusieurs paragraphes semblent avoir été primitivement rimés, et la pièce a l'air d'une vieille *Orientale*, mise au rebut dans le temps que l'auteur prenait encore garde à ses vers et même à ses pensées.

Mais à ces grelots anciens et familiers il a mêlé des grelots d'une date plus récente, grelots non plus des mules sonores, mais de vieux chevaux très sourds attelés aux vieux fiacres haviniens, aux plus vieux[1]. Grande décadence du grelot!

« Ce peuple (espagnol) a eu des maladies et subi des vermines; mais, en somme, il n'a pas été plus dégradé par les moines que les lions par les poux. Il n'a manqué à ce peuple que deux choses : savoir se passer du Pape et savoir se passer du Roi. » Voilà un grelot historique! Il rend un son parfait, il est même lumineux; mais il faut observer que, sans les

1. *Havinien* était en l'honneur de M. Havin, homme important de ce temps-là comme directeur du journal *le Siècle*, le plus répandu, sous l'Empire, des journaux révolutionnaires. Il fraternisait avec le prince Napoléon (Jérôme) et était bien vu de Napoléon III. La tolérance dont il jouissait ressemblait fort à de la protection.

moines, sans le Pape et sans le Roi, il n'y aurait pas eu de peuple espagnol, ou d'Espagne : le lion aurait été dévoré par le pou musulman, par le pou juif, par le pou soldatesque, par le pou révolutionnaire. Il y a toutes sortes de poux.

Sans Pape, point de moines ; sans moines, point de Ximénès ; sans Ximénès, point d'Isabelle la Catholique, et point de Cid, ni tant d'autres grandes figures avant et après ces grandes figures ; et partant point d'Espagne. L'Espagne ne se serait tirée ni des mains des Maures ni des mains de Napoléon Ier. Le prêtre fut l'âme de ces deux résistances. Et si l'Espagne peut s'arracher au nouvel islamisme et au nouveau despotisme qui la menacent aujourd'hui, c'est encore le prêtre qui la délivrera.

Oui, entre tant d'admirables traits de sa noble histoire, le peuple espagnol, en Aragon, « a institué l'homme appelé Justice, supérieur à l'homme appelé Roi ». Ce peuple aragonais était profondément chrétien et monastique, et l'institution du *Justitia mayor*, ou grand justicier, était monastique et chrétienne.

Avant de monter au trône, le roi d'Aragon jurait de respecter les privilèges de la nation. Il en faisait le serment aux pieds du grand justicier, qui lui tenait une épée nue sur la poitrine. Les peuples civilisés ne sont plus si fiers, et n'aiment plus de

cet amour barbare la justice et la liberté. On ne cite aucun poète d'Aragon ni de Castille, en ces temps-là, qui ait dit à son monarque ce que M. Hugo disait à Louis-Philippe et dit maintenant à Garibaldi : *Sire, Dieu a besoin de vous!* Et ces poètes ne disaient pas non plus au peuple : Sire, tu n'as pas besoin de Dieu !

C'est en Aragon qu'était l'abbaye de Val-de-Peña, le grand sanctuaire national. L'abbé de Val-de-Pena fut en effet le chef du pays, l'inspirateur de toutes les expéditions guerrières, ou plutôt sacrées, qui affranchirent la patrie. Là, les héros chrétiens venaient puiser l'invincible et saint enthousiasme, l'amour qui enfin triompha.

Cette guerre de huit siècles, cette croisade sublime qui commença après la défaite de Xérès, en 711, pour ne finir qu'à la prise de Grenade en 1492, ce fut surtout une œuvre des moines et du Pape. Dans le cours de cette guerre, la papauté forma pièce à pièce l'unité espagnole, et le pape Grégoire en posa les premiers fondements.

Les grelots des mules sonores n'ont pas permis à M. Hugo d'étudier l'origine des ordres militaires. Calatrava, Alcantara, Avila, naquirent de Cîteaux ; Saint-Jacques ne lui est guère moins parent. Ce sont les éclatantes personnifications de l'Espagne, et rien ne fut plus beau dans l'histoire du genre humain.

M. Hugo rappelle un autre souvenir pour décider le peuple espagnol à secouer ses poux, le Pape, le Roi et les moines; ce qu'il peut aisément faire en prenant un bon bain d'eau rouge. Ce peuple, dit-il, refusa l'impôt à Charles-Quint. C'est encore vrai; mais M. Hugo veut oublier que ce ne furent pas les nobles de Castille et du royaume de Valence qui résistèrent : ils étaient déjà courtisans et n'avaient plus les belles fiertés de don Ruy Gomez de Silva; ce furent les bourgeois dévots et surtout les prêtres. La *Santa Junta* d'Avila ne se bornait pas à refuser l'impôt, elle défendait et revendiquait la liberté publique. Or, cette junte à jamais illustre obéissait à Antonio de Acunha, évêque de Zamora, vieillard septuagénaire, qui combattit à la tête de quatre cents religieux et prêtres séculiers, bravant la mort pour briser la tyrannie.

Et dans la dernière lutte pour l'indépendance nationale qui tint en échec Napoléon, comme le dit fort bien M. Hugo, comte d'Espagne ou d'Italie, ce furent encore les pouilleux, puisque ainsi il les nomme, qui firent le grand et triomphant effort; oui, les pouilleux, avec leurs poux, c'est-à-dire, avec ce que la monarchie infidèle, la libre pensée et la révolution leur avait laissé de moines. Les nobles éclairés, les avocats éclairés, les fulgurants lettrés qui s'occupaient à lire et à traduire les sa-

letés et les stupidités françaises du dix-huitième siècle, n'affrontèrent point les périls de cette guerre : elle fut religieuse et nationale en même temps.

Que l'Espagne se délivre donc de la religion par la République et par la dictature ou par autre chose; qu'elle confie cette besogne à un Robespierre ou à un Napoléon, — elle a assez de Soulouques pour lui fournir l'équivalent de l'un et de l'autre, — elle se délivrera en même temps de sa gloire et de sa vie ! Elle sera république, empire, anarchie, n'importe quoi; mais elle ne sera plus l'Espagne. Elle sera ce qu'elle n'a pas été jusqu'ici, sauf maintenant, et peut-être encore à la surface, quelque chose de bas et de misérable comme l'Italie; un taudis de traducteurs, de parodistes, de larrons et de trabucaires cherchant un maître; elle trouvera chez elle ou ailleurs quelque caporal à qui elle se donnera en mariage, comme les nations se marient maintenant, — à la mairie.

Nous ne laisserons pas M. Hugo remiser ses grelots dans l'établissement de M. de Girardin sans lui faire un compliment très légitime.

Il a su du moins emboucher le trombone révolutionnaire sans insulter la reine. Il a laissé cette indignité aux subalternes, et n'est point descendu jusqu'au vocabulaire de M. Pelletan. Il est vrai

qu'il a fait jadis *Ruy Blas*, où il propose à l'admiration du monde une reine éprise d'un laquais. Mais cette circonstance même relève ici sa délicatesse, et on aime à le voir s'abstenir de l'abominable hypocrisie de ces cafards qui prétendent avoir fait leur coup au nom de la pudeur et qui expulsent du territoire espagnol la charité et la chasteté devenues crimes de lèse-nation.

VICTOR HUGO AMNISTIÉ

L'EMPEREUR ET M. HUGO DANS LA BALANCE

14 septembre 1869.

Les jeunes de la maison Hugo soutiennent avec une valeur bien concevable la gloire de leur auteur et les chances qu'il peut avoir de gouverner la France et le monde. Car M. Hugo a fait *Hernani*, *Ruy Blas*, *les Chansons des rues et des bois*, *l'Homme qui rit*, et quantité d'autres œuvres mémorables, et il est le plus grand poète du monde, et peut-être de tous les temps; mais il lui manque d'avoir été chef du pouvoir exécutif, ce qui le laisse au-dessous d'Alphonse de Lamartine, non moins fécond que lui en prose et en vers. La maison Hugo a bien le droit de souffrir de cette infériorité.

Les chances de son chef lui semblent prochaines. Selon nous, elles sont encore éloignées. Nous savons certainement que nous sommes dans un monde où il faut s'attendre à tout. Tel sous-officier de cavalerie[1] rêvait en prison, il n'y a pas vingt-cinq ans, de disposer de la France : il a vu la France dans sa poche, et il n'avait pas fait *Hernani*. Mais il est rare que cette destinée tombe aux grands poètes, et M. Hugo ne nous paraît pas la tenir encore. C'est peut-être parce qu'il a fait *Hernani*. Chose amère mais pourtant raisonnable : l'homme qui étrille un cheval de cavalerie peut parvenir à des sommets où l'homme qui monte Pégase n'arrive pas!

Mais, laissant à d'autres de sonder ce caprice des choses, il nous semble que les jeunes de la maison Hugo font des imprudences. Pour louer leur auteur, ils rabaissent trop ce qui fut plus heureux et peut paraître plus grand que lui.

Le rival heureux de M. Hugo, celui qui le mit dehors il y a vingt ans, — après l'avoir mis *dedans*, dit-on, — ne lui est pas si inférieur que les amis de M. Hugo le prétendent. Ils peuvent avoir tort de provoquer des rapprochements et des comparaisons qui ne tournent pas tous à l'avantage de leur homme sublime.

1. Fialin de Persigny, devenu duc de Persigny.

Assurément, c'est un grand mérite d'être né avec le don de parler en vers; mais ce n'est pas un petit mérite d'être né avec le don de se taire à propos. On peut se vanter d'avoir fait *Hernani*, *Marie Tudor* et la grande scène des cercueils dans *Lucrèce Borgia*. — Mais avoir fait une constitution qui a duré plusieurs années, avoir prononcé tant de discours qui ont ému la Bourse, avoir joué les drames de Strasbourg, de Boulogne et du Deux Décembre, — sans parler de quantités de comédies qui ont eu leurs succès, — cela n'est point à mépriser.

Il est beau de s'être conquis un fauteuil à l'Institut malgré M. Saint-Marc Girardin et ce qui restait de vieux classiques. Mais ce n'est pas maladroit d'avoir su s'asseoir sur un autre velours, aux Tuileries, malgré M. Hugo et ce qui restait de vieux orléanistes devenus jeunes républicains.

Les Chansons des rues et des bois n'ont pas réussi. Elles ont paru frivoles. Nous les tenons néanmoins pour un chef-d'œuvre (sans autre estime), à cause de l'habileté de la façon. Mais dans le même genre, on trouve le bois de Boulogne, le bois de Vincennes, les buttes Chaumont et mille et mille cafés chantants que le public a beaucoup mieux goûtés.

On pourrait pousser loin ce parallèle, et, si l'on voulait entrer dans le détail, on serait étonné de la

quantité de points où la ressemblance éclate comme entre Louis XIV et Racine! Sous Louis XIV, un courtisan fit un recueil, merveilleusement gravé, de tous les personnages illustres du temps. Le portrait du roi commence la galerie, et on lit au-dessous du soleil ce vers pompeux :

Le Ciel en sa faveur créa tous ces grands hommes.

Si l'on renouvelait cette flatterie, il n'y aurait pas, peut-être, des raisons invincibles pour donner à M. Hugo la place de Louis XIV.

Sur un seul point, la différence est complète. Les jeunes de la maison Hugo rappellent avec l'étourderie de leur âge que leur auteur a fait *les Châtiments*. Le moment est mal pris pour en tirer vanité. L'autre a fait l'amnistie. Ce seul trait lui laisserait le monument, et relègue décidément son compétiteur dans les bas-reliefs. Plus haute et plus sonore est l'injure, plus haut et plus sonore est aussi le pardon. Que le géant élève la tête par-dessus les nuages; le pardon monte par delà, retombe sur lui et le coiffe. Si son injure est immortelle, il est immortellement coiffé. Pas d'antithèse qui le débarrasse de ce chaperon. Celui qui pardonne est plus grand que celui qui voulut offenser.

M. Ledru-Rollin est un homme politique. Purgé de sa complicité fort douteuse avec de vils assassins,

il peut revenir, sans autre embarras que de se sentir un peu fané. Il n'a point dépassé la limite des fureurs oratoires, ni invoqué Harmodius et Aristogiton. M. Pyat n'est point si net sous ce rapport : on l'en excuse à cause de cette frénésie particulière qui naît de l'impuissance du talent. Parce qu'il a écrit *les Châtiments*, M. Hugo est le véritable, le seul amnistié. C'est lui entre tous que ce titre d'amnistie châtie.

Et comme il a voulu blesser plus profondément qu'un autre; comme il a plus savamment composé son fiel et plus vilainement frappé son coup, étant à l'abri, il est aussi plus généreusement, plus véritablement pardonné, et l'empereur lui doit plus qu'à tout autre de passer dans l'histoire avec le beau décor de la clémence :

Le Ciel en sa faveur créa tout *ce* grand homme!

On voudra bien remarquer qu'en dehors du dernier fait nous avons raisonné et comparé sans nous occuper de la valeur morale des œuvres. A notre avis et sans entrer dans le détail, le poids est le même des deux côtés. S'il s'agissait de vraie grandeur, nous en chercherions le modèle ailleurs que dans la politique et la littérature de notre temps.

LES MISÉRABLES

25 avril 1862[1].

Un critique nommé Hector, employé dans un grand journal parisien, analyse le nouvel ouvrage de M. Victor Hugo, jette dans toutes les directions quelques adjectifs enflammés, et termine en disant qu'il ne se permettra point de juger un tel livre, par la raison que, « s'il se voyait au pied du mont Blanc, il n'aurait garde d'ouvrir son parapluie pour mesurer la montagne » ! Voilà un exemple des ferveurs qu'inspirent *les Misérables*, et un échantillon de la critique littéraire en 1862 :

> Or maintenant, suez, graves auteurs,
> Épuisez-vous, ramez comme corsaires,
> Pour mériter de tels admirateurs
> Ou pour avoir de pareils adversaires !

Cependant laissons le parapluie du critique Hector. Le livre de M. Hugo est véritablement une montagne : par ses dimensions d'abord, ce sera une *quintilogie* en dix volumes ; et par son objet, qui est la réforme ou la refonte du monde et de

1. Cette étude a paru dans la *Revue du monde catholique*. L'*Univers* était alors supprimé par décret impérial.

l'homme. Le but est grandiose assurément ; il n'est point inouï. De nos jours, le roman est volontiers réformateur et se développe volontiers en dix tomes. Eugène Sue, pour ne citer que lui, a broché plusieurs évangiles dans ces proportions-là. Sans en avoir lu aucun, je crois qu'il y propose toutes les reconstructions et toutes les rédemptions que l'auteur des *Misérables* a en vue d'opérer, et par les mêmes moyens à peu près. Ce vilain précurseur n'empêche pas que l'entreprise de M. Hugo soit haute et digne de considération. Les données de l'erreur, même les plus vulgaires, prennent beaucoup d'importance dans la bouche de cet écrivain, qui possède une immense puissance de poumons, décuplée sans doute par le vacarme des sots admirateurs, mais après tout conquise par une véritable force de génie. Le génie donne à l'erreur ce rajeunissement qui est toute sa nouveauté. Nous avons d'ailleurs ici plus et mieux que l'erreur vulgaire ou rajeunie : on y sent un souffle de justice, un souffle de foi chrétienne et catholique, par conséquent : souffle court et mêlé, mais brûlant, parfois sublime. En présence des maux qu'il veut guérir, le génie se dégage des systèmes humains et vole vers les dictames du Christ. O témoignages de l'âme naturellement chrétienne ! J'étonne sans doute le lecteur, et peut-être davantage l'auteur lui-même. Je lui montrerai que j'ai

pourtant raison, et que ses plus belles et plus saines aspirations sont catholiques. S'il l'ignore, moi, je ne m'y attendais pas : difficilement sa surprise égalera la mienne. Puisse-t-elle lui faire le même plaisir[1] !

Tous les ouvrages de M. Hugo prêtent largement à la raillerie. Il n'a point de goût, point de mesure, point d'esprit, et je crains qu'il ne se croie de l'esprit ; il aime à passer du grandiose au grotesque, et il prend aisément le grotesque pour le grandiose ; il est très injurieux, très lourd et très furieux dans l'injure, ce qui donne envie et rend facile de lui appliquer la peine du talion ; il a une rage d'imiter le mauvais chez lui-même et chez les autres, qui le fait clapoter longuement dans des mares odieuses et épaisses ; il s'oublie à des parades également indignes de son sujet, de son âge et de sa valeur. Aucun de ces défauts ne manque dans les deux premiers volumes des *Misérables*, et l'on peut compter qu'ils ne manqueront pas dans les volumes suivants. On y trouve des calembours, des grimaces de la foire, des jovialités qui traînaient déjà il y a trente ans. Tout cela est imité de Shakespeare, de *Notre-Dame*

1. Je ne puis me défendre de noter quelle largeur et quelle générosité montre Louis Veuillot en parlant ainsi de l'homme qui l'avait tant insulté. Il voyait dans cette première partie des *Misérables* la note chrétienne : c'était assez pour qu'il voulût oublier les torts personnels de l'auteur.

de Paris et du *Tintamarre;* tout cela est vieux, pesant, et fait de la peine. Je le note pour protester contre le mauvais goût qui prodigue de telles verroteries sur une étoffe vraiment admirable, et contre la décadence qui préfère les verroteries aux diamants. Voyons le fond de l'œuvre.

M. Hugo veut en expliquer la pensée dans une préface qui a le mérite d'être brève, puisqu'elle ne se compose que d'une seule phrase; malheureusement, cette phrase, longue et peu claire, demande un peu d'application. Il nous serait utile de la reproduire; mais le livre a des droits que n'ont pas les revues, et nous devons nous borner à dire que l'auteur se propose d'abolir la faim, la nuit, la dégradation, la déchéance de la femme, les enfers artificiels et quantité d'autres choses.

Il y a là beaucoup de mauvaises idées en détestable style. S'il faut abolir tout ce que dénonce M. Hugo, et si les fléaux qu'il prétend détruire ont la cause qu'il signale, la tâche sera rude! Loin d'y aider, des appels comme celui-ci, que l'auteur des *Misérables* adresse à la foule, ne serviraient qu'à aggraver le mal.

Quelle possibilité d'abolir la faim, c'est-à-dire, la souffrance et encore plus l'envie? quelle possibilité d'abolir la nuit, c'est-à-dire, l'inégalité des intelligences? Et d'ailleurs, n'y a-t-il que ces conditions

de l'humanité qui dégradent l'homme, qui fassent déchoir la femme, qui « atrophient » l'enfant? M. Hugo ne s'est pas aperçu, en écrivant sa préface, qu'il posait la question contre l'ordre même des choses humaines, ou ne s'est pas dit qu'une question ainsi posée est insoluble autrement que par des catastrophes, qui impliquent une immense et inévitable aggravation des maux existants. Il voit des enfers; et les démons par lesquels il fait tourmenter les damnés de ces enfers, il nous les montre, sans exception, remplis de l'esprit nouveau. Quel remède donc, puisque les enfers ne sont pas fermés? Nul autre qu'un cataclysme qui abolisse absolument l'homme ancien et crée une humanité absolument nouvelle, où le mal, l'injustice et la souffrance seront inconnus; et cette humanité nouvelle jouira du paradis... de Fourier!

Mais le livre vaut mieux que la préface. Il redresse, au moins en certaines parties, les tortuosités du programme; le génie de l'écrivain franchit d'un vol puissant les abîmes où se perd le sectaire. C'est ce qu'une courte analyse va nous montrer.

Jean Valjean est un ouvrier de campagne, ignorant, à demi sauvage, mais plein de droiture naturelle, bon et généreux sans le savoir. Dans une année de disette, un soir d'hiver, il vole avec effraction un pain, pour donner à manger à ses sept ne-

veux. Il est arrêté, conduit aux assises, condamné par le jury à cinq ans de fers. Il reste au bagne dix-neuf ans, en punition de trois tentatives d'évasion. Lorsqu'il sort du bagne, il a eu le temps de réfléchir : son intelligence irritée s'est développée sous le poids des duretés, non pas injustes, mais iniques et inexplicables pour lui, dont il a été si longtemps victime; il est devenu mauvais. Il veut se venger de Dieu et des hommes. L'accueil qu'il reçoit dans le monde n'est pas fait pour l'adoucir. Il a une affreuse mine; il est couvert d'affreux haillons, armé d'un affreux gourdin; il présente pour toute recommandation un passeport jaune qui le signale comme un homme très dangereux. C'est en cet état qu'il arrive dans la petite ville de D***, après une longue marche. Libre depuis quelques jours, il a déjà subi de cruelles avanies et même des injustices. Un négociant l'a volé en ne lui donnant que la moitié du prix d'une journée de travail, et il n'a pas osé se plaindre, parce qu'un forçat libéré n'a jamais eu raison contre un bourgeois. A D***, les aubergistes lui refusent asile; un artisan à qui il demande l'hospitalité le menace de son fusil; il ne trouve pas à acheter un morceau de pain. La nuit est venue, le froid le saisit : il voit une espèce de hutte, il s'y glisse; un chien l'occupait déjà et le chasse, comme si ce chien était un homme. Épuisé, il se couche

sur un banc à la porte de l'église. Une dévote, qui s'était attardée dans ses prières, l'interroge sans se laisser intimider par son aspect et par ses réponses farouches. Ayant appris qu'on le renvoie de partout, la dévote lui indique une maison voisine où on le recevra, une maison dont la porte n'est fermée ni de jour ni de nuit. Il heurte rudement; on lui dit d'entrer, et il se trouve en présence d'un prêtre et de deux vieilles femmes. Il décline son nom, sa situation, son aventure; il montre son terrible passeport. Le prêtre répond en ordonnant à l'une des deux femmes de mettre un couvert de plus et de préparer un lit. Il fait asseoir le forçat près de lui, au coin du feu. Le forçat croit rêver : « Je vous ai pourtant appris mon nom et qui je suis, dit-il au prêtre. — Qu'ai-je besoin de votre nom? répond le prêtre. Avant que vous me l'eussiez dit, vous en avez un que je savais : vous vous appelez mon frère. » Ce prêtre est l'évêque de D***, ancien magistrat, ordonné prêtre pendant l'émigration, homme de Dieu, plein de bonté et de miséricorde. Pour l'embellir, M. Hugo l'a rapproché tant qu'il a pu du Vicaire savoyard et de Jocelyn, et lui fait dire et faire plusieurs sottises. Mais, dans cette occasion, il parle et agit en prêtre orthodoxe.

Le forçat dîne donc à la table du bon évêque, et ensuite on le mène coucher dans la chambre des

hôtes. Pendant la nuit il s'éveille, cherche à se rendre compte de ce qui lui arrive, et se rappelle parfaitement, comme le point le plus certain de son histoire depuis quelques heures, l'endroit où la servante de l'évêque a serré l'argenterie : six couverts, qui, avec deux vieux flambeaux, sont tout le luxe de l'évêché. Il est tenté de voler ces couverts. Il lutte en lui-même, mais il cède. Il y a là un tableau d'une beauté achevée et suprême. Pour arriver jusqu'à l'argenterie, le voleur doit traverser la chambre de l'évêque. L'évêque dort du sommeil du juste; la lune éclaire son doux et saint visage. Pour la première fois, l'homme du bagne commence à bien comprendre ce que c'est qu'une mauvaise action. Néanmoins il passe outre : il commet le vol et se sauve. Arrêté quelques heures après, il est ramené chez l'évêque : « Ah! vous voilà! s'écrie celui-ci en regardant Valjean. Je suis bien aise de vous voir. Eh bien, mais! je vous avais donné les chandeliers aussi, qui sont en argent comme le reste. Pourquoi ne les avez-vous pas emportés avec vos couverts? » L'évêque renvoie les gendarmes. Resté seul avec le forçat presque évanoui, il s'approche et lui dit à voix basse : « N'oubliez pas, n'oubliez jamais que vous m'avez promis d'employer cet argent à devenir un honnête homme. » Le forçat reste interdit; il ne se souvient pas d'avoir rien promis.

L'évêque avait appuyé sur ces paroles. Il reprend avec solennité : « Jean Valjean, mon frère, vous n'appartenez plus au mal, mais au bien. C'est votre âme que je vous achète; je la retire aux pensées noires et à l'esprit de perdition, et je la donne à Dieu. »

L'homme du bagne résiste aux sentiments inconnus qui viennent l'envahir. « Il voyait avec inquiétude s'ébranler au dedans de lui l'espèce de calme affreux que son malheur lui avait donné. » L'orgueil se révolte et fortifie l'habitude des pensées mauvaises. L'occasion d'un nouveau crime se présente; il la saisit : il vole quarante sous à un enfant qu'il rencontre sur le chemin. Mais la parole de miséricorde le poursuit et ne le lâche pas. Elle retourne son âme; et cette âme, ainsi secouée et comme raclée par la grâce de Dieu, se révèle à elle-même sous un aspect qu'elle ignorait. Cette âme renouvelée a déjà fait un homme nouveau. Valjean déteste surtout son dernier crime. Ce larcin presque involontaire, commis dans la tempête de l'obsession, lui fait horreur. Il essaye de restituer, il demande aux passants de le faire arrêter, il se désespère, il veut expier; il a des retours violents et veut persévérer dans le mal. Cette péripétie est d'une grande conception, d'une vérité profonde, d'une langue admirable.

Vous m'avez promis de devenir honnête homme. Je vous achète votre âme. Je la retire à l'esprit de perversité et je la donne au bon Dieu. Cela lui revenait sans cesse. Il opposait à cette indulgence céleste l'orgueil, qui est en nous la forteresse du mal. Il sentait indistinctement que le pardon de ce prêtre était le plus grand assaut et la plus formidable attaque dont il eût encore été ébranlé ; que son endurcissement serait définitif, s'il résistait à cette clémence ; que, s'il cédait, il faudrait renoncer à cette haine dont les actions des autres hommes avaient rempli son âme pendant tant d'années, et qui lui plaisait; que cette fois il fallait vaincre ou être vaincu, et que la lutte, une lutte colossale et définitive, était engagée entre sa méchanceté à lui et la bonté de cet homme...

Il promena sa vue au loin et appela une dernière fois l'enfant qu'il avait volé : Petit Gervais ! petit Gervais ! Son cri s'éteignit dans la brume, sans même éveiller un écho. Il murmura encore une fois : Petit Gervais ! mais d'une voix faible et presque inarticulée. Ce fut là son dernier effort : ses jarrets fléchirent brusquement sous lui, comme si une puissance invisible l'accablait tout à coup du poids de sa mauvaise conscience ; il tomba épuisé sur une grosse pierre, les poings dans ses cheveux et le visage dans ses genoux, et il s'écria : Je suis un misérable !

Alors son cœur creva, et il se mit à pleurer. C'était la première fois qu'il pleurait depuis dix-neuf ans.

Jean Valjean pleura longtemps. Il pleura à chaudes larmes, il pleura à sanglots, avec plus de faiblesse qu'une femme, avec plus d'effroi qu'un enfant.

Pendant qu'il pleurait, le jour se faisait de plus en plus dans son cerveau, un jour extraordinaire, un jour ravissant et terrible à la fois. Sa vie passée, sa première faute, sa longue ex-

piation, son abrutissement extérieur, son endurcissement intérieur, sa mise en liberté, réjouie par tant de plans de vengeance, ce qui lui était arrivé chez l'évêque, la dernière chose qu'il avait faite, ce vol de quarante sous à un enfant, crime d'autant plus lâche et d'autant plus monstrueux, qu'il venait après le pardon de l'évêque, tout cela lui revint et lui apparut clairement, mais dans une clarté qu'il n'avait jamais vue jusque-là. Il regarda sa vie, et elle lui parut horrible ; son âme, et elle lui parut affreuse. Cependant un jour doux était sur cette vie et sur cette âme. Il lui sembla qu'il voyait Satan à la lueur du paradis.

Combien d'heures pleura-t-il ainsi ? Que fit-il après avoir pleuré ?... Le voiturier qui faisait à cette époque le service de Grenoble, et qui arrivait de D*** vers trois heures du matin, vit un homme dans l'attitude de la prière, à genoux sur le pavé, dans l'ombre, devant la porte de l'évêque.

Voilà l'homme du peuple, que le besoin rend coupable, que la répression rend méchant et pervers. La charité le relève, la miséricorde le transfigure. Il est *changé*, dit M. Hugo. Pardon ! il est mieux que changé; et nous, que rien n'oblige d'employer les euphémismes philosophiques, nous pouvons dire le vrai mot : il est *converti*. S'il n'était que changé, la suite de son histoire ne serait pas possible, ou du moins ne serait plus vraisemblable. Cet homme est tellement converti, qu'il s'élève jusqu'à l'héroïsme et jusqu'au surnaturel de la vertu chrétienne. Il devient bon, compatissant, il se sacrifie par amour de la justice; nous le verrons

accepter l'ignominie, la chercher volontairement pour faire son devoir et rester dans la véritable voie de la conscience et de l'honneur.

Avec l'argent de l'évêque, Valjean, dont l'intelligence grandit à mesure qu'il devient meilleur, s'établit dans une petite ville du Pas-de-Calais, sous un nom supposé, fonde une industrie, et s'élève rapidement à la considération et à la fortune. Il vit en anachorète, sobre, silencieux, studieux, bienfaisant, modeste. Les honneurs s'offrent à lui; il les refuse. Cependant il est forcé d'accepter la mairie de sa ville. Un jour, comme maire, il fait mettre en liberté une pauvre femme perdue, une fille injustement arrêtée à la suite d'une querelle avec un bourgeois qui s'était amusé à l'insulter.

Cette fille, c'est Fantine, qui donne son nom à cette première partie de la quintilogie. Avant le moment où Valjean la rencontre, nous la connaissions déjà; nous la connaissions même avant que M. Hugo eût commencé son épopée : c'est la Récluse de *Notre-Dame de Paris.*

Fantine n'a ni père ni mère. Elle était belle, intelligente, même pudique. Un étudiant l'a séduite lorsqu'elle avait dix-huit ans, et l'a abandonnée d'une façon lâche et cruelle, lui laissant un enfant. L'histoire de la séduction de Fantine, de son amour

ingénu et de sa joie imprévoyante et ignorante parmi les ménages du quartier latin, vient après celle de la conversion de Valjean. C'est une suite de tableaux plus malheureux les uns que les autres, pleins de fausse verve, de fausse ironie, abominablement lourds. Ces étudiants, particulièrement leur chef, l'amant de Fantine, qui est vieux, qui fait de l'esprit et qui n'en a point, sont d'odieux petits drôles, absolument sans cœur, et leurs compagnes ne valent guère mieux. Je ne dis point que la peinture ne soit vraie au fond, mais elle manque d'art. A côté de cela, M. Courbet et son prophète Champfleury font de l'idéal. C'est le mal morne et bête. On ne s'explique pas que Fantine, avec les qualités que l'auteur lui a données, soit tombée dans de tels filets. A défaut de principes et de toute lumière morale, elle devait être protégée contre son étudiant, par le seul instinct de sa nature délicate; elle devait le fuir comme on fuit le reptile. Je veux bien admettre que Fantine n'est point dégradée par sa première chute, puisqu'il paraît que c'est la faute des lois et des mœurs; mais elle l'est par son choix. Ni les mœurs ni les lois ne la livraient à ce cuistre prétentieux, déjà chauve et malsain.

Enfin, la Fantine abandonnée veut désormais demander au travail sa vie et celle de son enfant:

forte invraisemblance! car d'où lui vient cette morale, si elle ne l'avait pas? et, si elle l'avait, pourquoi est-elle tombée? Passons là-dessus. Le travail manque à Paris. Fantine espère trouver quelque secours dans son pays natal. Elle part avec son enfant, une charmante petite fille qu'elle appelle Cosette. Chemin faisant, elle craint que son enfant ne lui fasse tort et qu'il ne lui devienne ainsi plus difficile de trouver le travail nécessaire pour l'élever. Elle la confie à des gens qu'elle croit bons, et elle arrive à M***-sur-M***, où Valjean est manufacturier. Elle est admise dans ses ateliers, tout va bien pendant quelque temps. Mais ces ateliers sont tenus sur un pied de moralité sévère; et, quoique Fantine ne donne lieu à aucune plainte, par jalousie de sa bonne grâce, par méchanceté bête, une femme de bien, chargée de surveiller les ouvrières, découvre que la pauvre fille a un enfant, et la chasse. La gêne arrive à grands pas, la misère, la faim. En même temps, les gens chez qui Fantine a laissé sa fille, et qui sont des monstres, lui demandent sans cesse de l'argent, tantôt sous prétexte que l'enfant est malade, tantôt en menaçant de la renvoyer. Cet argent, ils le volent; l'enfant n'est ni élevée, ni vêtue, ni nourrie; on l'accable de coups et de travail; elle est « atrophiée ». Fantine paye toujours. Pour satisfaire ces vampires, elle

vend ses cheveux, elle vend ses dents, elle vend son corps. Elle tombe à la prostitution. C'est là que Valjean la ramasse, complètement dégradée, malade, à demi folle, mourante. Valjean a deviné toute cette histoire, tout ce martyre de l'amour maternel. L'ancien forçat devenu chrétien recueille la prostituée restée mère. Il la fait porter dans un hôpital qu'il a fondé pour ses ouvrières, la confie aux sœurs de la Charité, et s'occupe de lui rendre son enfant. Placée dans ce milieu, entre cet homme régénéré et ces deux saintes femmes, dont l'une surtout, la sœur Simplice, est un ange, Fantine reparaît telle que Dieu l'avait faite et voulue; elle gagne le cœur de tout le monde. Sœur Simplice la chérit, Valjean l'honore, le médecin veut la sauver, et il n'en désespère pas, pourvu qu'elle revoie son enfant; mais Fantine mourra sans embrasser Cosette.

Valjean est sur le point de partir pour aller chercher lui-même Cosette, que les misérables à qui Fantine l'a confiée ne veulent pas lâcher. Tout à coup, il apprend que l'on juge aux assises du département un homme que l'on croit être le forçat libéré Jean Valjean, disparu depuis sa sortie du bagne. Cet homme est accusé de plusieurs crimes, entre autres d'avoir volé récemment des fruits dans un verger. Son identité est constatée, et l'arrêt

probablement le condamnera à rentrer au bagne pour n'en plus sortir.

Que va faire l'ancien forçat, réhabilité par le repentir et par la pratique de toutes les vertus, mais qui, en réalité, a commis deux des crimes reprochés à un autre? Laissera-t-il condamner l'innocent? sacrifiera-t-il non seulement toute cette situation qu'il a si noblement conquise en devenant un homme nouveau, mais encore le bien immense qu'il fait par cette situation même à toute une population tirée de la misère, bien que personne ne peut faire comme lui? La conscience parle; elle triomphe de tous les sophismes ingénieux et spécieux que l'intérêt propre lui oppose, et le chrétien obéit. Jean Valjean va se dénoncer aux assises.

La scène est d'une extraordinaire beauté. Le combat intérieur qui la précède est plus magnifique encore, et il est conduit, ravivé, mené à son terme avec un art prodigieux. J'y regrette pourtant deux choses, et je les regrette sincèrement, car ce qui est si véritablement plein de la grande beauté, de la beauté morale, mériterait d'être sans tache. A mon avis, ce grand drame de l'âme, si artistement déroulé, pèche néanmoins contre l'art en deux manières : par omission et par excès. M. Hugo, ne voulant pas être chrétien, laisse trop croire que son héros est livré aux seules ressources de la

vertu naturelle. Dans la nuit où, ayant déjà décidé le sacrifice, Valjean combat cependant encore contre la grâce qui le pousse au sublime de l'héroïsme, à l'immolation volontaire, le crucifix n'apparaît pas, et Dieu semble n'être pour lui que le mot des philosophes, le spectre de la conscience. Dès lors, le sacrifice n'est ni si beau, ni si touchant, ni si vraisemblable qu'il pourrait l'être. En effet, jusqu'au dernier moment, Valjean semble souvent plutôt agir par une certaine fatalité qui est en lui et autour de lui que par un dessein formé et accepté de se perdre en ce monde pour se sauver devant Dieu. M. Hugo ne craint pas de rappeler la nuit de Gethsémani, et je ne lui en fais point reproche : comme tout chrétien qui veut racheter son âme et l'âme de son frère, Valjean à cette heure suprême est un Christ. Mais, par l'erreur du poète, Valjean tantôt semble subir la volonté du destin, tantôt semble faire sa propre volonté. Le Christ, dans la sueur sanglante de l'agonie, fait avec amour la volonté très juste et très sainte de son Père. « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi : néanmoins, non comme je veux, mais comme vous voulez! »

L'excès vient de la poétique même de M. Hugo, qui l'entraîne à mêler toujours le grotesque au sublime ; il vient aussi de cette passion étroite et vio-

lente qui l'anime contre les puissances sociales. Pour obéir à sa poétique, il a affublé de titres ridicules, comme s'il se voulait railler de son œuvre, tous ces beaux chapitres où il peint en traits si magnifiques et si poignants les combats, les défaillances, les grandeurs de l'âme humaine : *Une tempête sous un crâne. — Entrée de faveur. — Le lieu où des convictions sont en train de se former. — Champmathieu de plus en plus étonné*, etc. — A quoi bon ces dérisions? A quoi bon surtout les dérisions qu'il jette sur la justice, et à propos de son appareil, et à propos de ses faiblesses inévitables, et à propos de ses cruelles et involontaires erreurs? M. Hugo veut-il abolir les tribunaux, ou veut-il que la justice ne soit plus rendue par les hommes? Cette faute d'excès, qui serait déjà grave quand même le poète resterait dans la mesure, le devient davantage par sa pente à outrer tout. Les quinquets fument, les avocats sont ridicules et indifférents au sort de l'accusé, le ministère public s'acharne à requérir en style fleuri, les juges passent d'une manière invraisemblable sur les invraisemblances les plus énormes ; on se hâte de dépêcher le pauvre diable qui est sur la sellette, on veut en finir et aller se coucher, car il est tard. Un satirique peut se permettre ces hyperboles, et elles n'en sont pas moins blâmables ; mais un réformateur doit consi-

dérer les choses dans le vrai, et l'artiste doit prendre soin de ne pas révolter le sens du lecteur. Le vrai est qu'il faut des avocats, un ministère public, des juges, une salle d'audience, des quinquets pour éclairer la nuit, et que la justice ni ne prend si peu de souci du sort des accusés, ni ne se trompe habituellement sur les coupables; le vrai est qu'on ne réformera rien en riant au nez de tout l'ordre judiciaire, en se moquant des réquisitoires, des plaidoiries, des résumés, des quinquets et des verdicts, et en érigeant l'accident en coutume. J'ajoute que si le réformateur est en devoir de rester dans le vrai, l'artiste n'y est pas moins étroitement tenu. Le droit de développer l'idéal n'est pour l'artiste que le droit d'étendre et de transfigurer le vrai. S'il révolte le sens du lecteur, s'il le force à s'écrier : C'est trop, c'est faux, c'est impossible! alors il manque son but en même temps que son effet. Il abaisse ce qu'il veut trop grandir encore plus que ce qu'il veut trop rapetisser. La belle scène dont je parle franchit l'écueil, mais ne le franchit qu'en chavirant. Valjean, le forçat libéré, l'emporte trop sur ses juges; il est trop élevé au-dessus de la justice et de la société tout entière; les organes de la justice, vengeurs de la société, sont trop acharnés à perdre cet innocent qu'il veut sauver. On se réfugie contre l'horreur du spectacle, en se disant

que tout cela est impossible, que c'est un cauchemar.

Cependant Valjean fait relâcher son Sosie et reste lui-même livré à la justice, qui ne tarde pas à mettre la main sur lui. Il s'échappe de prison, vient recevoir le dernier soupir de Fantine, qui meurt — en odeur de sainteté — sans avoir revu sa fille; et, redevenu forçat en rupture de ban, il part avec l'intention de délivrer Cosette.

La première partie du poème finit ici. Il est probable que les parties suivantes nous montreront le forçat en lutte contre la société, s'efforçant de lui arracher les misérables qu'elle opprime et qu'elle broie. Le forçat va devenir un rédempteur: point de vue faux, favorable peut-être à l'intérêt vulgaire que recherchent les goûts, les passions et les folies du temps, mais au fond antilittéraire, créant un art inférieur, et dont les conséquences morales sont à redouter. J'ai grand'peur que la fausseté du point de départ ne détermine d'autres faussetés en tout sens, et que beaucoup de génie ne se dépense à fourvoyer de plus en plus le goût et le sentiment publics[1].

Valjean a pu devenir un admirable pénitent. C'est ce qu'il est jusqu'à présent, dans la vérité de son personnage plus encore que dans la peinture de

1. Ces prévisions ont été amplement réalisées.

l'auteur, manquée en divers endroits, tantôt par des erreurs de poétique, tantôt par d'autres défaillances. Valjean ne peut devenir un rédempteur, parce qu'il est flétri. Il l'a été trop durement, sans doute, mais il l'a été justement. Cette flétrissure ne l'empêcherait pas d'être saint; elle l'empêcherait d'être prêtre: c'est ce que l'on nomme une *irrégularité*. Nul moyen d'ériger en rédempteur un homme qui ne pourrait être élevé au sacerdoce. L'œuvre de la rédemption a ses conditions nécessaires, au-dessus des puissances du repentir. Il y faut une certaine virginité, que les larmes et le sang même ne restituent pas lorsqu'elle est une fois perdue. Fantine peut être placée dans le ciel à côté de Marie-Madeleine; elle n'aura point place parmi les vierges qui forment le cortège de l'Agneau. Ces hiérarchies sont éternelles. Quiconque veut les briser tombe dans le faux, et cette loi gouverne l'art comme tout le reste.

J'ai indiqué en courant quelques-uns des défauts qui déparent ce puissant ouvrage; j'ai essayé aussi d'en signaler les fortes beautés. Je pourrais faire une part plus vaste à la critique et à l'éloge; mais il ne faut pas oublier que nous n'avons ici qu'un premier chant du poème. Laissant les questions de forme et de goût, je termine en appelant l'attention de l'illustre écrivain sur des considérations qui

tiennent au fond de son sujet. Il me semble que l'histoire même de Valjean et de Fantine réfute les propositions radicales de la préface, et montrent que ni le mal n'est si grand qu'il le dit, ni le remède si difficile à trouver et si impraticable qu'il le croit. Ce remède est dans la société même, et il a un nom fort connu : c'est la religion catholique.

Premièrement : Valjean n'est pas un vrai criminel, et Fantine n'est pas une vraie prostituée. Un brave homme qui a volé un pain pour nourrir de pauvres enfants, qui est intelligent et plein de cœur, qui se relève au premier appel de la conscience, qui n'a besoin que de sentir dans sa main un roseau pour se tirer de dix-neuf années de dégradation et monter aux plus hauts sommets de l'honneur, cet homme n'est pas du tout le criminel ordinaire que rencontrent la société et les lois ; ou il faudrait admettre que les bagnes sont peuplés de saints et de héros, déportés là par les pervers siégeant dans les cours de justice. Semblablement, une femme telle que Fantine, bonne, simple, courageuse, capable d'embrasser tous les travaux, de supporter toutes les ignominies, d'accepter tous les martyres pour remplir ses devoirs de mère, cette femme n'est pas la prostituée que l'on rencontre partout ; ou bien il faudrait croire que les maisons de prostitution sont, comme les bagnes, des pépinières du paradis.

Secondement : ni Valjean ni Fantine ne sont si rejetés, si destitués d'appui, si fatalement condamnés et perdus que M. Hugo le prétend. Quant à Valjean, point de doute : il ne trouverait pas un jury pour le condamner, et peut-être pas même un avocat général pour requérir contre lui. Que par impossible on le condamne, il ne trouverait pas une administration de la justice qui voulût remettre à la chaîne et au boulet le « vertueux criminel ». Quant à Fantine, hélas ! nous ne sommes plus au temps où le « préjugé » repoussait les filles mères, et ce n'est pas aujourd'hui qu'on chasserait une bonne ouvrière de n'importe quelle manufacture, parce que l'on viendrait à découvrir qu'elle a un enfant. Sur ce point, les mœurs sont assez converties ; et malheureusement la faim et la prostitution n'y ont rien perdu.

Troisièmement : quand même la société serait aussi rigoureuse et aussi impitoyable envers ses membres tombés que le prétend l'auteur des *Misérables*, il reste dans cette société assez d'éléments chrétiens et avec eux assez de miséricorde pour montrer comment l'amélioration est possible. M. Hugo lui-même le prouve, et la magie de son éloquence reste encore au-dessous de la réalité. Le forçat chassé de partout rencontre une femme qui lui dit : Frappez à cette porte ! Cette femme est une chrétienne, qui

vient à lui d'elle-même, en sortant de l'église. Derrière la porte indiquée, il trouve un homme qui lui dit : Tu es mon frère ! Cet homme est un chrétien. Le forçat se rend coupable envers son bienfaiteur, le bienfaiteur trahi pardonne, et lui dit : Je t'achète ton âme pour la donner au bon Dieu ! Ce bienfaiteur est un prêtre. La prostituée est bafouée, insultée, mise hors la loi. Un homme la relève et lui dit : Tu es ma sœur ! Cet homme est un homme revenu à Dieu, un converti. Une femme la reçoit dans son cœur, la sert et l'aime : cette femme est une vierge vouée à Jésus-Christ. Et que voit-elle, cette vierge, dans la prostituée qui lui est amenée, couverte de honte et de souillures ? Elle voit un membre souffrant de Jésus-Christ. — Le vagabond est saisi par la justice, accusé de crimes qu'il n'a pas commis, enveloppé d'un filet dont il ne peut se tirer. On se moque de son ignorance, qui semble une ruse. Un homme vient le sauver en se livrant lui-même. Pourquoi cet homme fait-il cette action grande et étrange ? Parce qu'il est chrétien. Où puise-t-il le courage d'obéir ainsi aux dictées de sa conscience ? Dans la pensée que ce n'est rien d'être juste devant les hommes, et qu'il faut être juste devant Dieu. — L'enfant pauvre et sans famille est livré à la rapacité de deux monstres. Qui délivrera l'enfant ? qui le tirera de ces mains barbares ? Le chrétien encore,

l'homme dont la conscience s'est éclairée et affermie aux rayons de la vérité.

Ainsi le problème que veut résoudre M. Hugo, ramené aux termes du possible, n'est pas sans solution, parce que le christianisme est là. Le christianisme travaillait à résoudre ce problème longtemps avant que M. Hugo songeât à écrire son livre. Nous ne manquons pas de réformateurs qui songent à bannir le christianisme pour tout améliorer. S'ils savent lire le livre de M. Hugo, ils y verront ce que l'humanité saurait faire et pourrait devenir lorsque le christianisme en aura été banni; et M. Hugo, lui aussi, qui a bien quelque pente vers les réformateurs de cette espèce, n'a qu'à se relire pour se convaincre que sans le christianisme il n'aurait pas même pu concevoir son livre.

Ce premier épisode des *Misérables* est de tous les romans de Victor Hugo celui qui, après *Notre-Dame de Paris*, a eu le plus de succès; c'est aussi, au point de vue de la valeur littéraire, celui qui méritait le mieux de réussir. Il l'emporte, quant au style, sur *Notre-Dame de Paris*, et, quant à la conception, quant à la *thèse*, il n'est ni plus faux ni plus fou; peut-être est-il moins méchant.

Les autres romans humanitaires qui ont suivi *les Misérables : les Travailleurs de la mer, l'Homme qui rit, Quatre-vingt-treize*, lui sont, sous tous les rapports, inférieurs. Tandis que la haine révolutionnaire et la folie socialiste s'y montrent davantage, le talent s'y montre moins. Après *les*

Misérables la décadence atteint le prosateur, comme après *les Contemplations* elle avait atteint le poète.

C'est donc sur son meilleur ouvrage comme romancier humanitaire que Louis Veuillot a jugé Victor Hugo.

SCIENCE CLÉRICALE DE M. HUGO

Les beautés abondent dans le roman humanitaire de M. Hugo, *les Misérables ;* mais aussi que d'imperfections, d'excentricités, de lourdeurs, de sottes calomnies, mélange d'ignorance et de haine, déparent cette œuvre vraiment grande par divers côtés ! que de fois aussi M. Hugo, voulant faire rire des personnages qu'il met en scène, fait simplement rire de lui ! *Les Misérables* contiennent, par exemple, quelques traits dignes de figurer parmi les bévues les plus signalées où soient tombés les grands écrivains qui ont voulu parler savamment de ce qu'ils ne connaissaient pas parfaitement. C'est un des péchés mignons de M. Hugo.

Sous ce rapport, un chapitre du premier volume des *Misérables*, qu'il a consacré à peindre l'ambition cléricale, est particulièrement divertissant. M. Hugo explique les belles positions où peut parvenir un prêtre qui a l'esprit de se mettre bien avec l'évêque d'un diocèse important. « Car, de même qu'il y a

ailleurs de gros bonnets, il y a dans l'Église de grosses mitres. »

Autour de ces gros évêques, on voit « une patrouille de chérubins *séminaristes* qui fait la ronde dans le palais et monte la garde autour du sourire de Monseigneur ». M. Hugo croit manifestement que les séminaristes font un service d'honneur à l'évêché. — « Agréer à un évêque, c'est le pied à l'étrier pour un sous-diacre. » Il croit que le sous-diacre a besoin de la faveur épiscopale pour arriver au diaconat, et probablement aussi il croit que le diaconat est un premier pas dans la voie de la fortune ecclésiastique. Il sera surpris d'apprendre qu'un diacre est tout juste dans la situation d'un étudiant en droit qui vient de passer son cinquième examen : il lui reste à soutenir sa thèse et à faire son stage ; après quoi il pourra devenir substitut à Barcelonnette, ou juge suppléant à Lavaur. De là à la cour de cassation il y a encore loin.

Heureux les prêtres qui approchent les évêques influents ! « Gens en crédit *qu'ils sont*, ils font *pleuvoir* autour d'eux, sur les empressés et les favorisés, et sur toute *cette jeunesse* (les séminaristes ci-dessus) qui sait plaire, les grosses paroisses, les prébendes, les archidiaconats (on dit les archidiaconés), les aumôneries, et les fonctions cathédrales, en attendant les fonctions épiscopales. » Quelle belle et

plantureuse carrière est ouverte à ces séminaristes qui n'ont qu'à plaire ! Voyez-vous pleuvoir sur eux les grosses paroisses et les prébendes, les *archidiaconats* et les fonctions cathédrales? Qu'est-ce que les fonctions cathédrales ? que donne une prébende? quel est le produit d'un archidiaconat ? Voilà ce que M. Hugo serait bien embarrassé de dire et bien étonné d'apprendre. Quant aux aumôneries, ce sont d'excellentes places dont les émoluments varient entre 800 et 2,000 francs; mais elles ne laissent guère le temps de faire autre chose.

Poursuivons.

Un évêque qui sait devenir archevêque, un archevêque qui sait devenir cardinal, vous emmène comme *conclaviste*, vous entrez dans la *Rote*, vous avez le *pallium*, vous voilà *auditeur*, vous voilà *camérier*, vous voilà *monsignor !*

Il est fâcheux que M. Victor Hugo ne puisse pas sentir le haut comique de cette gradation, il en rirait lui-même de tout son cœur. L'entrée dans le tribunal romain de la Rote pour avoir été conclaviste, le *pallium* affecté à la fonction de juge ou d'auditeur de Rote, sont des choses véritablement délicieuses. Le pallium est un ornement pontifical propre aux archevêques et accordé exceptionnellement à quelques évêques. Les autres n'ont pas le droit de le porter. La qualité de *monsignor* est attribuée aux

moindres prélatures ; on commence par là. Un camérier surnuméraire, prélat fort inférieur à l'auditeur de Rote et au protonotaire apostolique, qui ne sont pas évêques, est déjà monsignor. M. Hugo n'aurait pas été plus amusant si, parlant de l'avancement dans l'armée, il avait dit : un maréchal de France vous emmène comme secrétaire, vous devenez membre du conseil d'administration, vous avez la plume blanche du général en chef, vous voilà sous-intendant, vous voilà capitaine, vous voilà caporal.

M. Hugo, ayant à peindre un saint homme d'évêque dont le diocèse « était sans issue sur le cardinalat », assure qu' « à peine sortis du séminaire, les jeunes gens ordonnés par lui se faisaient recommander aux archevêques d'Aix ou d'Auch et s'en allaient bien vite ». Oui ; mais pour qu'un jeune prêtre puisse quitter son diocèse d'origine et se faire incorporer dans un autre, il faut que l'évêque dont il est *le sujet*, suivant le langage de l'Église, lui en accorde la permission. Or, si le saint évêque de M. Hugo laissait ainsi partir tous ses prêtres, comment faisait-il pour pourvoir aux besoins des paroisses de son diocèse ? et s'il ne prenait point ce souci, quel saint évêque était-ce là, qui négligeait son premier soin !

Dans le second volume, M. Hugo veut peindre

deux sœurs de Charité : il en abîme une un peu plus qu'il ne faut, — et cela est d'un goût et d'une moralité médiocres, à un écrivain si retentissant, de railler une sœur de Charité. Il trace de l'autre un charmant portrait, sauf qu'il lui fait faire deux ou trois petits mensonges, mais contre les habitudes de l'aimable sœur et pour le bon motif. A propos de la sœur maltraitée, sœur Perpétue, « hardie, honnête et rougeaude », il dit que les ordres monastiques acceptent volontiers cette lourde « poterie paysanne, aisément façonnée en *capucins* ou en *ursulines* ». Pour un ami du peuple, et qui ne voit pas aisément de vertus ailleurs, la remarque est un peu leste. Il ajoute : « Ces rusticités s'utilisent pour la grosse besogne de la dévotion. » Les grosses besognes de la dévotion sont de soigner les malades dans les hôpitaux, dans les camps, dans les bagnes ; de tenir école dans les villages et dans les faubourgs, de porter la foi du Christ, c'est-à-dire la régénération, aux sauvages, dans les glaces et dans les sables. Grosses besognes, en effet ! et l'on doit remercier Dieu de susciter encore des rustres pour s'en charger. Mais, chose étrange ! ces besognes ne se font guère qu'avec un esprit fort délicat. M. Hugo, l'ami du peuple, a trop l'air de mépriser les pieds nus, la bure et les gros souliers ! Il dit encore : « La transition d'un bouvier à un carme n'a rien de

heurté ; l'un devient l'autre sans grand travail ; le fond commun d'ignorance du village et du cloître est une préparation toute faite, et met tout de suite le campagnard de plein pied avec le moine. » Tout de suite est un peu prompt !

Je ne sais pas non plus jusqu'à quel point M. Hugo a bien le droit de parler de l'ignorance du moine. Il y a sans doute des moines qui ne savent pas parfaitement en quoi l'auteur de *Lucrèce* diffère de l'auteur d'*Hernani*, et qui pourraient prendre la prose d'Octave pour celle d'Alfred. Mais il y a de grands poètes qui ne savent pas en quoi le séminariste diffère du prêtre, le pallium de la soutane, et le bouvier du carme ou du capucin. Chacun a ses ignorances. Il est difficile de prouver que l'on sait tout, même dans un roman en dix volumes. Pour qu'un paysan devienne moine, il faut qu'il ait perdu beaucoup de sa rusticité première ; il faut même qu'il soit né avec une certaine disposition à perdre cette rusticité première et à en prendre une autre toute différente. — Les religieux franciscains, — qui ne sont pas moines, — furent fondés par un jeune homme qui avait été le plus raffiné des élégants d'Assise ; et beaucoup de capucins, à l'exemple de leur fondateur, n'avaient jamais porté le sarreau, lorsqu'ils ont pris le froc. Le nombre des franciscains, capucins et autres, qui ont fait des livres, dé-

passe quelques milliers ; on ne peut compter celui des orateurs qu'ils ont fourni. Saint Bonaventure, Duns Scot, Roger Bacon et tant d'autres à peine moins célèbres appartenaient à cette famille franciscaine, dont les capucins sont une illustre branche. Un capucin fait communément dix ou douze années de théologie, et sa vie entière est une longue étude. Il n'y a pas de maison de capucins qui ne renferme une bibliothèque ; chez eux les livres sont mieux logés que les hommes. On en peut dire autant des carmes. Saint Jean de la Croix, l'ami de sainte Thérèse et l'un des princes de la littérature espagnole, était carme. En France, cet ordre religieux nous a donné un nombre considérable de savants ; il est aujourd'hui composé d'hommes fort distingués, et dont aucun, je crois, n'est de la *grosse poterie paysanne :* ce qui ne veut pas dire que les paysans ne puissent être carmes, à la condition de se dégrossir et de quitter leurs sabots pour marcher pieds nus ; ce qui est chose plus difficile peut-être à un paysan qu'à un grand seigneur. Il faut immensément de distinction native pour se résoudre à marcher pieds nus, et il y a dans les couvents de carmélites plus de filles de la noblesse et de la bourgeoisie que de filles des champs. Rien ne ressemble moins à un bouvier que le P. Hermann.

Je ne sais pas du tout ce qui anime M. Hugo

contre les *Ursulines*, et probablement il ne le sait pas davantage. Ce nom d'Ursulines lui aura paru bizarre, et il n'a pu s'en expliquer la signification. Il signifie simplement que les très saintes et très douces religieuses qui le portent ont été fondées en l'honneur et sous le patronage de sainte Ursule : ce qui est bien naturel, puisqu'elles devaient se vouer à l'éducation des vierges chrétiennes. Au dix-septième siècle, les ursulines ont élevé la plus grande partie des femmes françaises. On a vu des générations moins brillantes. Frappées par la Révolution, les ursulines n'ont pas repris leur ancien éclat; mais elles tiennent encore beaucoup de pensionnats excellents où les petites familles de la bourgeoisie sont fort heureuses de placer leurs filles. Si les ursulines manquaient, les Fantines, qui déjà ne sont pas rares, pourraient se multiplier considérablement. M. Hugo ne devrait pas oublier qu'il travaille à relever les petits. Qu'il ménage donc ceux qui l'aident humblement à atteindre ce noble but. Pour y arriver, ce n'est pas trop du concours de toutes les forces, et les ursulines fournissent leur appoint[1].

1. Nous nous demandions alors ce qui pouvait animer M. Hugo contre les ursulines. Nous pouvons croire aujourd'hui, après avoir lu le livre de M. Edmond Biré, qu'il en parlait avec ce dédain parce que l'une de ses tantes et deux de ses cousines ont appartenu à cet ordre. Elles vivaient encore lorsqu'il traitait les ursulines de *grosse poterie paysanne*.

Après les bévues, — et je me borne à une idée et à un chapitre, — les excentricités de langue méritent bien un regard. Je n'en jetterai qu'un seul, et, quand il serait aisé de nouer des gerbes, je ne ramasserai qu'un épi. Écoutez cette phrase, tirée de la description d'un homme qui se noie :

Il est dans l'eau monstrueuse. Il n'a plus sous les pieds que de la fuite et de l'écroulement. Les flots déchirés et déchiquetés par le vent l'environnent hideusement, les roulis de l'abîme l'emportent, tous les haillons de l'eau s'agitent autour de sa tête, une populace de vagues crache sur lui, de confuses ouvertures le dévorent à demi ; chaque fois qu'il enfonce, il entrevoit des précipices pleins de nuit; d'affreuses végétations inconnues le saisissent, lui nouent les pieds, le tirent à elles : il sent qu'il devient abîme, il fait partie de l'écume, les flots se le jettent de l'un à l'autre, il boit l'amertume, l'Océan lâche s'acharne à le noyer, l'énormité joue avec son agonie. Il semble que toute cette eau soit de la haine.

Hélas!

La description continue ainsi pendant quatre pages. Il y a certainement de beaux traits, et un certain effet d'horreur est obtenu; mais, encore une fois, hélas!

Un trait de gaieté pour finir :

« Tholomyès, fit Bacherelle, contemple mon calme.
— Tu en es le marquis », répondit Tholomyès.

Holà! E. V.

UNE AMBITION DE VICTOR HUGO

Mai 1862.

M. H. de Pène a raconté dans la chronique de la *France*, à propos des *Misérables*, que M. Victor Hugo déplorait, en 1848, de ne pouvoir être à l'Assemblée nationale le représentant des galériens. Voici à quelle occasion il manifesta ce regret. On eut en 1848 diverses idées, principalement celle de *spécialiser* les candidatures. Chaque profession voulait faire corps et présenter son candidat. M. Cousin aspirait à devenir le candidat des domestiques. Les gens de lettres, artistes, auteurs dramatiques, eurent, eux aussi, des réunions préparatoires. Trois noms sortirent du scrutin dans cet ordre impertinent : Michelet, Alphonse Esquiros, Victor Hugo. Le jour où il obtint ce premier et modeste succès, M. Victor Hugo, loin de se montrer triomphant, paraissait très abattu ; il sortit tout pensif, l'œil morne et la tête baissée. Ses amis lui demandèrent d'où venaient les ombres qui voilaient son vaste front. Je cite M. de Pène :

« C'est que j'aurais voulu, reprit le poète d'une voix profonde comme sa méditation, arriver à l'Assemblée, non comme le représentant des auteurs dramatiques... belle gloire!... J'aurais voulu que l'on eût fait voter les bagnes ; oui, les bagnes, et

être le candidat choisi par les galériens de France. »

Les auditeurs d'Olympio, bien qu'habitués à ses excentricités calculées, furent ébaubis et même ahuris. Les bras leur tombèrent, dit M. de Pène.

« Oui, continua à peu près le poète, ce sont les bagnes que j'aurais voulu représenter. Il y a des hommes dans les monstres qui les peuplent. Il n'y a pas de monstres incurables. Dieu n'a pas pu le vouloir. Relevez ces fronts abaissés, ignorants, abrutis. Faites-leur regarder le ciel. Ils sont hommes, vous dis-je; mais ils ne le savent plus, ou ne l'ont su jamais. Dites-leur qu'ils sont hommes; dites-leur qu'ils sont citoyens; faites-les voter avec tout le peuple, et je vous dis que le lendemain il y en aura de guéris. Quant à moi, si j'avais l'honneur d'être l'envoyé de ces misérables à la Chambre, dût-on m'asseoir dans un coin à part, plus obscur, inférieur; sur un siège différent, plus bas, dont mes collègues s'écarteraient, je me sentirais fier de ma mission, et c'est ce que j'eusse accepté des deux mains avec enthousiasme. »

En parlant ainsi, M. Hugo songeait, comme toujours, à étonner, et, de plus, il récitait un chapitre des *Misérables*. Il y a longtemps, en effet, que l'ancien pair de France a commencé ce roman; il y a longtemps même qu'il eût pu le publier. Mais, malgré son dévouement aux misérables, il a tenu en

portefeuille le livre qui devait les réhabiliter, afin d'en tirer plus d'argent. Le fait a été rapporté par plusieurs de ses amis ou admirateurs. Je cite l'un d'eux :

« Victor Hugo a été long à faire *les Misérables*, plus long à les publier. Une raison matérielle, une question d'intérêt, retenait le manuscrit dans l'ombre jusqu'à cette année 1862. Lorsque parut, voilà trente ans, *Notre-Dame de Paris*, l'écrivain, en cédant son premier grand poème en prose à l'éditeur Gosselin, lui vendit en même temps, par avance, au prix de trois mille francs le volume, tous les romans qu'il pourrait publier pendant une période de trente ans, à dater du traité.

« Vint le succès mémorable de *Notre-Dame de Paris*, qui augmenta de cinquante pour cent la valeur du poète en librairie.

« A trois mille francs le volume ! l'auteur de *Notre-Dame de Paris!!* Et voyager trente ans, ses trente plus belles années, dans de pareilles conditions, c'est-à-dire, le pot de terre à côté du pot de fer, l'homme de génie, sans profit pour lui et les siens, exploité, rançonné, brisé par l'homme de spéculation!!! Cela révolta M. Victor Hugo, et, plutôt que de laisser l'éditeur ou ses ayants cause profiter du traité trop beau qu'il lui avait consenti, il garda ses *Misérables* jusqu'en 1862. Il fit des poé-

sies, des drames, des voyages. Plus de roman, rien qui ressemblât à un roman. Gosselin l'aurait eu à trop bon marché. »

Ces détails prouvent que M. Hugo entend la science économique mieux que la science cléricale. Le poète sait compter. Il a très bien esquivé les charges d'un contrat dont il comptait accepter les bénéfices. Croit-on qu'il n'eût pas publié de romans, si le prix de trois mille francs eût été plus avantageux à l'auteur qu'à l'éditeur? Comme écrivain humanitaire, comme réformateur et rédempteur, il a fait attendre quinze ou vingt ans ses clients, parce que cette attente, qui, dans sa pensée, devait prolonger leurs souffrances, accroissait ses profits.

E. V.

LES FILS HUGO[1]

12 décembre 1870.

Peut-être que toute la littérature française n'offre rien d'aussi singulier que Messieurs les fils Hugo, rédacteurs du *Rappel*. Dès *Hernani*, le plus jeune était en âge de ne plus teter son pouce, et, à l'heure qu'il est, le plus vieux fourre encore ses doigts dans son nez! Cette enfance a pris de la barbe, du ventre, du gris, tout ce que l'on prend au cours d'un demi-siècle, mais point d'âge; elle a perdu tout vestige de la robe d'innocence, et n'a point réussi à enfourcher la culotte. Ainsi costumés, ces amours d'enfants, lestes et frais dans leur corpulence de sapeurs, continuent de jouer autour de papa. C'est plus rare que beau.

Ils jouent à imiter papa. Chose curieuse, ils l'imitent parfois très bien, comme ils imitent très bien l'homme qui bat le tambour. Le tambour est leur jouet préféré ou plutôt unique. Ils paraissent même ne pas savoir se servir d'un autre. Et voici la merveille: ils n'ont point de tambour! ils battent le rappel tous les jours et toujours, par beau et mau-

1. Ces études sont postérieures à la chute de l'Empire, et s'appliquent à M. Hugo rentré en France. Nous les donnons dans l'ordre de leur publication.

vais temps, sur une peau de lapin, avec de vieux barreaux de chaise. Ça fait *plouf, plouf;* mais ils disent *plan, plan.* Leur voix est si furieuse, leurs gestes si passionnés et si précipités, que l'âme sonore de la peau d'âne semble avoir passé dans la peau de lapin. Le public s'y trompe, s'amoncelle, se détrompe, et, détrompé, ne leur refuse pas un éloge légitime : ils étaient nés tambours.

Mais enfin, ça fait *plouf, plouf.*

Et cependant, comme il y a du tambour et beaucoup dans papa, et aussi quelques *plouf, plouf,* ils imitent papa.

L'un a écrit *le Cochon de saint Antoine,* ouvrage de trois tomes, et l'autre a traduit les sonnets de Shakespeare en français de Jersey. Plouf, plouf.

Le poète François Maynard, qui se mêlait, il y a deux cent cinquante ans, d'imiter notre Théodore de Banville, et maintes fois sauta par-dessus, promit l'estime publique au recueil de ses épigrammes, d'ailleurs digne du pilon :

Il ne se peut, mon enfant, que tu voyes
Tes beaux pensers, huez des bons esprits,
Servir iamais de simare aux anchoyes.

Les poètes avaient horreur, en ce temps-là, des anchois, comme plus tard du *Caudebec,* et aujourd'hui du parapet. Les vers de Maynard échappèrent

à cet humiliant destin; mais les anchois se sont fourrés dans les fils Hugo. Imitation prophétique de papa. Papa voit aujourd'hui *les Misérables*, *l'Homme qui rit* et diverses chosettes de sa main frissonner sur les quais, le ventre serré d'une ficelle où pend l'étiquette infiniment douloureuse du grand rabais.

C'est votre punition, papa, pour avoir élevé ces pauvres enfants dans la littérature et dans l'impiété. Vous pouviez leur donner un métier à leur portée, qu'ils eussent pratiqué honnêtement, faisant admirer leur belle condition physique sans donner lieu de remarquer l'étonnante imperceptibilité de leur esprit. Mais surtout vous deviez leur inspirer de la religion. Les rendant modestes, la religion les eût préservés des anchois. Elle les eût empêchés de perdre leur vie à faire *plouf, plouf*, sur la peau de lapin; elle eût assuré leur bonheur en ce monde et en l'autre.

Et voici ce qu'ils écrivent à propos de l'établissement des ambulances dans les églises :

« Pascal disait que le catholicisme était une espèce de maladie, et nous accordons bien volontiers au journal des sacristies que l'accumulation dans les églises est absolument pernicieux. »

Père imprudent et coupable! Et moi je vous prédis que vous irez de plus en plus au parapet, et j'y vois déjà *les Châtiments* et *Napoléon le Petit!*

L'ANCIEN HUGO, L'HOMME MODERNE

14 décembre 1870.

Nous tenions tout à l'heure un volume de M. Hugo, cherchant quelques beaux vers pour les faire lire à cette vieille funeste marmaille du *Rappel*. La citation faite, le volume nous est resté aux mains. C'est vraiment plein d'accents profonds, de belles sincérités, de belles douleurs, de belles grandeurs.

Avant de descendre à sa folie d'à-présent, hélas! incurable, M. Hugo a été l'*homme moderne* plus qu'aucun autre contemporain. Entre ceux qui n'ont qu'un cerveau et ceux qui n'ont que des sens, et qui ne savent que jouer un rôle, il est l'homme vrai, sollicité d'en haut, tenté d'en bas, hésitant à monter, craignant de descendre, se laissant embouer dans les pentes inférieures sans avoir encore résolu de s'y engager; puis le pied devient plus lourd, puis la boue gagne les ailes, puis il tombe, puis il roule, et c'est d'en bas qu'il cherche la profondeur. Mais il y a de nobles efforts pour s'emparer d'une meilleure destinée.

On ne trouve point cela chez Lamartine, qui est

un orgue, ni chez Musset, qui est un oiseau. L'orgue n'a jamais contenu que du vent, quoique parfois ce fût un beau vent. L'oiseau n'est jamais sorti de sa cage, encore qu'il s'y soit fort ennuyé à chanter sa chanson convenue; jamais il n'a essayé d'un coup d'aile contre le fil de laiton qui le tenait ignominieusement captif. Il y serait resté cent ans à rossignoler tout ce que le sansonnet de Lélia pouvait avoir de tendresse dans le cœur et de philosophie dans le cerveau. M. Hugo est plein de feu, de sang et de larmes. Il se sent vivre et se sent mourir. Il est attaqué, il combat; il est non pas en querelle, mais en guerre avec lui-même. Il prend l'énigme au sérieux; il va au sphinx, il l'interroge parmi les débris de ceux qui furent dévorés.

Il a été vaincu. A-t-il su le mot de l'énigme? A notre avis, il ne l'a pas voulu savoir. Comme tous ceux qui ont péri, probablement (Dieu connaît ce secret), au moment de vaincre, il a préféré la défaite. Quiconque voudra l'étudier le plaindra. Il est plus vaincu que d'autres, parce qu'il pouvait mieux vaincre. Les ossements qu'il a laissés sont d'un géant.

L'âme en vivant s'altère; et quoiqu'en toute chose
La fin soit transparente et laisse voir la cause,
On vieillit sous le vice et l'erreur abattu;
A force de marcher, l'homme erre, l'esprit doute.

Tous laissent quelque chose aux buissons de la route :
Les troupeaux leur toison, et l'homme sa vertu!
. . . . . .
Va prier pour ton père! — Afin que je sois digne
De voir passer en rêve un ange au vol de cygne,
Pour que mon âme brûle avec les encensoirs!
Efface mes péchés sous ton souffle candide,
Afin que mon cœur soit innocent et splendide
Comme un pavé d'autel qu'on lave tous les soirs.

Tout le monde, excepté lui peut-être aujourd'hui, connaît ce noble poème. On n'y trouve à reprendre qu'une sorte d'excès, non dans la charité, où l'excès n'est pas possible, mais dans son expression. Or, pour ramener nos réflexions aux préoccupations du moment, voici l'écho politique de la pensée chrétienne dont le poète était alors rempli, voici l'influence de cette pensée sur l'âme du citoyen. C'est encore une prière :

O Dieu! si vous avez la France sous vos ailes,
Ne souffrez pas, Seigneur, ces luttes éteruelles ;
Ces trônes qu'on élève et qu'on brise en courant;
Ce noir torrent de lois, de passions, d'idées,
Qui répand sur les mœurs ses vagues débordées ;
Ces tribuns opposant, lorsqu'on les réunit,
Une charte de plâtre aux abus de granit;
Ces flux et ces reflux de l'onde contre l'onde ;
Cette guerre toujours plus sombre et plus profonde
Des partis au pouvoir, du pouvoir aux partis ;
L'aversion des grands qui ronge les petits ;

Et toutes ces rumeurs, ces chocs, ces cris sans nombre,
Ces systèmes affreux échafaudés dans l'ombre,
Qui font que le tumulte et la haine et le bruit . . .
Emplissent les discours, et qu'on entend, la nuit,
A l'heure où le sommeil veut des moments tranquilles,
Le lourd canon rouler sur le pavé des villes !

Quel homme annonçaient ces vers en 1832! et quel homme est venu vingt ans après! Quel changement ou quel ensorcellement! et qui oserait dire et qui saurait prouver à cet homme lui-même qu'il a gagné à changer; qu'il est plus heureux, plus sage, plus honorable, meilleur à lui-même et aux autres?

Il était donc cela, et il est ceci que nous voyons. Il est ce séditieux qui hurle la sédition en célébrant

Cette fille qui dans la Marne
Lave des torchons radieux.

Et *ceci* a dévoré *cela;* et c'est grand dommage, en vérité!

CONSEILS POÉTIQUES

DE VICTOR HUGO

19 janvier 1871.

S'il faut en croire le *Journal officiel*, M. Hugo a fait « les vers suivants » :

DANS LE CIRQUE

Le lion du Midi voit venir l'ours polaire.
L'ours court droit au lion, grince, et, plein de colère,
L'attaque plus grondant que l'autan nubien.
Et le lion lui dit :
— Imbécile ! c'est bien.
Nous sommes dans le cirque, et tu me fais la guerre.
Pour qui ? Vois-tu là-bas cet homme au front vulgaire ?
C'est le nommé Néron, empereur des Romains.
Tu combats pour lui. Saigne ! il rit, il bat des mains.
Nous ne nous gênions pas dans la grande nature,
Frère, et le ciel sur nous fait la même ouverture.
Que nous veut donc ce maître assis sur un pavois ?
Quoi donc ? il règne, et nous, nous mourons par son ordre ;
Et c'est à lui de rire, et c'est à nous de mordre.
Il nous fait massacrer l'un par l'autre ; et pendant,
Frère, que mon coup d'ongle attend ton coup de dent,
Il est là sur son trône et nous regarde faire.
Nos tourments sont ses jeux. Il est d'une autre sphère.
Frère, quand nous versons à ruisseaux notre sang,

Il appelle cela de la pourpre. Innocent,
Niais, viens m'attaquer. Soit. Mes griffes sont prêtes.
Mais je pense, et je dis que nous sommes des bêtes
De nous entre-tuer avec tant de fureur,
Et que nous ferions mieux de manger l'empereur.

VICTOR HUGO.

15 janvier 1871. Paris. Pendant qu'on bombarde.

En général, il n'est pas juste de raisonner contre les vers, et l'injustice serait plus grande de raisonner contre des vers de bombardement, ébauchés dans les distractions du siège par une main désormais inhabile à porter les armes. Il est évident que M. Hugo passe à la garde urbaine. Tout ce qu'il fera de guerrier n'attestera plus que son grand cœur.

Cependant, vu la situation éminente de M. Hugo, il n'est pas hors de propos de réfléchir un peu sur cette poésie, au profit du bon sens. La question est mal posée entre le lion du Midi et l'ours polaire. Si l'ours savait parler, le lion risquerait d'être battu; ce qui ne convient pas.

Le lion, avec un peu de décence pour le moment, paraphrase la chanson de Pierre Dupont: *Les peuples sont pour nous des frères, des frères!* L'ours pourrait répondre : premièrement, que le lion n'a pas toujours tenu cette gamme; deuxièmement, que lui, ours, n'a jamais considéré les choses de ce point de vue-là; qu'il est frère des ours, et non des lions;

qu'il est las d'entendre le lion se proclamer le roi des animaux; qu'à son avis la royauté appartient à l'ours; qu'il regarde le lion comme un usurpateur de la plus belle partie de la terre, et qu'il a envie de changer de logement et d'être désormais l'ours du Midi; que, quant à la bêtise, le lion est libre de se dire ses propres vérités, mais que l'ours a sujet de ne pas se croire si bête, étant savant, penseur, méditatif, comme le lion l'a toujours reconnu, et comme d'ailleurs il l'a fort bien prouvé en sachant prendre ses mesures pour abêtir ledit lion, devenir plus fort que lui, et finalement s'introduire dans son domaine. On ne voit pas trop comment le lion rétorquerait ces arguments de l'ours.

L'ours dirait encore, au sujet du nommé Néron, que ce Néron est pourtant son chef, ce qui lui procure l'avantage d'avoir une tête, avec laquelle il se gouverne avantageusement, tandis que le lion, ayant pris le parti de se gouverner par la queue, s'est mis en piteux état.

Manger l'empereur! idée de lion, c'est-à-dire, de bête. La pratique en est aisée, l'utilité plus que contestable. Le lion du Midi a maintes fois pris ce régal, sans aucun profit pour son estomac, ni pour sa bourse, ni pour sa gloire. A la place de l'empereur mangé, le stupide n'a jamais su mettre qu'une espèce de cantinière, une certaine Dalila de graillon,

la nommée République, qui lui avait *accommodé* le défunt. Mais, par le plus malheureux des hasards, cette truande s'est toujours éprise de quelque soudard qui l'a rossée, et de qui elle a fait un autre empereur, pire que le précédent; le lion à son tour a été accommodé par la traîtresse.

Inutile de chercher ce que le lion pourrait répliquer à l'ours. Cela ne mènerait à rien. L'empereur mangé, la question ne serait ni résolue ni plus facile à résoudre. Un lion qui parle en mouton et qui se met à bêler : *des frères ! des frères !* sort de sa nature. S'il persiste dans ce caractère faux, alors il sera mangé; ce qui prouve également contre sa rhétorique et contre ses ongles. S'il redevient lion, ses ongles reprennent leur valeur, et le premier usage qu'il en fait est de dépecer d'abord sa rhétorique moutonnière, laquelle le réduirait au foin : il aime mieux la viande.

Pour manger un empereur, il faut d'abord faire ou tout au moins commencer un empereur, et sitôt que l'empereur est mangé, l'empereur est fait. Sans perdre de temps, offrant à l'empereur son dos, le lion exige d'être mené où l'on mange, non de l'herbe, non des compotes et des conserves de siège, mais de la bonne viande fraîche et encore vivante, ours, léopards, éléphants et autres grosses bêtes insolentes qui osent se dire frères du lion, et aussi

beaucoup de moutons et de bœufs, espèces manifestement destinées à nourrir le lion vainqueur.

Autrement, il faudrait donc que tout changeât et se transformât de fond en comble? L'empereur mangé, il faudrait que soudain le lion et l'ours, ayant avalé aussi la couronne, le sceptre et le manteau de pourpre, afin de ne plus se les disputer, devinssent de vrais, de purs, de perpétuels moutons, — et que la même métamorphose atteignît les loups! Ç'est ce que l'on appelle une idée poétique. Mais un homme d'État tel que M. Hugo ne peut ignorer qu'en politique, ces sortes d'idées n'ont pas cours.

Il se compromettrait dans son parti s'il soutenait *pour de bon* des idées de ce genre. Elles coulent d'une source dont ses amis et lui-même ont particulièrement horreur. Rien ne serait facile comme de lui prouver qu'il est clérical.

L'idée de changer en moutons le lion et l'ours, et de faire habiter ensemble le loup et l'agneau, est une idée religieuse: non seulement religieuse, mais biblique; non seulement biblique, mais chrétienne; non seulement chrétienne, mais catholique. Le prophète Isaïe en a le premier entretenu les hommes, de la part de Dieu : « Et les peuples diront : Montons à la maison du Seigneur, à la maison du Dieu de Jacob; il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers, *parce que la loi sortira de*

Sion, et la parole du Seigneur, de Jérusalem. Il jugera les nations, et il convaincra plusieurs peuples ; et *ils forgeront de leurs épées des socs de charrues, et de leurs lances des faux. Un peuple ne tirera plus l'épée contre un peuple, et ils ne s'exerceront plus à se combattre.* »

Voilà le vœu de M. Hugo. Il a cru ne commenter que Pierre Dupont; il a ignoré qu'il commentait aussi Isaïe. Mais, faute de connaître Isaïe, que Pierre Dupont n'a point connu, il s'est jeté dans l'inexplicable.

Isaïe enseigne le vrai moyen de réaliser la paix. Ce moyen, c'est d'amener l'ours et le lion dans le même troupeau, sous le même pasteur, et de les empêcher de se faire des pasteurs à part, qui les excitent à s'entre-dévorer. Le vrai pasteur a un don pour les tenir en paix.

Mais le vrai pasteur, le pasteur légitime, le pasteur de la paix, c'est précisément ce que M. Hugo ne veut pas, peut-être parce que ses amis ne le veulent pas. Et voilà pourquoi l'ours et le lion sont « des bêtes ». Le lion ne dit que cela de vrai.

Oui, lion ! de vieilles bêtes, « d'éternelles bêtes », disait déjà Tertullien, qui le disait mieux.

VICTOR HUGO ET LA PATRIE

7 février 1876.

Nous retrouvons un ancien pathos de M. Hugo en prose plus abracadabrante que ses vers les plus abracadabrants. Il exécute toujours assez bien ce tour de force. Celui-ci fut écrit à Jersey, sur la commande d'un éditeur international, pour illustrer un catalogue de l'Exposition universelle[1]. M. Hugo se lança. Imaginant les merveilles du grand bric-à-brac amoncelées sous les yeux du monde, il trouve la France, qui faisait cela, si grande et si belle, qu'il prédit son extinction prochaine, parce qu'elle n'était plus un *pays*, mais une *déesse*. On ne s'étonna ni ne s'indigna de cette chaude bêtise. C'était une idée propre de M. Hugo, devenue comme beaucoup d'autres une idée de Bonaparte, et peu à peu une idée de quasi tout le monde, que chacun expliquait à sa manière et que personne n'entendait. Le ruisseau parisien, que beaucoup de gens prennent pour un torrent ou pour un fleuve, et même pour la mer, est plein de ces idées-là. On les appelle aussi des

1. Ce travail ou ce pathos figure dans la liste des ouvrages de M. Victor Hugo sous le titre *Paris*.

idées humanitaires. C'est sous ce nom que M. Hugo les lance et que Bonaparte, l'un des plus mornes disciples de ce grand homme, les gobait. En ce temps d'Exposition, temps d'embrassades universelles, le Français de Paris croyait que tout le monde voulait être Français et que la France devait s'arranger pour être tout le monde. Un très innocent et honnête ministre de l'empereur, nommé Forcade la Roquette, parlant du Paris de M. Haussmann, autre grand philosophe, ne balançait pas à l'appeler la capitale du genre humain, et cela passait au Corps législatif comme une lettre à la poste. On ne songeait pas aux conséquences. On allait voir le canon prussien, le Krupp d'acier qui se trouvait à l'Exposition, et on l'admirait beaucoup.

Donc M. Hugo, plein et surabondant de suc prophétique, chante ceci :

Les peuples ont eu le vague ébranlement des profonds tremblements de la terre de France. Ils ont de proche en proche reçu le contre-coup de nos luttes, de nos secousses, de nos livres. Ils sont en communion mystérieuse avec la conscience française... *Phénomène magnifique, cordial et formidable, que cette volatilisation d'un peuple qui s'évapore en fraternité! O France, adieu! tu es trop grande pour n'être qu'une patrie.* On se sépare de sa mère qui devient déesse. Encore un peu de temps, et *tu t'évanouiras dans la transfiguration.* Tu es si grande, que voilà que tu ne vas plus être. Tu ne seras plus France, tu seras Humanité ; tu

ne sera plus nation, tu seras Ubiquité. *Tu es destinée à te dissoudre tout entière en rayonnement, et rien n'est auguste à cette heure* comme l'effacement visible de ta frontière. Résigne-toi à ton immensité. Adieu, Peuple! salut, Homme! Subis ton élargissement fatal et sublime, ô ma patrie, et de même qu'Athènes est devenue la Grèce, de même que Rome est devenue la chrétienté, toi, France, deviens le monde.

Bien prédit! On était alors en 1867. Le roi de Prusse se trouvait à Paris. En écoutant M. Hugo, il a dû rire.

Quant aux naïfs Français, ils le lurent et surtout le comprirent peu. Vieille habitude. Le livre ne se vendit point, on s'amusait trop d'ailleurs, l'éditeur but un bouillon.

La prophétie de M. Hugo s'accomplit très vite, quoique autrement qu'il ne pensait. Mais que lui importe? Il n'en avait pas moins prophétisé. Il est homme à se consoler, puisque lui ne meurt pas. Avec tant de gloire et tant de fonds bien placés, on peut faire son deuil de la patrie. La patrie est une vieille idée, comme l'idée de Dieu. Allons aux choses nouvelles.

Les républicains et tous les libres penseurs et révolutionnaires sont fatalement les pionniers de César. Renégats de la patrie, ils sont fidèles à la Révolution. Que leur importe de renverser la patrie,

pourvu qu'ils renversent le christianisme? Périsse la patrie plutôt qu'un principe! Ils iront à César, ils se mettront à genoux, et ils lui diront : Délivre-nous du Christ. Ils aimeront mieux ressusciter Néron et le restaurer dans Rome et sur le monde, que de laisser Rome et le monde à Jésus-Christ.

Déluge de boue, de sottise et de sang!

DE V. HUGO ET D'ALFRED DE MUSSET[1]

1er septembre 1877.

Sur ma route est venu s'asseoir
Un malheureux vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

On a dans la tête des tas de vers sans rime ni raison, ramassés on ne sait pourquoi, à l'époque où l'on ignore ce qu'on lit. Ils se fixent dans le cerveau ou dans le cœur, qui n'existent guère; ils y demeurent fort près l'un de l'autre, car alors le cerveau et le cœur mettent en commun tout ce qu'ils ramassent. Ce sont les reliques des voyages imaginaires entrepris avec indifférence et sans guide à la recherche des pays inconnus. J'ai retenu beaucoup de vers de cette sorte, presque tous de Hugo ou de Musset, deux grands poètes qui n'ont pas beaucoup su ce qu'ils disaient et moins encore ce qu'ils voulaient dire. C'est peut-être pour cela qu'ils sont grands. Ils avaient vaguement les pensées de tous, surtout de ceux qui ne pensaient à rien, parce qu'ils ne sa-

1. Ces pages sont extraites d'une polémique avec le *Figaro* et son grand homme de ce temps-là, M. Bucheron, dit Saint-Genest. Il nous a semblé qu'elles devaient prendre place ici.

vaient rien et qu'ils se plaisaient à écouter les gens qui voulaient de ferme propos ne savoir rien. Or, Musset et Hugo excellaient à cette besogne. M. Hugo particulièrement s'y distingua toute sa vie. On sait qu'il voulut tout imaginer; ce qui le conduisit à ne rien apprendre, à désapprendre plutôt. Quand quelque hasard alluma sa chandelle, il la souffla, ne voulant pas que rien pût l'empêcher d'imaginer à son aise. Par cette précaution il devint un très grand poète, étant d'ailleurs favorisé par la plus rare absence de bon sens, condition nécessaire à la poésie. Il devint aussi un très grand fol, et il se tint frais — d'une certaine fraîcheur — jusqu'à un âge avancé. Et il conserva le cher amour de la jeunesse, si bien que la jeune Épicerie, la jeune Banque et le jeune Sénat mêmes, nations naturellement naïves, ne se lassent pas de fredonner ses chansons de la tribune et des bois. C'est pourquoi l'on a pu dire de lui dans la propre langue de Vacquerie :

Nul n'a fait tant de vers, ni si beaux ni si bêtes.

Toutefois ce n'est pas M. Vacquerie qui a dit cette énormité, ni de lui qu'on la dira. M. Vacquerie n'a fait que peu de vers, jamais beaux. Quant à ceux que j'ai cités plus haut, plus je me les répète, plus je n'y trouve rien ; et plus je parviens à me rappeler la pièce entière, plus aussi je me sens convaincu

qu'elle est insignifiante d'un bout à l'autre. Musset en a fait plusieurs qui ont cette physionomie.

C'est une chose sujette à vieillir beaucoup, un vers que tout le monde a retenu ; mais plus encore vieillit une pièce de vers. Quelquefois rien ne paraît aussi vieux, pas même une oraison politique : je parle, bien entendu, de celles qui ont remué le monde. Des poètes célèbres il y a trente ans, quel est aujourd'hui le plus vieux? est-ce Casimir Delavigne, ou Vigny, ou Béranger, ou Lamartine, ou Musset? Hélas! comme tout cela est tombé ! Quelle nuit sur *les Feuilles d'automne*, sur *les Voix intérieures!* Quelles ombres sur tous *les Rayons!*

O soleils disparus derrière l'horizon !

On relit cela : c'est du Labédollière, et ce serait peut-être du Rousset, si cet Ildefonse avait fait des vers[1]. Mais qui nous assure que ce n'est pas du Pichat, lequel a rimé considérablement? Laurent Pichat sénateur!

Tout à l'heure, voulant retrouver mon « malheureux vêtu de noir », je feuilletais Musset, le pauvre charmant Musset. L'éditeur Charpentier le soigne. Musset *va* toujours. Mais Charpentier, en le réim-

1. M. Ildefonse Rousset. Un rédacteur du *National*, qui avait été éditeur avant de se croire écrivain.

primant, le momifie. Je suis tombé sur de grands diables d'alexandrins tels que les aurait pu faire Chênedollé ou même Baour. C'est une désolation. Musset se plaint; il poétise, il gongorise, il mélancolise, il a du vague à l'âme, il veut mourir de désespoir. Il accuse sa maîtresse, qui lui a fait d'indicibles noirceurs. Quel monstre! C'était une belle jeune femme, mais elle allait en ville. Confiant dans son amour, Musset l'attend toute la nuit. Elle ne vient pas. A l'aurore il la voit sortir d'une porte où elle ne demeurait pas. « Ah! Madame, moi, bon jeune homme, qui vous croyais si pure! » Et il décrit longuement son infortune et sa peine à M. de Lamartine, membre de la Chambre des députés, qu'il appelle *Alphonse!* Toute la France a lu ce drame, toute la France s'est émue, la jeune Epicerie y a pris ses amères pensées sur les femmes et sur le monde. Ce Musset est très salissant. En outre, il fait rimer *charmes* et *larmes*, et il pratique le beau vers, ce beau vers sentencieux qui n'a que la taille réglementaire, mais si long qu'il semble, comme ceux de M. Hugo, faire le tour de tous les infinis. Il dit à Lamartine :

De t'égaler jamais je n'ai pas l'espérance!

Pensez-en ce que vous voudrez : cet homme était né académicien.

Hélas! les poètes, quant on les relit, quel déchet!

Cependant Musset est poète. Il est flandrin, vaurien, goujat même; il fusille la Croix. Mais du moins il lui *reste d'avoir pleuré*, et souvent son vers, plein d'arome, s'enfonce dans la mémoire. La mémoire finit par lui donner un sens qu'il n'avait pas. J'ai deviné quel était ce « malheureux vêtu de noir » qui lui ressemblait comme un frère.

C'était un frère, en effet, un frère qu'a chacun de nous; et chacun de nous le voit. Il n'est pas toujours vêtu de noir; il peut apparaître vêtu de blanc. Jadis, quand on apprenait quelque chose, on le connaissait bientôt : il s'appelait la Conscience!

VICTOR HUGO ET NAPOLÉON III

17 août 1878.

M. Granier de Cassagnac publie des *Souvenirs du second Empire* pleins de probité et d'intérêt. Il a l'esprit commode, mais la mémoire implacable; ce qui compense parfaitement la bénignité de l'humeur historique. C'est un homme du bon vieux temps où la presse n'était pas encore sauvage, et où le terrain politique comptait beaucoup d'adversaires qui pouvaient s'estimer. Lui-même, homme d'estoc signalé, n'a pas manqué d'amis parmi ceux qui le craignaient fort, et en a aimé plus d'un qu'il trouvait redoutable. Il a vu de grands changements tout à fait inattendus; il les note sans appuyer. C'est un lutteur fatigué, qui peut-être se demande pourquoi il s'est tant battu et ce que veut de lui ce fond de bon sens qui l'a tant éloigné ou rapproché d'une foule d'autres, desquels maintenant il ne peut dire au juste s'il est près ou loin.

Parmi ces figures diverses, la plupart déjà fantômes, il en est au sujet desquelles il semble se poser la question qu'il s'adresse à lui-même: Pourquoi l'empereur et M. Hugo se sont-ils détestés? Mais

se détestaient-ils réellement? Ils étaient faits pour se chérir et pour marcher ensemble. Ils avaient beaucoup de traits semblables et beaucoup de vues communes. Ils avaient commencé par se comprendre; ils sont devenus ennemis sans cesser d'avoir une secrète sympathie l'un pour l'autre. M. Granier de Cassagnac, qui les a pratiqués et aimés l'un et l'autre, se demande la cause de leur inimitié profonde, durable, et de la part de M. Hugo si envenimée, on pourrait dire féroce. L'auteur des *Souvenirs* en donne une raison imprévue :

« Je reste persuadé que si, au lieu d'arriver à Paris au mois d'avril 1850, j'y étais arrivé au mois de septembre 1849, Victor Hugo aurait été l'un des plus fidèles et des plus grands ministres de l'empereur. La rupture de ces deux éminents esprits eut lieu le 20 octobre 1849. Victor Hugo ne l'avait pas voulue, et l'empereur la regretta amèrement. »

M. Granier de Cassagnac raconte son amitié profonde pour M. Hugo. Cette amitié a été pleine de charme pendant vingt années; elle avait une base sacrée : la reconnaissance. M. Granier avait fait un article enthousiaste sur M. Hugo, article qui avait franchement débarrassé M. Hugo de la rivalité présomptueuse d'Alexandre Dumas; et M. Hugo avait fait entrer M. Granier de Cassagnac au *Journal des Débats*, et ensuite dans la Légion d'honneur, en ré-

compense des services éminents qu'il rendait à la cause de l'ordre. La Légion d'honneur n'était pas le moulin d'aujourd'hui où pénètrent, quand ils veulent, les moindres officieux. L'amitié était pure et chaude. M. Granier raconte qu'il fut des premiers et des plus francs adorateurs. Au journal, au salon, au parterre, il adorait; en politique, il adorait et il conseillait. Le passage suivant mérite d'être cité :

« De tous les amis littéraires de Victor Hugo, je fus le seul mêlé aux questions politiques, et en communication d'idées avec lui sur ce sujet. Il était libéral, mais sincèrement religieux et profondément monarchique. Voltaire était sa bête noire.

« Victor Hugo me pardonnera de révéler à ce propos une fantaisie qui l'obsédait. J'écrivais dans la *Revue de Paris* un article de critique hebdomadaire. « Mon cher, me disait-il souvent, je ne serai « content que lorsque vous aurez dit, dans un article, « que *Voltaire est bête.* » Je ne me sentis pas assez d'autorité pour prendre la responsabilité de ce jugement. »

Ce Hugo anti-voltairien était monarchiste philippien comme tout le monde, mais en même temps monarchiste napoléonien, comme Louis-Philippe lui-même; et « sa maison était sinon un point de ralliement, au moins un lieu de rencontre pour les anciens impérialistes. » La mémoire *implacable* de

M. Granier de Cassagnac rappelle les noms qui se rencontraient là. Rien de plus pur ! et il ajoute :

« C'est donc à un esprit rempli des souvenirs de l'Empire que M. Thiers s'adressait en 1840, lorsque, étant ministre de l'intérieur, il demanda à Victor Hugo, pour inaugurer le retour des cendres de l'empereur, l'ode admirable où le poète s'écrie :

Sire, vous rentrerez dans votre capitale
Sans tocsin, sans combat, sans lutte et sans fureur,
Traîné par huit chevaux sous l'arche triomphale,
En habit d'empereur.

Mais les mauvais jours vinrent. Les *cendres* ramenèrent l'habit d'empereur. Louis-Philippe avait fait son temps. La monarchie partit, la république parut, bientôt accompagnée de l'inséparable dictature. M. Hugo se sentit perplexe. Qu'allait-il faire ? Il était député, et il y avait bien des républicains. Il voltigeait autour du président, les républicains voltigeaient autour de lui, et M. Granier de Cassagnac n'était pas là. Un jour il fut question de Rome et du rétablissement de l'autorité du Pape. Le prince, par l'organe de ses ministres, prit « une attitude modératrice ». M. Hugo en prit une hostile, et s'attira le mémorable discours de Montalembert. Ce fut fini. M. Hugo devint rouge pour jamais. « A leur première rencontre, le prince », qui *avait*

compté sur M. Hugo, « *ne fut pas maître* d'un mécontentement trop vif, et le poète d'un dépit trop marqué. »

M. de Cassagnac raconte ensuite comment l'empereur exprima ses regrets de cette séparation désormais consommée. Il venait de lire la circulaire de Victor Hugo adressée aux électeurs de Paris en 1848, dans laquelle il prédisait qu'un jour les démagogues renverseraient la colonne pour en faire des gros sous. « Avec un sourire triste : « Connaissez-« vous cela ? me dit-il en me tendant le papier. N'est-« ce pas que *c'est beau et fier ?* Eh bien ! j'ai à me re-« procher et à regretter une grande faute. Victor « Hugo se montrait affectueux pour ma personne et « rallié à ma cause. Un jour j'ai été trop exigeant, et « je l'ai blessé. Un homme de sa valeur eût été une « force pour mon gouvernement, et eût jeté de l'éclat « sur mon règne. »

Notre témoin pense encore que s'il avait pu rapporter cette conversation à M. Hugo, il l'aurait ramené, parce que, dit-il, « on peut ne pas revenir d'une haine justifiée ; mais un homme comme lui revient d'un malentendu. » Oui ; mais si, par hasard, Napoléon l'avait sifflé ? ce que fit en ce moment toute la France : c'est autre chose que M. Hugo entend bien, et dont un homme comme lui ne revient pas.

M. Granier de Cassagnac se ressent de sa vieille

hugolâtrie, et Napoléon lui-même en avait un peu. C'est presque involontaire. Qui n'a été atteint de ce mal? qui n'en a longtemps gardé quelque chose? Nul talent n'a été plus furieusement à la mode que celui de M. Hugo. Les premiers qui l'ont suivi n'ont pas tous à regretter la passion qu'il leur inspira. Pour un moment, M. Hugo a ôté la France à Béranger et aux voltairiens de gargote. Beaucoup de romantiques devinrent chrétiens. L'aurore de cet astre sitôt gâté fut belle et parut bonne. Elle dura assez pour que la foule prît l'habitude d'applaudir. Certaines admirations violentes n'ont besoin que d'être illégitimes pour devenir incurables. Elles se fatiguent du juste avant d'abandonner le pécheur. C'est peut-être le cas de M. Granier. Quant à Napoléon, il était fait pour suivre et pour s'entêter. Pas une erreur de son époque ne l'a manqué, ni religieuse, ni politique, ni littéraire; et, comme son époque, il rapportait tout à lui, content de lui-même, indifférent au reste: Dieu peut me faire du mal, Hugo peut me faire du bien. — Une fois là, il y restait. En ce point, ils se ressemblaient, M. Hugo et lui. Chacun voulait bien de l'autre pour second, mais lui d'abord! Néanmoins, Napoléon n'était point méchant, et avait cette supériorité de ne vouloir point se venger. Extérieurement, il était modeste. M. Hugo paraît n'avoir aucune sorte de mo-

destie. Il est le tonnerre, l'emphase et la rancune. C'est un de ces géants qui ne veulent voir autour d'eux que des nains : Va pour Napoléon, mais que ce soit Napoléon *le Petit !*

Il y a quelque chose de cela partout en France. La grandeur légitime est éteinte, et l'on voit en son lieu quelque chose d'orgueilleux et de bas qui veut et ne peut grandir. Cela s'est nommé le peuple souverain, et se compose des fils spirituels de J.-J. Rousseau, un histrion. Le peuple souverain est un peuple d'aspirants à la royauté. Tous prétendent être rois, non par la naissance, mais par la taille. La taille royale est un produit de la culture politique. Tous veulent passer sous l'*arche triomphale en habit d'empereur.* Croyez-vous qu'en faisant ce beau vers M. Hugo ait songé à d'autres qu'à lui-même?

La Révolution est la sorcière de *Macbeth* qui montre à chacun l'habit d'empereur. On n'admirera jamais assez le bon sens du Français qui n'a pas le désir de devenir Napoléon. La révolution nous a communiqué cette gale. Napoléon III et Victor Hugo ont été de nos jours les hommes qu'elle a le plus tourmentés. On veut être Napoléon, empereur, pontife... et pourquoi pas dieu[1]?

1. En 1878, ce propos parut excessif; mais M. Hugo, mort, eut l'*arche triomphale* pour chambre funéraire; il y fut déposé en cercueil d'empereur, puis déclaré dieu.

La tradition n'a pas été interrompue. Louis XVIII lui-même voulut la continuer ou la reprendre, Louis-Philippe y marcha, M. Thiers accéléra le pas, Napoléon III prit la course, regrettant de ne pouvoir saisir M. Hugo, qui avait résolu un peu tard de le devancer. Et que de gens partout pour aider ces Napoléons futurs, vivre à leur ombre et les supplanter s'il y a lieu!

On pourrait réussir. Le public est fait à ce jeu et s'y prête. Ne sommes-nous pas égaux? Seulement, il n'y a point d'ordre, et les concurrents sont trop nombreux; ils se pressent, ils se culbutent, sont écrasés. Recommençons! Celui qui arrivera finira la révolution; car enfin il faut qu'elle finisse, ou c'est la France qui finira. Louis-Philippe, Thiers, Napoléon III, tous les journaux bien pensants ont fait cette promesse séduisante. M. Gambetta la renouvelle en promettant que la révolution ne finira pas. Il a peut-être raison.

Il nous semble que cette idée de faire durer la révolution pour la terminer est assez dans le génie de M. Hugo, et selon nous il aurait trouvé le vrai moyen de l'établir en proposant tout de bon le culte de Voltaire; car il en est venu là, ce fameux poète qui disait que Voltaire est bête, ce qui d'ailleurs est la pure vérité. Mais alors il ne comprenait pas.

On a tout entrepris, tout essayé, pour terminer la révolution. On parle de tout recommencer. Nous pensons que c'est ce qu'il faut faire, mais toutefois nous ne répondons de rien. M. Hugo lui-même, aidé d'un quatrième Napoléon ou d'un second Louis-Philippe, ou d'un premier Marcère, n'y ferait pas grand'chose[1]. Qu'on l'abolisse, qu'on la prolonge, qu'on la recommence, la révolution durera tant que durera ce qu'elle a institué. Pour nous en tirer il faudrait consulter l'Église. Mais nous sommes trop voltairiens, c'est-à-dire trop bêtes. Nous mettons humblement cette opinion sous le couvert de l'ancien Hugo.

1. Il y avait alors un ministre du nom de Marcère, lequel venait, sans doute, de faire ou de dire quelque sottise. De là cette allusion. Ce M. de Marcère est devenu sénateur.

OLYMPIO

Je l'admire vraiment. — Et franchement personne
Ne me rappelle mieux, parfois, le mardi gras.
Quel porteur d'oripeaux! quel faiseur d'embarras!
Et que souvent il pèse et quel creux rauque il sonne!

On dit, et pour ma part j'accorde sans débats,
Que sa chère antithèse à contre-temps bourdonne;
Qu'en ses meilleurs endroits la cheville foisonne,
Et que les bouts rimés y prennent trop d'ébats.

Mais comme lui, pourtant, qui sait chanter et peindre?
Qui voit-on, comme lui, d'un seul coup d'aile atteindre
Ou le fond de l'abîme ou la hauteur des cieux?

Nul n'a fait tant de vers, ni si beaux ni si drôles :
Il est grand, il est bas; il engraisse nos Gaules,
— Mais jusqu'à les crever, — d'un fumier précieux.

NOTE

SUR LES

DERNIÈRES ŒUVRES DE VICTOR HUGO

L'ANE

Dans la note qui suit le travail de Louis Veuillot sur *les Contemplations*, j'ai signalé en bloc comme absolument caduques les dernières œuvres poétiques de Victor Hugo : *le Pape, la Pitié suprême, Religions et Religion, l'Ane, les Quatre Vents de l'esprit, Torquemada.* Il y en a peut-être d'autres, mais, sauf les éditeurs et les amateurs d'œuvres complètes, qui donc le sait?

Cependant de tapageuses acclamations ont salué ces divers ouvrages. *L'Ane* surtout, publié en 1880, a été donné comme une œuvre poétique et philosophique hors ligne. Que ce poème soit hors ligne, je le veux bien; seulement il faut s'entendre. Jamais Victor Hugo ni aucun de ses disciples, pas même M. Vacquerie, pas même Tapon ni Fougas, n'a rien fait d'aussi absurde. « C'est Jocrisse à Pathmos, Bobêche au Sinaï, Calchas à Asnières », a dit un maître de la critique littéraire, M. Armand de Pontmartin. Jugement juste, mais dont il faut donner des preuves, puisque *l'Ane* a trouvé tant d'admira-

teurs. Il convient, d'ailleurs, de compléter les études qui forment ce volume, par une esquisse des dernières œuvres du poète. On verra où sa « manière » et ses idées l'ont mené.

L'Ane, poème philosophique, contient trois mille vers. Le héros est un âne savant, sarcastique, morose et penseur, surtout penseur; de plus, ami des misérables et cherchant le mot pour rire, bref, une incarnation nouvelle d'Olympio. Il cause avec le philosophe Kant et le réduit *à quia*. Voici quelques-unes des choses sublimes qu'il lui brait :

Voilà longtemps que j'erre et que je me promène
Dans la chose appelée intelligence humaine;
J'allais je ne sais où, suivant je ne sais qui;
J'ai pratiqué Gylcas, Suidas, Tiraboschi,
Sosiclès, Torniel, Hodierna, Zonare;
J'ai fréquenté le docte, en coudoyant l'ignare...
J'ai dans cette cité plus noire que les fours
Hanté les culs-de-sac, comme les carrefours...
J'ai tout appris : Coger, Psellus, les Théophiles,
Pouranas, composant la terre de neuf îles;
Socion et Photin; que Sénèque était là
Quand saint Paul vint trouver Néron et lui parla;
Qu'Alirune enseigna Marcomir; que Macrobe,
Sous Théodose, était maître de garde-robe;
Que les Populicains à Sens furent vaincus;
Comment Manès, d'abord, s'appela Purbicus...
Que l'absurde se croit, que l'horrible s'adore;
Qu'Esopius n'est pas moindre que Nimphidore,

Et comment Mahomet dans tous ses embarras
Consultait Sergius, aidé de Batiras;
Qu'il n'existe qu'un siècle, et qu'il n'est qu'une école;
Que Bzovius fut docte, et que le grand Nicole
Est si grand qu'il pourrait loger sous son manteau
Godeau, Chiffletius, Possevin et Peteau.

L'âne continue longtemps de la sorte, il **sait** l'hébreu, le sanscrit, le prâkrit, la chimie, le droit, l'esthétique, la morale, les religions, les philosophies, les avestas, etc., etc.; il sait tout et dit aux « hommes lumineux » ses maîtres :

Oh! comme vous m'avez obscurci, moi la nuit!
Oh! comme vous m'avez embêté, moi la bête!

Ce libre résumé du discours que M. Hugo vient de faire tenir à maître Aliboron trouvera peu de contradicteurs.

Plus loin l'âne et le poète s'indignent à l'unisson contre les livres qui défendent, « afin que tout reste normal »,

Le *passage sacré* de l'homme à l'animal.

Ainsi se termine le premier chant, il y en a onze avec épilogue et post-épilogue.

Nul moyen de suivre à travers tout ce fatras l'âne et le poète, abusant à outrance de leur *passage sacré* l'un dans l'autre. C'est, d'ailleurs, partout le même système. Et, pour sûr, M. Hugo en enrichis-

sant le dictionnaire des rimes de tous ces noms pris dans le Dictionnaire général de biographie croyait faire preuve de grande science et étonner le monde. Il avait toujours eu cette manie, mais, en vieillissant, il la porta jusqu'à l'insanité. M. de Pontmartin dit jusqu'au « gâtisme ». Si le mot vous paraît dur, lisez *l'Ane*. En voici encore quelques braiments :

Oh! cliquetis de mots, tohu-bohu, rumeur,
Champ de foire, Babel, chaos! auquel entendre?
Bossuet est féroce et Fénelon est tendre.
La concordantia du cardinal d'Ailly
Montre un dogme dans l'astre au fond des cieux cueilli.
Photius m'expliquait son fatras somnifère,
Catanes ses trois dés, Sacrobosco sa sphère;
Solon m'offrait ses lois, Bollandus ses romans;
Irénée insultait les quartodicimans;
Je voyais se poursuivre, à coups de syllogismes,
Paz, armé pour la foi, Krantz, souteneur des schismes,
Et Melchior Adam et Barlrycourt Hugo,
Vieux coqs de l'argument debout sur leur ergo.
Fouillons les chartriers, refouillons les glossaires;
Daracoran, cherchez Issidon; dans ses serres
Jove a cet écriteau : *Vel hodie vel cras;*
Et Tertullien sombre écrase Carpocras.
Carpocras d'Irénée enviait la boutique;
Ce Carpocras était un si fier hérétique
Que toi-même, bon Kant, qui jamais n'exécras
Personne, tu devrais exécrer Carpocras.
Comment mettre d'accord Jousse, Antoine Studite,

Young, le pleureur des nuits, Wordsworth, l'esprit des lacs,
Thalès, Hervédius, Levera, Granallachs,
Les gais soupeurs, Parny, d'Holbach, Dorat-Cubière,
D'Argens, avec Rancé qui prend pour lit sa bière :
Le dessus du velours, le dessous du sapin;
Ancelin et Cluvier, Polype et Plancarpin ;
Larcher contre Arouet, et Cicchi contre Dante,
Et l'engeance grimaude et l'engeance pédante;
Juste Lipse et Luther, Naigeon et Davila?
Knox me tirait par ci, Scot me tirait par là;
Luc prenait une oreille, Euler empoignait l'autre ;
Hu! braillait le chiffreur. Dia! beuglait l'apôtre...
O Révolution! anarchie! il vous semble
Que l'alphabet lui-même entre vos pattes tremble,
Que l'F et le B vont se prendre de bec,
Que l'O tourne sa roue aux cornes de l'Y grec,
Horreur! et qu'on va voir le point, bille fatale,
Tomber enfin sur l'I, ce bilboquet tantale!

C'est peut-être assez; cependant citons encore quelques vers dont M. Vacquerie a particulièrement admiré l'éclat et la profondeur :

J'ai vu de près Boileau, j'aime mieux la bricole...
... L'affreux père Goar juché sur Théophane...
... Que la clef de Cordus ouvre Dioscoride...
... Qu'Esoptius n'est pas moindre que Nicéphore...
... J'ai vu Laïs au Pnyx, Aspasie au portique...
... J'ai remis mon oreille énorme en discipline....
... L'illuminé contemple, et le myope scrute...
... Évêques secouant leur foudre au seuil des cultes...
... Dans des chaires faisant ventre sur l'infini...

... Nier est votre roue et croire est votre essieu...
... La pagination de l'infini t'échappe...
... Le singe reparaît sous l'homme palimpseste...
... Peux-tu guérir l'abcès du volcan poitrinaire?...
... L'été tire à jamais à lui la salangane...
... Connais-tu l'hydre-orage et le monstre-tempête?...
... Et le poulpe, agitant sa touffe contractile,
Tâche d'étreindre au vol l'affreux ptérodactile...
... Le grand ciel étoilé, c'est le crachat de Dieu.

J'ai recruté Strabon, Sosibe, Éraste, Pline
Et Gérard de Crémone et Trublet *ab ovo*
Et le grammairien Sostrate de nouveau...

... Dans l'océan progrès il n'est pas de cap Non.

Le volume veut être imposant, il se bourre
De blanc, de noir, de faits, de vents, de vieux, de neuf,
Et la grenouille-idée enfle le livre-bœuf.

Si l'homme est majesté, cette majesté boite.
Quand la mort a serré ce pantin dans sa boîte
En sort-il un esprit qui s'envole? Psyché
Jaillit-elle à travers l'arlequin démanché?
Je n'en sais rien. Cherchez. Il fait nuit.

Victor Hugo se rappelait-il ce vers lorsque sur son lit de mort, au seuil de l'éternité, il s'écriait : « Je vois la lumière noire. »

Dans *l'Ane*, la morale égale la philosophie. L'octogénaire y chante :

Glycère et Jeanneton, ces deux filles célestes,

et ne néglige pas de dire qu'il préfère Margoton à Lucrèce.

Voici une définition de l'esprit humain :

Double ayant Oui pour aile et Non pour carapace,
Qui, sans savoir pourquoi, d'un pôle à l'autre passe,
Du plus noir du cloaque au plus blanc de l'éther,
De Dante à Loriquet, de la bouche au sphincter.
Qui semble jeune et fort et tout à coup se ride;
Qui vole, plane et boite, et, pour s'en faire un guide,
Va du condor à l'oie et sur le faîte met
Tantôt Herder ou Dante et tantôt dom Calmet...
... Qui pour être céleste en restant positif
Se bâcle on ne sait quel accoutrement lyrique
Fait de plume d'archange et de poil de bourrique.

De la part de l'âne ce mépris du poil de bourrique paraîtra léger.

Tout cela est confus autant que fou. Néanmoins, une idée, une passion, ou plutôt une haine se dégage de ce fatras et en marque l'idée mère, c'est la haine de l'Église. Si le poète dédaigne toutes les religions, sa lourde ironie ne s'attaque cependant avec persévérance et colère qu'au catholicisme. « Le cléricalisme, c'est l'ennemi. » Cela lui fait dire beaucoup de choses grotesques, telles que celles-ci :

Et Loyola tendant aux roses son mouchoir
Leur dit : « Cachez ce sein que je ne saurais voir. »

Le poème se termine par un épilogue intitulé :

« Sécurité du penseur. » Tout finira bien, parce que l'homme débarrassé du chaos des croyances religieuses et méprisant tous les cultes pourra terminer en paix sa « ténébreuse ascension ».

En attendant ce grand jour, l'homme devra se dire à lui-même ce que lui dit l'âne :

Rien est ton point d'appui, *nihil* ton point de mire ;
La science est un bloc informe de gravats ;
Conclusion : tu n'es qu'un drôle, et je m'en vas.

Et s'il a besoin en s'en allant d'être consolé, il se répétera ces autres paroles :

La probité, l'honneur, ou ce qu'ainsi l'on nomme,
Disent là-haut, raillant le pauvre effort de l'homme :
Bien joué, mal joué. Bravo, Machiavel
Ah ! crétin de Bayard ! Walpole, very well !

D'autres poèmes ont suivi *l'Ane*. Comme lui ils sont fous, blasphématoires, gonflés et grotesques, comme lui ils ont été acclamés.

Le grand poète, qui a fini par de telles œuvres, avait droit aux hommages effrénés de la canaille sans lecture et sans Dieu. Ces hommages, il les a eus.

E. V.

APPENDICE

LA MORT DE VICTOR HUGO

VUES SUR SA VIE ET SON ŒUVRE

23 mai 1885.

Victor Hugo est mort aujourd'hui. C'est un grand événement, disent nombre de journaux; ils se trompent et le savent bien. La mort de l'illustre poète cause à Paris, dans certains milieux, une impression de surface, qui sera sans durée comme elle est sans profondeur. C'est justice. Le public, même dans sa partie intellectuelle, ne doit rien de plus à l'artiste, fût-il homme de génie, qui disparaît après s'être survécu. Depuis longtemps Victor Hugo avait terminé son œuvre; non seulement il l'avait terminée, mais croyant la continuer il la gâtait. Et comme il n'avait jamais compté ni parmi les politiques, ni parmi ceux qu'il appelait superbement « les penseurs », son rôle était fini. Un inconnu le remplacera au Sénat, une médiocrité à l'Institut, et, sauf pour les lettrés, il n'en sera plus question.

Au point de vue de la gloire humaine, si la gloire

humaine c'est le bruit de la presse et des académies, Victor Hugo aura été l'homme le plus glorieux de ce siècle. Voilà des années et des années qu'il est encensé et même adoré. Il s'est éteint dans une apothéose; ses funérailles seront une fête et une cohue. Personne, depuis Voltaire, n'a reçu dans le monde des lettres et des arts tant de louanges, tant de génuflexions. Il s'en faut de très peu qu'on ne l'ait proclamé dieu, un dieu à la mesure et à la convenance des sceptiques et des farceurs, un dieu qu'on puisse gouailler.

Il y avait, en effet; beaucoup de convenu, beaucoup de jeu, beaucoup de gouaillerie dans cette adoration turbulente. En même temps qu'on célébrait avec tapage le pauvre homme de génie, on s'en amusait; mais pour Victor Hugo, qui, n'ayant jamais eu ni tact, ni finesse d'esprit, ne fut jamais délicat en matière d'hommages, tout encens était bon. Les applaudissements, d'où qu'ils vinssent, l'enivraient. Par ce côté, comme par bien d'autres, il était, selon l'une de ses images, l'homme du « torchon radieux ». Hélas! terrible punition de tant d'œuvres mauvaises, cet enivrement lui voilait l'éternité! Il avait quatre-vingt-trois ans, et ne se rappelait point, quoiqu'il l'eût dit autrefois magnifiquement, que demain ce serait la mort et que l'avenir est à Dieu.

Ceux qui l'ont gardé durant ses derniers jours avec le désir d'adoucir ses souffrances, et aussi, tout l'indique, avec la résolution d'écarter le prêtre, affirment, sur le ton du triomphe, qu'il a fini, selon ses vœux, dans une pleine indifférence. Il faut donc douter qu'il ait songé à son âme. Cette fin, si triste, est, en somme, le couronnement naturel de son œuvre.

Nous disons son œuvre, et non les seules publications des trente dernières années : le mal, en effet, remonte bien plus haut. Victor Hugo se disait, se croyait encore conservateur et chrétien que déjà il était gagné à l'ennemi. Les inspirations, les doctrines, — si l'on peut lui accorder des doctrines, — les sentiments envieux et haineux qui forment la trame de ses derniers ouvrages s'annoncent dans ceux qu'il publia dès qu'il fut en vue. Le succès, qui élargit les grands esprits et les cœurs généreux, lui donna vite l'orgueil et, avec l'orgueil, l'envie. Il ne lui suffisait pas de s'élever, il voulait abaisser toute grandeur reconnue. De là, dans les œuvres de sa belle époque, au milieu de nobles aspirations et de radieuses beautés, tant de notes fausses et de tendances malsaines.

Il est tombé du côté où il penchait. La révolution qui lui faisait espérer le pouvoir, l'irréligion qui lui promettait la popularité, l'ont séduit et dominé. Il

les a servies non pas avec foi et amour, il ne pouvait les aimer, mais avec emportement, avec fiel, comme servent les renégats. Tout en réclamant contre le matérialisme, tout en invoquant, à l'exemple de Robespierre et des théophilanthropes, un Être suprême indéterminé, il est devenu l'un des héros de l'athéisme; il a su plaire à ceux auxquels plaît Léo Taxil. Quel mépris des dons les plus magnifiques, et aussi quelle punition! L'auteur de tant de pages noblement inspirées finissant par s'allier aux goujats de la libre pensée!

Hélas! Victor Hugo n'a pas souffert de cet abaissement. Le culte de lui-même lui avait fait perdre le respect de son génie. Mais une autre souffrance, qu'il a toujours vivement ressentie, l'a frappé. Dès le temps de Louis-Philippe, il rêva de jouer un rôle dans l'État. Cette ambition ridicule, qu'il n'eût pu satisfaire sans se diminuer, le fit passer par tous les partis et s'associer, sans y rien comprendre, à diverses écoles. On le vit rimer en l'honneur de la sociologie. Il ne fut accepté nulle part. La république elle-même s'est amusée de ses visées politiques et sociales. Elle l'a mis en montre, elle lui a dit de chanter; mais l'appeler au conseil, lui donner part au gouvernement, le prendre au sérieux, non pas.

Et cependant, par une dérision étrange, ce grand

écrivain, dont le parti républicain n'a rien voulu faire, c'est comme républicain qu'on lui décerne tant d'honneurs. S'il était resté dans la voie de ses débuts, s'il avait toujours eu l'élévation de la pensée, la dignité de la conduite, le seul amour du beau et du vrai, les hommes du jour, les Grévy, les Ferry, les Brisson, les Barodet, le connaîtraient à peine, et certainement ne s'occuperaient guère de sa mort. Ce n'est pas au poète éclatant qu'ils veulent faire des funérailles nationales : c'est à l'homme que la vanité, une vanité monstrueuse, a jeté dans la démagogie ; c'est au pamphlétaire, qui, à l'âge où la gravité s'impose, a mêlé la gaudriole au blasphème pour obtenir de vils applaudissements.

Les séides de Victor Hugo et les grimauds qui feignaient de l'adorer pour lui tirer une réclame ont voulu montrer chez lui la richesse du cœur, l'élévation de l'esprit, la profondeur des vues. Cela fait sourire. Il n'a jamais été un esprit élevé, encore moins un noble caractère, celui qui toute sa vie quêta des applaudissements ; celui que le moindre coup de sifflet jetait dans tous les excès de la colère, qui se vengeait d'une épigramme par des grossièretés et des calomnies ; celui qui depuis trente ans n'a cessé, pour se rendre populaire, de caresser les plus misérables passions, les plus mauvais instincts.

Quant aux idées du poète et à leur profondeur, pour quiconque l'a bien lu, c'est l'inconnu. Son œuvre si riche de ton, si opulente de formes, ne contient pas une idée qui soit sienne. L'antithèse dans les passions et les situations comme dans les mots, ce n'est pas une idée, c'est un procédé. Victor Hugo, en fait de politique, de philosophie, de doctrine sociale, n'a jamais été qu'un écho sonore et confus. Sa profondeur est de même famille; elle consiste presque toujours à couvrir de mots superbes, empoignants, étourdissants, des lieux communs, des invectives, des insanités. Tout cela sonne, piaffe, roule, saisit, enlève; c'est magnifique. Le choc des mots et la richesse des images donnent l'idée du sublime. Mais qu'a-t-il dit? Cherchez, et dix-neuf fois sur vingt vous ne trouverez pas. Ces beaux vers sont creux, ces tentures splendides couvrent le vide, — lequel d'ailleurs, en son genre, est profond.

Voilà pourquoi Victor Hugo, qui a le don de secouer, est impuissant à convaincre. Aussi n'a-t-il jamais eu ni durable succès au théâtre, ni grand succès de tribune. Jamais il n'a dominé ou seulement agité l'opinion. Il n'avait pas l'accent qui prend les foules.

Le cœur, non plus, ne se montre guère dans l'œuvre de Victor Hugo. Poète de la couleur et du

bruit, il prend la sensation pour le sentiment. S'il émeut, c'est en agissant sur les nerfs, en excitant les passions; mais la note cordiale, la note tendre, il ne l'a presque jamais. Il ne lui restera pas, comme au malheureux Alfred de Musset, d'avoir pleuré.

Cependant, peut-être, à ses derniers moments, a-t-il été touché, peut-être a-t-il reconnu la lumière. Lui, qui aimait tant ses vers et qui savait si bien quels étaient les plus nobles, les plus beaux, ne s'est-il pas rappelé ceux où il a chanté Dieu, le Dieu vivant, et en se les rappelant n'en a-t-il pas fait une prière?

Un souvenir qui demande pardon peut sauver l'âme qui s'en va; espérons que Victor Hugo a eu ce souvenir.

LE DROIT DE LA RÉVOLUTION SUR VICTOR HUGO

26 mai 1885.

Nous ne sommes pas de ceux qui reprochent à la Révolution d'accaparer Victor Hugo. Elle a plein droit sur lui. Si le virtuose, par l'éclat de ses chants, est l'une des gloires littéraires de la France, l'homme, par l'ensemble de sa vie et de son œuvre, par sa mort, qui pouvait tout racheter, et dont il a

voulu faire une dernière protestation contre la vérité, l'homme s'est voué aux ennemis de Dieu. Ces derniers sont donc ses fidèles exécuteurs testamentaires lorsqu'ils veulent, en son honneur, profaner une église. Voter au nom de la France une loi qui chassera Jésus-Christ de Sainte-Geneviève pour y enfouir le cadavre de Victor Hugo, n'est-ce pas, en effet, couronner les protestations du maître, comme ils disent, contre les « religions », c'est-à-dire contre le christianisme, qu'il avait connu et qu'il a trahi ?

Oui, la Révolution est ici dans son rôle. Née de la haine de l'Église, elle veut profiter du parti pris d'émotion auquel tant de gens se livrent aujourd'hui pour frapper Dieu lui-même.

Par ce nouveau succès, en même temps qu'elle blessera au cœur les catholiques, elle devra vaincre définitivement les révolutionnaires gouvernementaux, ceux qu'elle accuse de modération.

Nos ministres, MM. Brisson, de Freycinet, Goblet, sentent bien que ce coup les menace et doit les atteindre. On le voit au langage embarrassé de leurs amis; on l'avait vu à la séance de samedi par leur attitude misérable. Jamais ministres ne firent si piètre figure. Quels pleutres ! Ce n'est pas l'insulte à Dieu qui les gênait. Ils ne craignaient pas, non plus, le soulèvement des consciences catholiques.

Il y a trop de politiques maintenant parmi nous pour que nous soyons à craindre. S'ils ont tremblé, s'ils ne savent encore aujourd'hui quel parti ils prendront demain, c'est uniquement parce que cette violence d'impiété peut les submerger. Voler l'église de la patronne de Paris pour la donner à Victor Hugo, M. Brisson le ferait sans l'ombre de scrupule et même avec une certaine joie; M. de Freycinet n'y verrait pas grand mal, et, dans tous les cas, s'y déciderait sans peine.

Mais ces serviteurs de la Révolution veulent paraître des hommes de gouvernement. Or, s'ils cèdent à la tourbe qui ordonne de porter Victor Hugo au Panthéon, ils doivent renoncer à ce rôle. En France, les hommes d'ordre qui cherchent encore à s'accommoder de la République, puis, à l'étranger, les gouvernements verront que ces pieds plats ne peuvent opposer aucune barrière au radicalisme; et celui-ci, sûr d'être enfin le maître, après les avoir déshonorés, les chassera.

Voilà ce qui les tourmente et leur donne envie de résister. Mais la résistance a aussi des périls et même des périls immédiats. Rompre avec les radicaux, avec les intransigeants, n'est-ce pas se livrer aux opportunistes et rouvrir la porte à M. Jules Ferry? Ne serait-il pas plus habile de céder?

La France, la nation très chrétienne, est donc,

par son monde officiel, tombée si bas, qu'une question où sont engagés son honneur et sa foi sera tranchée selon que les détenteurs du pouvoir trouveront plus de profit personnel à se prononcer pour le respect de Dieu ou pour l'adoration de Victor Hugo.

Après avoir hésité sur la conduite qu'il devait tenir, le gouvernement, pris de peur, jugea prudent d'adhérer à la proposition qui donnait l'église Sainte-Geneviève à Victor Hugo. Une fois décidé, il alla même plus loin que ne le demandait la Révolution : il prit toute la responsabilité de l'attentat et fit par décret ce que le parti de l'athéisme voulait faire par une loi.

LE TRIOMPHE DE VICTOR HUGO

30 mai 1885.

Les derviches hurleurs, célébrant certaines fêtes, s'agitent, bondissent, crient, hurlent, le tout afin de prouver que leur foi en Mahomet va jusqu'au délire. Cette folie voulue devient momentanément, chez plusieurs, une folie réelle qui, par une sorte d'influence magnétique, gagne un grand nombre de spectateurs. La presse parisienne, depuis huit jours, est remplie de derviches hurleurs : son Mahomet est Victor Hugo, et la contagion atteint une foule de

gens. Paris, où toujours l'on trouve beaucoup de fous et beaucoup de nigauds pressés de les imiter, n'a peut-être jamais donné pareils exemples de déraison. Ce serait répugnant, même si l'impiété ne tenait pas dans cette parade politico-littéraire le haut du pavé.

C'est bien une parade. Certes, nous ne contestons pas que Victor Hugo n'ait, à bon droit, de très sincères admirateurs. Qui donc, dans son œuvre littéraire, ne trouverait beaucoup à admirer? Mais nous refusons toute sincérité aux démonstrations actuelles. Le puissant écrivain, le poète lyrique éclatant entre tous, n'a presque rien à revendiquer dans tout ce tapage, où l'enthousiasme voulu et l'imbécillité qui s'ignore vont de compagnie.

Au début, les lettres étaient de la fête et disputaient à la politique le premier rang. Aujourd'hui, sous prétexte que Victor Hugo fut, en même temps que grand poète, *penseur* et ami des *misérables*, on prépare une sorte de carnaval humanitaire et révolutionnaire, où la littérature n'est qu'une comparse. Il ne s'agit pas seulement de faire honorer au peuple ce que le poète a écrit de plus mauvais ; on veut aussi lui persuader que, si cet homme a fini dans la gloire, c'est parce qu'il fut l'ennemi des principes d'ordre, renia Jésus-Christ et condamna toute religion.

Qu'on ne se récrie pas en nous citant de beaux vers de l'illustre virtuose en l'honneur de tout ce qu'il faut croire et défendre. Nous ne nions nullement que Victor Hugo se soit toujours déclaré spiritualiste, ni qu'il ait parfois noblement chanté Dieu et l'âme immortelle ; nous sommes même convaincu qu'il ne songeait guère à détruire une société qui lui donnait tant d'encens et tant de millions ; mais nous disons, comme le disent les faits, que ses funérailles sont le triomphe de la révolution et de l'athéisme.

Ce triomphe flétrissant, on ne peut nier que Victor Hugo l'ait en partie mérité, et on peut douter qu'il ne l'ait pas voulu.

Il l'a mérité en ne cessant de flatter, depuis trente ans, non seulement les passions révolutionnaires, mais aussi les représentants les plus violents, les plus avilis de ces passions. A Jersey, à Guernesey, il saluait le drapeau rouge et déclarait qu'on peut tuer « le tyran » :

> Tu peux tuer cet homme avec tranquillité.

A Paris, il se montra très vite plein de bienveillance pour les notables de la Commune, et s'il se prononça plusieurs fois contre le matérialisme, il eut soin de ne jamais se brouiller avec les matérialistes. Il y avait de ce côté des dispensateurs de po-

pularité dont il voulait garder l'appui. C'est donc à bon droit que le parti, qui, en 1871, a brûlé nos monuments, assassiné nos soldats et nos prêtres, revendique aujourd'hui sa place, drapeau rouge et drapeau noir en tête, derrière le cercueil de Victor Hugo.

De même qu'il a mérité de tels hommages, Victor Hugo ne les a-t-il pas voulus? Pouvait-il ignorer qu'en déclarant à l'avance, solennellement, par écrit, que tout signe religieux devait être écarté de ses funérailles, il s'assurait les applaudissements et le concours de quiconque hait Dieu ?

Ceux qu'il avait ainsi conviés ont entendu son appel et se sont empressés d'en tirer parti. Tandis que les gens de lettres luttaient d'exagération afin de faire croire qu'ils luttaient d'enthousiame, les révolutionnaires, agissant en maîtres, signifiaient au gouvernement de livrer à Victor Hugo le Panthéon, puis sommaient l'Académie d'enlever la parole à son président, M. Maxime du Camp, pour la donner à tel autre académicien plus agréable aux radicaux et aux athées. Gouvernement et Académie, tous deux surpris, décontenancés, humiliés, ont tous deux obéi. Ils avaient peur.

Nous ne commettons, en parlant de la sorte, aucune exagération. C'est du conseil municipal de Paris et de la presse rouge que l'ordre de chasser

Jésus-Christ de Sainte-Geneviève, pour y mettre Victor Hugo, est parti. C'est aussi une feuille rouge du dernier étage qui, la première, notant M. du Camp d'indignité et même d'infamie, a déclaré qu'il fallait l'écarter.

Ces deux faits marquent le caractère de la situation. Les funérailles de Victor Hugo ne sont pas seulement *civiles* : elles sont démagogiques et avancent considérablement les affaires de la Commune. Aussi peut-on tenir pour certain que toute la lie révolutionnaire sera là. Quoi de plus juste ? Chasser le prêtre des obsèques d'un homme illustre, n'est-ce pas y appeler la canaille ?

Mais pourquoi M. du Camp, républicain de vieille date, longtemps le disciple et l'ami du poète, a-t-il été proscrit ! Quel est son crime ? Son crime ! il a écrit, avec une parfaite droiture, avec un grand courage, en honnête homme, l'histoire de la Commune. La Révolution a décidé que l'auteur de ce livre vengeur, dont elle ne se délivrera pas, ne pouvait louer dignement Victor Hugo. Il y a là une certaine logique. On ne peut nier en effet que l'auteur des *Odes* à Napoléon, le pensionné de Charles X, le protégé de Louis-Philippe, n'ait tendu la main aux demeurants de la Commune et recherché leurs applaudissements. Aujourd'hui, ce parti le revendique même contre l'Académie. C'est jus-

tice : Victor Hugo, selon le mot de Montalembert, a mérité ce châtiment, ou, si l'on veut, cette récompense.

Pour bien marquer que l'on frappe uniquement en M. Maxime du Camp l'historien de la Commune, on lui substitue M. Émile Augier, poète disert et discret, sans couleur et sans flamme, qui, s'il avait plus de force, ferait en littérature et en politique antithèse à Victor Hugo. Tandis que celui-ci, drapé théâtralement dans le manteau de Dante, posait en exilé irréconciliable, son panégyriste de demain était l'un des amuseurs et des pamphlétaires de Napoléon III. Il égayait l'empereur à Compiègne et le servait au théâtre en insultant des catholiques coupables de résistance à la politique impériale. Mais si M. Émile Augier a courtisé l'Empire, il n'a jamais rien dit contre la Commune, et, de plus, il est libre penseur : la Révolution peut l'accepter.

Combien tout cela prouve que, du côté politique comme du côté littéraire, ce délire d'enthousiasme pour Victor Hugo est un calcul, un parti pris, une comédie ! La mort de l'illustre écrivain devait faire du bruit. Gens de lettres, gens de gouvernement, gens de révolution ont voulu que ce bruit leur profitât et, pour mieux en profiter, l'ont grossi. Il y a eu surenchère, comme l'a justement dit M. Devès. Dans cette lutte, l'avantage devait rester à ceux qui

représentent le mieux les passions et les haines que Victor Hugo, dans son avidité malsaine de popularité, a si longtemps caressées.

La presse mitoyenne, celle qui se flatte d'être tempérée en politique, en littérature, en religion, a sa grande part de responsabilité dans cet accès de folie dont l'Europe s'amuse, non sans dédain, et qui doit attirer sur la France, avec de nouveaux mépris, de nouveaux malheurs. Cette presse, obéissant à sa nature, et croyant, d'ailleurs, faire preuve de sagesse et d'habileté, a voulu ne le céder à personne en témoignages exaltés d'admiration. Elle a tout glorifié chez Victor Hugo. Elle eût craint, en gardant quelque réserve, de se mettre en dehors du « courant national ». Elle ne prévoyait pas que le « courant national » deviendrait le courant anarchique. Grâce à elle, quantité d'honnêtes gens acclament tout ce qui se fait à la gloire de l'idole, et, bien qu'ennuyés de voir profaner une église, trouvent juste, après tout, que le grand homme qu'on leur déclare « surhumain » soit mis au Panthéon.

Oui, il ira au Panthéon ; il y sera même porté avec une pompe extraordinaire. Les ennemis de Jésus-Christ lui devront la plus grande joie qu'ils aient eue depuis le jour où ils ont transporté à ce même Panthéon Voltaire. Tous les corps officiels seront là, sans

en excepter les francs-maçons et les solidaires. On entendra le canon, on prodiguera les fleurs ; la foule, bien que moins pénétrée que s'il s'agissait de Louise Michel, se montrera satisfaite. Les fanatiques de l'enterrement civil, dont ce sera le triomphe particulier, rempliront les rues et les cabarets. Les drapeaux de l'anarchie, ornés d'emblèmes, d'inscriptions, de menaces qui les changeront, selon le ministre de l'intérieur, en bannières inoffensives, flotteront en nombre et diront à la foule qu'il n'y a plus de Dieu, qu'il ne faut plus de maîtres. Ce sera superbe ! Victor Hugo en personne, dans ses rêves de popularité populacière, n'avait peut-être pas été jusqu'à cette ampleur de tapage et d'éclat.

Sera-ce tout ? Non, dans les églises, dans les couvents que les amis de Victor Hugo n'ont pu encore profaner et fermer, on priera pour son âme ; on demandera à Dieu avec angoisse que ne soit pas appliquée au pauvre homme de génie la redoutable parole qui frappe les triomphateurs de la rue : « Leurs noms seront écrits sur la terre, mais ils seront rayés à jamais du livre de vie. »

HONNEURS FUNÈBRES

1er juin 1885.

Les orateurs chargés officiellement de louer Victor Hugo le jour de ses funérailles débiteront, à coup sûr, force sottises. La question qui préoccupe les gens de bon sens et de goût est celle-ci : Comment les panégyristes officiels feront-ils pour dire des sottises qui n'aient pas encore été dites?

Nous ne songeons guère à résoudre la question; mais pour montrer combien il sera difficile aux malheureux discoureurs d'être un peu neufs en fait de platitudes sonores, d'insanités prudhommesques, de blasphèmes imbéciles, d'extravagances de toutes sortes, nous allons reproduire quelques traits d'hugolâtrie relevés çà et là. Nous en remplirons une ou deux colonnes; on pourrait en combler des volumes.

Vu l'abondance de la matière nous procéderons par extraits très courts : des jets d'éloquence, des élans d'admiration, des mots profonds, des pensées, des éclairs. Cependant notre première citation sera un peu plus longue que les autres. C'est un hommage qu'il nous plaît de rendre au journal qui a le plus poétiquement proclamé Hugo dieu.

Voici donc le *Télégraphe*, feuille républicaine, que l'on dit particulièrement aimée de M. de Freycinet, dont elle imite volontiers le ton onctueux. Lecteurs, écoutez le *Télégraphe* et pardonnez-lui ses comparaisons blasphématoires; il ne comprend pas ce qu'il dit :

« Il y avait, dans l'antiquité, une grandiose et funèbre légende. Quand le dieu Pan mourut, ce fut le deuil de la nature. La mort de Jésus, plusieurs siècles après, est le *reflet* de cet arc-en-ciel funéraire, qui courbe son nimbe noir de l'Orient à l'Occident humain. Il faut, aujourd'hui, remonter à ces *grands mythes* pour trouver une image du *nouveau deuil de la terre*. Il faut remonter au voile du temple et aux sanglots des forêts !

« Quel autre nom donner au poète énorme qui s'en va, sinon celui du *dieu* qui, pour les anciens, *résumait et incarnait le monde?* »

L'article qui débute ainsi est intitulé *Soleil couché*. Le *soleil*, c'est Victor Hugo, qui tout de suite après devient dieu, résume le monde, l'incarne et fait « sangloter les forêts ».

L'auteur, poursuivant sa carrière, déifie en Victor Hugo le *Pan sacré de la pensée;* il montre l'*Humanité* suivant le dieu sur son *char de palmes et d'argent*, et se faisant représenter dans le cortège par « toutes les villes, toutes les nations, tous les

pays »; il annonce, en outre, que le murmure de la foule donnera « la sensation des brises venues des prairies et des flots ». Hum! cela demande vérification.

Naturellement cet enthousiaste voit tout dans les œuvres de son idole, il y voit même de l'esprit.

Conclusion : Victor Hugo « a été la voix de l'Univers, l'Univers l'a aimé et l'Univers le pleure ».

Que l'on ne regarde pas cet article comme faisant exception. Il est plus travaillé, quant à la forme, que beaucoup d'autres, et il est venu l'un des premiers; mais tel a été, en somme, le ton général. Si tous n'ont pas eu l'idée de transformer Victor Hugo en dieu Pan, il en est bien peu qui ne lui aient donné des attributs quasi divins. Les plus réservés le gratifient si largement de toutes les grandeurs, de toutes les supériorités que peut montrer parfois en divers hommes la nature humaine, qu'il faut au moins lui reconnaître un rang à part et unique dans l'humanité. Le citoyen affolé qui, s'adressant au *Rappel*, demandait qu'un autel fût élevé par souscription au dieu Hugo, résumait en toute simplicité ce qu'il avait lu dans les feuilles publiques.

Quelques-uns, parmi les admirateurs, ont craint de paraître un peu chiches, en se contentant d'accorder au maître la divinité. « On n'aurait pas pleuré

s'il n'eût été qu'un dieu », a glouglouté le poète Ratisbonne. Cependant de vrais et ardents disciples ou amis ont cru devoir s'en tenir là. M^me^ Quinet elle-même s'est bornée à dire du grand homme : « Cette bonté affectueuse, ce regard faisaient oublier en sa présence le dieu. » *Figaro*, qui ne rate jamais l'occasion de faire sa partie dans les vilaines campagnes, rapportant un mot de Louis-Philippe, a dit : « C'est ainsi que ce roi parlait à ce dieu. »

Les plus sceptiques, les plus froids, ont voulu s'échauffer et jouer l'émotion. Il le fallait sous peine d'être distancé par les concurrents. « Deuil général, deuil universel, » s'est écrié M. Maret dans son *Radical*. Puis encore : « On n'entendra autour de ce cercueil que les sanglots de la France, et l'Univers respectueusement s'inclinera ».

Un autre narquois, toujours sec aussi, M. Rochefort, ayant vainement cherché des pleurs, s'est contenté d'un mot : « le grand amnistieur. » C'est faible.

La *Nation :* « Victor Hugo était la personnification de la conscience moderne. » Pourquoi *moderne ?* Voici qui est plus clair : « Et quand Victor Hugo descend dans la tombe, il y a quelqu'un de moins en France. » Vérité incontestable que M. Prudhomme est prêt à contresigner.

Le *Matin :* « Victor Hugo a formulé la pensée

universelle et mené les hommes comme le berger mène son troupeau. »

Le *Mot d'Ordre :* « Ce n'est pas seulement un deuil national, c'est un deuil pour l'*humanité*. »

Le *Soir :* « Il meurt entouré de la *tendresse* de tout un peuple. » Rien qu'*un peuple ?* c'est de la froideur.

La *Justice* est plus en situation : « Le coup a retenti dans le monde entier..... Et maintenant voilà que le géant de la forêt tombe, laissant le monde dans la stupeur du large vide qu'il couvrait de son ombre. »

Le *Gagne-Petit :* « Le roi Hugo, pour faire pendant au roi Voltaire. »

La *République française :* « La civilisation tout entière portera son deuil. » Elle ajoute que Victor Hugo « a suscité à la République des millions de soldats », puis « des légions d'hommes », enfin « des armées de citoyens ». De plus, elle rappelle le souvenir de Gambetta, que le poète « avait tant aimé et pleuré ». Elle n'en croit rien.

L'*Opinion :* « Son nom emplira pendant de longs siècles l'imagination des hommes et fera songer les jeunes filles *lorsque* l'ombre du soir descendra des collines. » Quoi ! seulement le soir ! jamais ni le matin, ni le jour ?

Du discours de M. Brisson à la Chambre, nous

rappelons ces deux banalités, qui révèlent chez M. le président du conseil une parfaite impuissance :

« Les lettres ne sont pas seules en deuil, mais aussi la patrie et l'humanité, quiconque dit et pense dans l'univers entier. — Les petits et les humbles chérissaient et vénéraient son nom ; ils savaient que ce grand homme *les portait dans son cœur*. »

Il y a bien « les portait dans son cœur ».

Nous trouvons la même idée, ou plutôt la même affirmation effrontée dans le *Gil Blas :*

« Ceux qui perdent en lui un père, ce ne sont pas seulement les poètes, les écrivains, les artistes, les penseurs ; ce sont les humbles, tous les souffrants, tous les petits, tous les misérables, tout le peuple, dont il pansait et baisait les blessures. »

Il y en a toute une colonne, et comme l'auteur veut toujours aller de plus fort en plus fort, il atteint le comble de l'extravagance et s'arrête, non parce qu'il a tout dit, mais parce que les *larmes l'étouffent*. Que n'a-t-il pleuré plus tôt !

Le tapage de la presse a naturellement excité le zèle des lettrés, des artistes et de tout ce qui touche de près ou de loin au monde des lettres et des arts. Chacun a versé son pleur pour avoir sa réclame ; chacun aussi s'est efforcé de dire quelque chose de nouveau, de saisissant, de flamboyant. De là un

amas de non-sens prétentieux et de niaiseries pompeuses, à nul autre pareil. Et quand, après les gens du métier littéraire et artistique, sont venus les politiciens, les citoyens du drapeau rouge, les francs-maçons, ç'a été le comble de la misère intellectuelle. Combien il faut que les autres peuples soient bêtes, pour que nous gardions encore un certain renom d'esprit!

Voici quelques-unes des appellations dont a été gratifié Victor Hugo. Nous les puisons dans le *Rappel*, où elles s'harmonisent avec les produits du lieu.

Né citoyen français, mort citoyen de l'humanité. — *Champion des ouvriers, apôtre de la civilisation et de la liberté mondiales.* — *Il mérita de passer de la vie contingente dans l'immortalité.* — *Colonne de lumière.* — *Grand éducateur.* — *Le grand humain.* — *Français du genre humain.* — *Champion de l'humanité.* — *Phare de la liberté.* — *Tous les paysans, même illettrés, le pleurent.* — *L'honneur de l'humanité.* — *Le génie le plus théâtral de ce siècle* (voilà du vrai). — *Souverain de la colline des sciences.*

Tirons l'échelle.

Naturellement nous avons laissé de côté les qualificatifs qui s'expliquent, et les hyperboles qui s'excusent : *Génie sublime, le grand homme du*

siècle, soleil du Parnasse, etc., etc. Nous avons seulement cité ceux qui, voulant faire grand, ont surtout réussi à faire drôle et qui rendent la surenchère très difficile aux orateurs officiels.

Il y a aussi, — dans le tas, — des comparaisons et des déclarations très propres à montrer que la recherche de l'enthousiasme peut facilement conduire au grotesque et à l'odieux. Par exemple, en voici un qui compare « l'écrasement de la France, en 1870, à la mort du *père de la patrie*, en 1885, » puis qui déclare sans vergogne avoir éprouvé de ces deux coups une *douleur égale*. Cet autre veut que les écoles communales de toute la France soient aux funérailles. Les facteurs à la marée déclarent Hugo « étoile » et le placent à « la voûte céleste ». Un Italien fait un rapprochement dont le poète, de son vivant, n'eût pas été fier : « Garibaldi et Victor Hugo, frères par le génie et par leur œuvre éternelle. » Beaucoup d'Italiens et bon nombre de Français ont débité cette même sottise.

Il est certain que, dans le genre épistolaire, le poète et le soudard ont montré une fraternité « géniale »; mais, tout esprit national à part, si Victor Hugo, homme prudent, se battait moins volontiers que Garibaldi, il écrivait mieux.

Ils n'ont pas manqué de profaner l'enfance en la mêlant à leurs folies. Voici une lettre qu'a publiée

le *Rappel* avec nom, prénom, adresse, — choses que nous retranchons :

Monsieur le rédacteur,

Permettez à une humble petite fille de vous exprimer ses regrets!... Avec tous je pleure le grand maître que tout l'univers *chérissait.*

Une petite orpheline de neuf ans, qui *pour baptême est allée demander la bénédiction du grand-père.*

Je le pleure.

Ils ne sentent ni combien c'est bête, ni combien c'est odieux.

Cet article devient trop long; il faut tourner court et laisser de côté quantité de « sanglots », de « cris de douleur », d'appels à l'amour, d'élans lyriques, de chants de bravoure et de réclames, dont nous avions pris note afin d'égayer la situation. Nous devons même écarter divers projets sérieusement proposés pour la décoration du tombeau de ce « Français de l'humanité », car les cryptes du Panthéon, lieu « sombre et humide », ne suffisent point. Nous ferons cependant deux exceptions.

La *Ligue*, journal du sceptique M. Andrieux, a jugé bon de jeter aussi sa note, une note vibrante, dans ce concert. Voici son idée : ce n'est pas au Panthéon qu'il eût fallu placer définitivement le tombeau de Victor Hugo, Sa place était à Notre-Dame, non pas dans l'église (la *Ligue* respecte la

religion), mais « sur la plate-forme de la crypte entre les deux tours. Quel cadre... », etc. Et s'il n'y a plus moyen de réaliser cette belle idée, qu'on mette au moins à cette même place la statue du poète.

Un correspondant du *Rappel*, esprit conciliant, se contente du Panthéon, mais, lui aussi, il repousse la crypte. Il faut, dit-il, que le cercueil de Victor Hugo soit en plein temple, sous la coupole, tenant lieu du maître-autel, bien éclairé, bien en vue, comme il convient « au dieu porte-lumière ».

Cet autre entend que le corbillard qui aura porté les restes « du roi Hugo » soit conservé avec respect, comme monument historique, « à Versailles ou à Trianon ».

Il y a des reliques. Le *Rappel* a élevé à ce rang toutes les feuilles du lierre qui tapisse le mur de la maison où est mort « le grand immortel ». Il a vu « une jeune femme » cueillir une feuille dudit lierre et emporter cette *relique* en pleurant.

Le caractère dominant de ces excentricités qui jouent l'enthousiasme est le caractère révolutionnaire. Les chefs de la franc-maçonnerie, des sectes socialistes et des sociétés secrètes ont compris qu'il leur serait facile, vu les dernières œuvres de Victor Hugo et sa mort, de faire tourner à leur profit l'agitation soulevée d'abord par les lettrés et les politi-

ques officiels. Aussi tous leurs groupes se sont-ils jetés dans le mouvement. Les loges, les ligues, les chambres syndicales, les sociétés de secours mutuels, les comités révolutionnaires, les cercles philanthropiques, les associations patriotiques où l'on travaille pour la Révolution, s'empressent d'envoyer leurs adresses, de promettre leurs couronnes et d'honorer non pas l'écrivain, qui par la nature de son génie leur échappe, mais le prétendu *champion de l'humanité*, le père des petits et des pauvres. Quelle parade !

Et cependant, si tout ce que disent les hommes de la Révolution sonne faux, ce qu'ils font est juste. Victor Hugo, qui ne fut jamais, au fond, leur ennemi, a fini dans leurs rangs. Lui qui semblait né pour la grandeur, il a feint de haïr ce qu'ils haïssent et a joint à leurs blasphèmes les siens. Ces hommages faux, grossiers, déclamatoires, excitant le sourire et la pitié, il les a mendiés, et la justice de Dieu, s'appesantissant sur lui, a permis qu'il les reçût.

DIES IRÆ, DIES ILLA

2 juin 1885.

C'est fini! Le voilà au Panthéon, le grand poète; et pour ceux qui l'y ont sacrilègement porté, il sera bientôt à l'oubli.

Oui, à l'oubli. C'est l'affaire de quelques jours. Qu'avaient-ils lu de lui, la plupart des libres penseurs, des francs-maçons, des solidaires et des niais qui ont fait de ses funérailles un triomphe pour l'athéisme? Peu de chose assurément, et ce peu appartient aux parties basses et malsaines de son œuvre. Qu'en liront-ils maintenant? Rien, pas même *l'Ane, Torquemada* et autres insanités bourrées de vilenies et de blasphèmes.

Ce fatras des dernières années du poète, bien que détestable par le but et souvent grotesque par la forme, offre encore ça et là une valeur littéraire, un souvenir du bon, une aspiration vers le beau, qui ne peuvent aller au public révolutionnaire. Aussi ce public n'y touchera-t-il plus. Et pourquoi y toucherait-il? Grâce à la lâche complicité du gouvernement, n'a-t-il pas obtenu de Victor Hugo et de sa gloire tout ce qu'il en voulait : une manifestation retentissante, officielle, charlatanesque et grossière contre tout ordre social tenant compte de la loi divine.

Maintenant, foin de l'idole! On la laissera aux bourgeois imbéciles qui, après avoir payé, par la volonté de MM. Brisson, Freycinet et Goblet, les frais de funérailles, feront de plein gré les frais d'un monument.

Le ministère peut, d'ailleurs, et il n'y manquera pas, porter à son actif cette journée. Temps des plus favorables : du soleil et pas trop de chaleur, foule joyeuse et relativement tranquille massée en bon ordre sur tout le parcours du cortège ; grande ardeur de curiosité et nulle émotion politique ; peu d'accidents. Les divers groupes socialistes, qui, de loin, avaient si bravement crié, voyant tant de sergents de ville postés aux bons endroits et tant de soldats en armes, ont trouvé prudent de ne guère se montrer. S'ils ont arboré quelque part deux ou trois des loques rouges qui devaient flotter partout, ç'a été avec tant de réserve et de peur, que la masse des spectateurs ne s'en est guère aperçue et n'a pu s'en inquiéter. Décidément, ces braillards ne sont ni nombreux ni audacieux ; il faut que le gouvernement soit, à la fois, bien poltron et bien porté au mal pour leur tant céder.

Certains journaux révolutionnaires, plus dévoués à M. Ferry qu'à M. Brisson, et voulant diminuer le succès de celui-ci, disent que les anarchistes se sont dérobés, non pas devant l'attitude ferme de la

force publique, mais devant les sentiments pieux d'une foule décidée à ne pas laisser *troubler son deuil.*

Le deuil de la foule! quel impudent et sot mensonge! La foule ne songeait pas plus au poète, au *penseur,* au chantre bien renté des *Misérables* qu'au Grand-Turc. La foule, qui n'a jamais lu et ne lira jamais Victor Hugo, en quoi elle fera bien, puisqu'elle ne pourrait le comprendre, la foule était au spectacle et s'amusait. On lui avait promis non pas une fête ordinaire, avec revue, drapeaux, courses, joutes, illuminations, feux d'artifice, mais quelque chose de nouveau : une *apothéose;* elle voulait voir cela. Elle applaudissait ou grognait selon les cas; mais le tout en gouaillant. C'était la note générale. Aussi la députation des nègres et celle des Chinois ont-elles eu beaucoup de succès. Le groupe des vidangeurs, celui des torpilleurs, l'aimable société des *Béni-Bouffe-Toujours,* la députation des cafés-chantants, ont de même été très goûtés. Quant au poète qu'il s'agissait d'honorer, il était absent des esprits autant que l'homme l'était des cœurs. On ne songeait pas plus à ses œuvres qu'on ne se souciait d'écouter les vingt-neuf discours prononcés à sa gloire tant à l'Arc de triomphe qu'au seuil du Panthéon.

Et, certes, dans cette indifférence absolue pour

le héros de la fête, il n'y avait pas ombre d'ingratitude. Le peuple, qui ne doit jamais rien à ses courtisans, est particulièrement dispensé de toute reconnaissance envers celui-là. Nul flatteur de populace n'a moins servi sa clientèle. A aucune époque, en effet, Victor Hugo n'a exercé l'ombre d'influence sur les assemblées, les gouvernements ou les souverains. Quand ce virtuose soutenait une opinion ou réclamait en faveur de quelque grand criminel, on savait bien qu'il ne songeait qu'à lui. Ses antithèses n'ont fait passer aucune réforme, ni sauvé aucun assassin, pas même Barbès. C'est donc à bon droit qu'aucune pensée de deuil, d'amour ou de respect ne relevait le spectacle dont Paris vient de s'amuser. Et puis ! le deuil peut-il s'arranger du mensonge et de la mascarade ?

Si la masse n'a cherché et trouvé dans ces funérailles qu'une journée de plaisir, tout chrétien doit y voir, comme l'a dit éloquemment au Sénat M. Lucien Brun, une journée révolutionnaire. Sans doute la tranquillité matérielle n'a pas été troublée, mais l'ordre moral, déjà frappé de tant de coups, a reçu une nouvelle et profonde blessure. Jusqu'ici la République s'en était tenue à faire acte de persécution ; elle vient de faire acte d'athéisme. Elle en sera punie ; Victor Hugo l'a prédit sans le savoir quand il disait :

Ce serait une erreur de croire que ces choses
Finiront par des chants et des apothéoses ;
Certe il viendra le rude et fatal châtiment...

Oui, il viendra !

D'après un proverbe populaire, il n'y a pas de bonne fête sans lendemain. Quel sera le lendemain de celle d'hier ? Un développement des passions démagogiques et des sectes socialistes dont l'athéisme est le lien. Et c'est, en donnant le mot d'ordre de cette journée, en faisant cette dernière œuvre que Victor Hugo a livré son âme à l'éternité ! *Dies iræ, dies illa !*

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Avant-propos v

Introduction. — Victor Hugo raconté par lui-même. . 1

L'œuvre de Victor Hugo en 1842. — *Le Rhin*. 33

Victor Hugo à la tribune. 89

Les poètes hommes d'État. — M. Hugo et le parti conservateur. — La force de M. Hugo. — Sort réservé à la liberté 89

Compte rendu de la séance du 18 octobre 1849 à l'Assemblée nationale 102

Discussion sur la réforme du suffrage universel, 21 mai 1850 107

Séance du 22 mai 1850 109

Appréciation du discours de M. Hugo sur la revision de la constitution, séance du 16 juillet 1851 117

Séance du 17 juillet 1851 123

La vengeance du poète. 130

Note sur *les Châtiments*. 130

M. Hugo amnistié des *Châtiments*. 140

Caractère général de la poésie de Victor Hugo. *Les Contemplations* 144

Pages

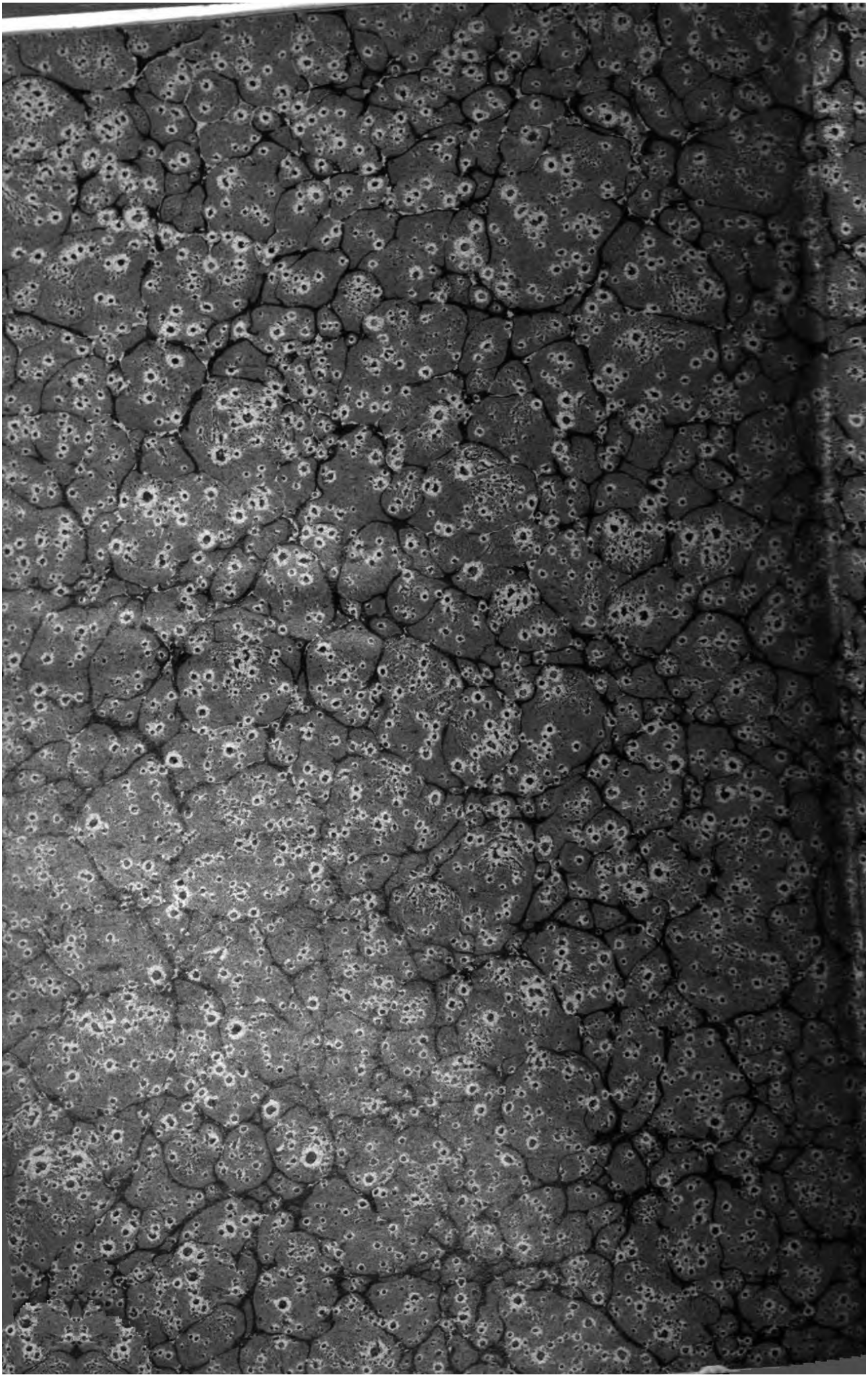
Diverses études 218
Victor Hugo et la peine de mort 218
Victor Hugo et l'assassinat politique 225
Victor Hugo historien (le Deux Décembre) 232
Victor Hugo et l'Espagne 244
Victor Hugo amnistié. L'empereur et M. Hugo dans la balance 253
Les Misérables 258
Science cléricale de M. Hugo 283
Une ambition de M. Hugo 292
Les fils Hugo 296
L'ancien Hugo, l'homme moderne 299
Conseils poétiques de Victor Hugo 303
Victor Hugo et la patrie 309
De Victor Hugo et d'Alfred de Musset 313
Victor Hugo et Napoléon III 318
Olympio 327
Note sur les dernières œuvres de Victor Hugo.—*L'Ane.* 328
Appendice. — La mort de Victor Hugo 337
Vues sur sa vie et son œuvre 337
Le droit de la Révolution sur Victor Hugo 343
Le triomphe de Victor Hugo 346
Honneurs funèbres 354
Dies iræ, dies illa 365

FIN

842837

Г. Мичуринск с 1888 по 1917, 87 г.
88.

Librairie Pierre Bachelier

9-2-1985

[ZAH.]